

La Captive Du Cheikh

Barbara Cartland

VISIT...

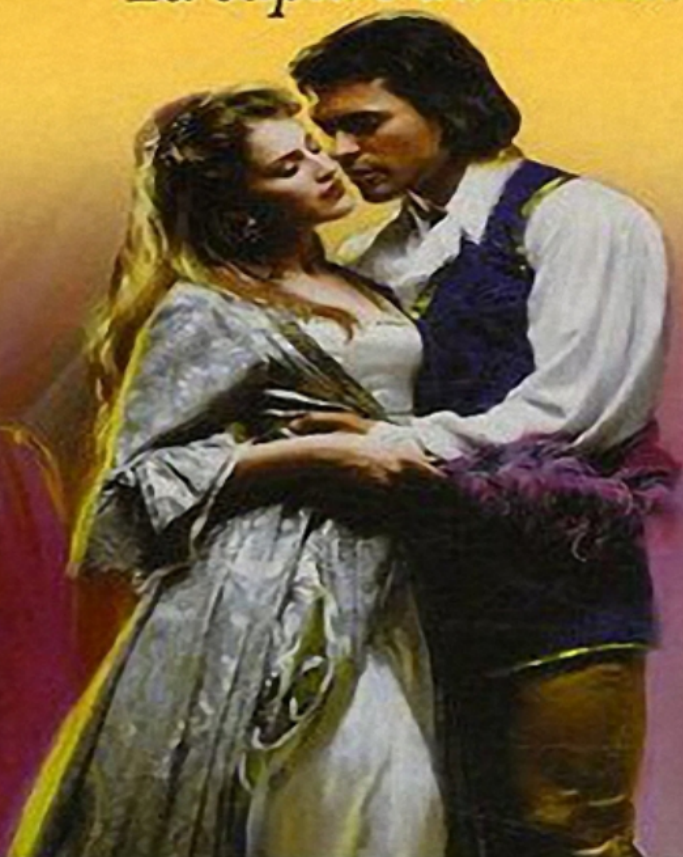
LANZAROTE
Caliente.COM



POUR L'ADULTÉ

Barbara Cartland

La captive du cheikh



La captive du cheikh

Barbara Cartland

Traduit de l'anglais par Marie-Noëlle Tranchart

J'ai lu pour elle



Titre original :

No Disguise for Love

© Cartland Promotions, 1992

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 1994

NOTE DE L'AUTEUR

La traite des Blanches était particulièrement florissante à la fin du siècle dernier.

On enlevait de très jeunes filles pour les amener dans les harems des sultans ou des cheikhs arabes. Ceux-ci, aimant le contraste, appréciaient beaucoup les blondes à la peau laiteuse. Par conséquent, les Anglaises avaient la cote, tout comme les Hollandaises et les Allemandes.

Certaines de ces pauvres filles finissaient dans des maisons de prostitution. Drogées, battues, elles se trouvaient vite réduites à l'état de zombies et devenaient de véritables esclaves.

Ce trafic honteux était très bien organisé. Tout d'abord on trouvait le recruteur qui sélectionnait les futures victimes. Puis « l'exportateur » qui les amenait à destination. Et enfin celui qui vivait des gains des pauvres filles.

Mais si celles-ci étaient encore toutes jeunes et vierges, on les vendait très cher à quelque riche prince arabe.

Les jeunes campagnardes – les plus crédules – se laissaient duper par des annonces de ce genre :

Cherche dame de compagnie. Jeune, indépendante et aimant voyager. Envoyez photo...

La candidate était ensuite reçue par un homme du monde aussi charmant que bien élevé, et bien entendu, ravie d'aller à l'étranger et de travailler pour une famille distinguée, elle tombait droit dans le piège...

Elle partait sans avoir la moindre idée de ce qui l'attendait. Et quand elle le comprenait enfin, il était trop tard.

1

Le marquis de Calvadale jeta un coup d'œil dans les salons et s'aperçut que lady Hester Sheldon flirtait outrageusement avec l'ambassadeur de France.

Pourquoi agissait-elle ainsi ? Tout simplement pour le rendre jaloux... Mais les calculs de lady Hester s'avéraient bien erronés !

Car le marquis n'éprouvait rien d'autre en ce moment que de l'agacement et du mépris. Il avait toujours détesté voir les gens se livrer à des démonstrations exagérées en public, estimant qu'il fallait savoir faire preuve d'une certaine réserve – même avec les personnes qui vous étaient très chères.

Grand amateur de femmes, ce véritable don Juan pouvait se targuer d'avoir obtenu les faveurs des plus jolies Londoniennes. Mais il avait toujours su mener ses aventures avec un maximum de discrétion, d'une part pour ne pas ternir la réputation de ses belles amies, et de l'autre pour ne pas porter atteinte au nom de sa famille.

Le dégoût s'empara de lui en voyant lady Hester se conduire d'une manière aussi éhontée, et il ne lui fallut pas plus de trente secondes pour décider que sa liaison avec cette femme était terminée.

Pourtant, lady Hester était bien jolie ! Mais elle avait aussi une fâcheuse tendance à se laisser mener par ses passions. Quand elle s'amourachait d'un homme, le reste ne comptait plus.

Elle n'avait pas plus de dix-sept ans quand elle avait été rejoindre son père aux Indes. Le comte de Battledon était gouverneur de la ville de Madras et, parmi ses nombreux aides de camp, lady Hester avait tout de suite jeté son dévolu sur Gordon Sheldon.

Ce dernier était si séduisant, si jeune, si bien pris dans son uniforme... La jeune fille tomba follement amoureuse de lui et se mit en tête de l'épouser. En dépit du peu d'enthousiasme de son père, qui aurait préféré lui trouver un meilleur parti, elle réussit à parvenir à ses fins.

Pendant près de deux ans, le mariage marcha cahin-caha. Puis le mandat du comte arriva à sa fin et il se prépara à retourner en

Angleterre.

Lady Hester se trouva alors confrontée à un choix crucial. Ou bien quitter le somptueux palais du gouverneur et aller s'installer avec son mari dans les modestes cantonnements réservés aux officiers chargés de famille, ou rentrer avec son père en Angleterre.

La jeune femme choisit cette dernière solution. Ce qui signifiait une rupture tacite avec Gordon... Celui-ci fut peu de temps après muté en Afrique où il trouva la mort dans une embuscade.

Lady Hester, qui ne le pleura guère, était toute prête à mener la vie d'une veuve joyeuse. Mais, se sachant observée par l'œil critique de la reine Victoria, elle jugea plus sage de rester dans la propriété familiale à la campagne pendant une année entière.

La période de deuil terminée, elle jeta ses robes noires aux orties et se rendit à Londres où son père donna un grand bal en l'honneur de sa rentrée dans le monde.

Lady Hester avait la beauté du diable, peu de principes et encore moins de morale. Ah ! elle savait s'y prendre pour faire perdre la tête à un homme ! D'un simple battement de cils, elle multipliait les conquêtes...

Très vite, elle devint la coqueluche du Tout-Londres, ce qui lui monta à la tête... Et elle commença à prendre des amants.

Ceux qui ignoraient le genre de vie qu'elle menait, tout de suite séduits, rêvaient de l'épouser. Mais elle refusa catégoriquement près d'une douzaine de demandes en mariage pour la bonne raison qu'aucun de ses prétendants ne lui semblait digne d'elle.

Jusqu'au jour où elle rencontra le marquis de Calvadale... Elle sut alors qu'elle avait trouvé l'homme idéal.

Séduisant, riche, distingué, portant un très beau nom, le marquis avait tout pour lui... Mais malheureusement pour lady Hester, il n'avait aucune intention de se marier.

Il avait vu tant de mariages tourner mal ! Pourquoi le sien ferait-il exception à cette règle ? Dans ces conditions, se disait-il avec bon sens, autant demeurer célibataire le plus longtemps possible.

Cependant il approchait de la trentaine et sa grand-mère, tout comme ses tantes, le suppliaient de convoler.

— J'ai bien le temps ! rétorquait-il.

Sa grand-mère levait les bras au ciel d'un air désespéré.

— Favian, il *faut* que tu aies un héritier ! Sinon à qui iront les châteaux, le titre et la fortune ?

— Bah ! n'ayez crainte, je me mettrai la corde au cou un de ces jours et je vous donnerai une quantité d'arrière-petits-enfants. Pour l'instant, franchement, je préfère ma liberté.

Ce qui consistait à flirter de salon en boudoir, quand il n'assistait pas aux courses. Le marquis possédait en effet l'une des plus importantes écuries du royaume.

Il voyageait aussi beaucoup. La plupart du temps par plaisir, mais il lui arrivait aussi de se rendre à l'étranger à la requête du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères ou du Premier ministre.

« S'il me fallait emmener une femme avec moi, quel ennui ! » se disait-il souvent.

Elle lui ôterait toute liberté de mouvement et ne cesserait de le harceler de multiples jérémiades...

Le marquis s'était tout de suite rendu compte des intentions de lady Hester. Aussi l'avait-il évitée soigneusement dans les premiers temps. Mais lady Hester, qui n'était pas femme à se décourager pour si peu, le pourchassait partout...

Le marquis demeurait méfiant et il fallut près de six mois à lady Hester avant d'arriver à devenir sa maîtresse.

Le marquis avait été invité à un week-end de chasse au faisan dans le Huntingdonshire et s'en réjouissait à l'avance. Malheureusement, il découvrit à l'arrivée que la plupart des autres invités étaient soit des personnes âgées et assez ennuyeuses, soit des gentlemen-farmers bien braves, certes, mais n'ayant pas grand-chose à dire.

Une heure après son arrivée, le marquis devait admettre qu'il n'avait rien en commun avec les uns ni avec les autres. Aussi quand on annonça lady Hester, l'ambiance lui parut soudain beaucoup moins sombre.

Il ignorait que lady Hester s'était donné beaucoup de mal pour se faire inviter à cette partie de chasse ! Car elle savait que c'était l'occasion quelle attendait depuis de longs mois. Et elle savait aussi qu'elle saurait la mettre à profit !

Après un dîner mortel et une soirée qui ne l'était pas moins, le marquis se dit qu'il avait droit à une petite récompense et suivit lady Hester dans sa chambre. Bien entendu, elle ne le repoussa pas !

Le marquis avait toujours eu l'intuition que lady Hester serait une femme passionnée. Il ne s'était pas trompé ! C'était une véritable tigresse et il passa dans ses bras une nuit absolument délirante.

Grâce à cette agréable parenthèse, il lui sembla le lendemain que ses compagnons étaient moins pénibles à supporter...

L'heure du dîner venue, il s'arrangea pour être placé à côté de lady Hester. Et lorsque tout le monde passa au salon, ils ne s'y attardèrent pas et s'empressèrent de se retirer.

A la fin du week-end, lorsque lady Hester rentra à Londres, c'était avec une idée bien arrêtée en tête : le marquis ne lui échapperait pas !

A cette époque, le marquis n'avait pas d'autre aventure en train. Aussi il revit Hester pratiquement tous les jours et, chaque fois qu'ils en avaient la possibilité, ils passaient la nuit ensemble.

Mais Hester avait du mal à comprendre que le marquis, en homme à principes, refuse de l'accueillir dans sa chambre. Par exemple, lorsqu'il l'invitait à dîner dans son hôtel particulier, il n'acceptait pas qu'elle s'attarde et la reconduisait à sa voiture.

Ce qui la mettait hors d'elle...

— Je me moque bien de ce que pensent les domestiques ! protesta-t-elle un jour.

— Méfiez-vous, ma chère, ils risquent de faire des commérages.

— Et alors ?

— Je tiens à protéger votre réputation.

— La mienne ? Ou bien la vôtre ? lança Hester d'un ton aigre.

Sa mauvaise humeur ne dura pas plus de quelques instants. Déjà, elle avait retrouvé son sourire et se lovait contre le marquis.

— Mon cher Favian, il serait si facile de s'arranger pour ne choquer personne !

Le marquis aurait pu prétendre ne pas avoir compris. Mais il n'était pas homme à se dérober. Son visage se ferma et ce fut d'un ton grave qu'il déclara :

— Vous êtes très séduisante, Hester. Mais j'avoue avoir du mal à vous imaginer dans le rôle d'une épouse et d'une mère.

— Je me demande bien pourquoi !

A l'expression du marquis, elle comprit que jamais elle ne parviendrait à le convaincre par des mots. Aussi, nouant les bras autour de la nuque de son amant, elle lui tendit ses lèvres.

— Je vous aime... murmura-t-elle. Oui, je vous aime, et rien d'autre n'a d'importance.

Elle s'offrait, déjà abandonnée et, incapable de résister, le marquis l'étreignit avec passion. Le désir le consumait... même s'il savait qu'Hester n'était pas la femme avec laquelle il souhaitait passer tout le reste de son existence.

Ce soir-là, le marquis avait refusé d'emmener Hester à la réception de lady Bellers.

— Il vaut mieux que nous arrivions séparément. Vous dans votre voiture et moi dans la mienne.

— Vous pouvez au moins me prendre au passage !

— Non, non, les gens jaseront.

— Comme vous êtes collet monté, mon pauvre Favian ! C'est d'un ridicule achevé ! Tout le monde sait que nous nous voyons beaucoup. Et personne ne trouvera étrange que nous venions dans la même voiture.

— Les mauvaises langues en tireront des conclusions dont votre réputation souffrira.

Hester avait éclaté d'un rire sardonique.

— Si vous pouviez vous entendre, Favian ! On dirait une vieille demoiselle !

En voyant le marquis se lever, elle comprit qu'elle avait été trop loin.

— Mon cher Favian, je vous en supplie, ne partez pas ! J'ai encore tant de choses à vous dire.

Elle s'accrocha à lui désespérément.

— Et... et j'ai envie que vous m'embrassiez.

Le marquis la repoussa avec froideur.

— A ce soir.

— Me ramènerez-vous au moins chez moi après la réception ?

Sachant où cela les conduirait, il hésita. Hester en profita pour pousser son avantage.

— Me ramènerez-vous chez moi ? insista-t-elle.

— Nous verrons.

Après son départ, lady Hester se mit à trépigner de rage. Dans sa colère, elle saisit une jolie pièce de porcelaine de Dresde qui ornait la cheminée et la jeta par terre où elle se brisa en mille morceaux.

— Je l'épouserai ! Je le veux ! fit-elle entre ses dents.

Et en même temps, elle avait le pressentiment que si elle ne manœuvrait pas avec doigté, le marquis risquait de lui échapper.

« C'est ma faute ! se dit-elle avec désespoir. J'ai été trop facile. Que dois-je faire maintenant ? »

La réponse s'imposa aussitôt : le rendre jaloux.

« Mais bien sûr ! Suis-je sott... J'aurais dû y penser plus tôt ! »

Lady Hester se prépara avec beaucoup de soin pour cette soirée chez lady Bellers. Elle voulait paraître encore plus jolie que d'habitude...

Le meilleur coiffeur de Londres se déplaça spécialement pour lui friser les cheveux. Quant à sa robe – un modèle de Paris –, elle venait de la maison de couture la plus réputée de Bond Street.

Puis, jouant avec art de ses petits pots de crème et de ses pinceaux, elle se maquilla avec tant d'habileté que l'effet parut naturel.

Une fois prête, lady Hester contempla son reflet dans la glace avec un sourire satisfait.

— Qui pourrait me résister ?

Un peu plus tard, alors qu'elle descendait le perron de son hôtel particulier pour monter dans sa voiture, elle se rappela que le marquis était différent de tous les hommes qu'elle avait connus.

Combien en avait-elle vus se traîner à ses pieds, jurant qu'ils mourraient si elle se refusait... L'un d'eux s'était même suicidé par amour pour elle. D'autres s'étaient mariés par dépit et certains avaient sombré dans la dépression.

« D'ordinaire, c'est moi qui mène la danse ! se dit-elle un peu vulgairement. Mais cette fois, les règles du jeu ont changé... »

Depuis qu'elle était devenue la maîtresse du marquis, rien ne se passait comme d'habitude. Le marquis menait sa vie à sa guise sans beaucoup se soucier d'elle.

Et elle redoutait que du jour au lendemain – et sans la moindre raison –, il ne lui annonce la rupture. Oh ! il en était tout à fait capable ! Comment l'en empêcher ?

De nouveau, la réponse s'imposa : en le rendant jaloux. Oui, c'était la solution ! Quel homme pouvait voir de gaieté de cœur une femme lui appartenant s'intéresser à un autre ?

En arrivant chez lady Bellers, Hester faillit battre des mains lorsqu'elle s'aperçut que l'ambassadeur de France faisait partie des invités.

Délicieusement français, l'ambassadeur flirtait avec toutes les femmes – à condition toutefois qu'elles soient jeunes et jolies. Et Hester savait que l'ambassadrice venait tout juste de partir pour Paris, ce qui lui laissait les coudées franches...

Sans hésiter une seconde, elle traversa les salons et alla s'asseoir

près de lui. Quelques œillades, quelques soupirs, quelques battements de cils... il n'en fallut pas plus pour que l'ambassadeur soit conquis par sa trop jolie voisine.

Dix minutes plus tard, quand on annonça le marquis de Calvadale, lady Hester s'empessa de tendre sa main dégantée à l'ambassadeur qui, galamment, la baisa.

Elle avait bien calculé son moment, le marquis n'avait pu manquer de voir son geste. Mais son visage demeura impassible.

Hester avait fait un très mauvais calcul. Car le marquis était surtout irrité. Jaloux ? Pas le moins du monde. Ce sentiment lui était totalement étranger.

Faisant mine d'ignorer Hester, il alla saluer lady Bellers, auprès de laquelle il resta pendant le dîner. Puis, tout en dégustant un cognac, il discuta avec l'un des autres invités qui venait d'écrire un ouvrage au sujet du Maroc.

— Votre livre m'a passionné ! assura le marquis avec chaleur.

L'auteur parut incrédule.

— Vous l'avez lu ? Vraiment ?

— De la première à la dernière page.

Les gens paraissaient toujours surpris en apprenant qu'il trouvait le temps de lire. Ses journées étaient bien remplies... et ses nuits très occupées. Mais il s'arrangeait pour se tenir au courant des dernières publications et achetait tous les ouvrages qui l'intéressaient.

Il possédait maintenant tant de livres qu'il avait dû abattre une cloison dans sa maison de campagne pour agrandir la bibliothèque.

L'auteur de l'ouvrage consacré au Maroc parut impressionné par les connaissances de son interlocuteur.

— Je sais que vous avez beaucoup voyagé, milord. Si vous allez en Afrique du Nord, ne manquez surtout pas de voir Marrakech et surtout Fez, qui est à mon avis l'une des villes impériales les plus intéressantes.

— Je connais le Maroc et je suis allé à Fez, mais j'y retournerais volontiers. Je trouve comme vous qu'il s'agit d'une ville fascinante.

A ce moment-là, lady Bellers vint le prendre familièrement par le bras.

— Favian, excusez-moi d'interrompre une conversation sûrement passionnante, mais il faut que je vous présente l'un de mes amis qui meurt d'envie de vous connaître.

Le marquis suivit son hôtesse et bavarda avec les uns et les autres avant de prendre congé environ une heure plus tard.

Il n'avait pas échangé un seul mot avec Hester et il n'avait aucune intention d'aller lui dire au revoir.

Sa maîtresse se trouvait toujours en compagnie de l'ambassadeur. Leur long tête-à-tête n'avait pas manqué d'éveiller quelques commentaires acerbes, suivis de rires ironiques.

Sans même jeter un coup d'œil de leur côté, le marquis se dirigea vers la sortie, accompagné par lady Bellers.

Au moment où ils arrivaient à la porte, une très vieille dame les rejoignit. Le marquis reconnut la duchesse douairière de Cumbria. D'une voix chevrotante, elle dit à lady Bellers :

— Merci pour cette excellente soirée, ma chère enfant. Mais l'heure est venue pour moi de me retirer.

— Je suis ravie que vous ayez pu passer un petit moment avec nous, lui dit gentiment lady Bellers. Connaissez-vous le marquis de Calvadale ?

La duchesse, qui était devenue presque aveugle, mit son lorgnon pour mieux voir ce dernier.

— J'ai entendu parler de vous, jeune homme ! Allez-vous épouser cette jolie lady Hester ? J'ai entendu dire qu'elle n'était pas facile...

Le marquis s'inclina courtoisement devant la duchesse.

— Madame, connaissez-vous ce dicton : « On voyage plus vite quand on est seul » ?

La duchesse douairière éclata de rire.

— Ce qui est l'entière vérité. Si vous avez envie de voyager, jeune homme, réfléchissez bien avant de vous faire entraver les pieds !

Le marquis sourit.

— Je n'oublierai pas votre conseil, madame.

Et il s'inclina de nouveau. Après le départ de la duchesse douairière, lady Bellers se crut obligée de l'excuser.

— Les gens de sa génération avaient leur franc-parler et n'hésitaient pas à clamer bien haut et fort tout ce qu'ils pensaient. Ne lui en voulez pas ! Il ne faut pas prêter attention aux dires d'une vieille dame qui radote un peu...

— Oh ! je ne suis nullement offusqué ! s'exclama le marquis.

En souriant, il poursuivit :

— Et vous savez mieux que quiconque, vous qui faites partie de mes rares vrais amis, que je n'ai aucune intention de me marier.

— Vous changerez d'avis le jour où vous tomberez amoureux.

— Suggérez-vous, ma chère amie, que je ne l'ai jamais été ?

Lady Bellers secoua la tête.

— Mon cher Favian, je ne pense pas que vous ayez jusqu'à présent rencontré l'amour.

Elle laissa échapper un petit soupir avant de poursuivre à mi-voix :

— Quand cela arrivera, vous comprendrez tout ce qui vous a manqué jusqu'à présent. Vous comprendrez aussi qu'il y a un monde entre les aventures sans lendemain et le véritable amour, celui qui dure toute la vie.

Lady Bellers avait au moins vingt ans de plus que le marquis, mais il existait entre eux une amitié indéfectible.

Le marquis l'embrassa amicalement sur la joue.

— Vous êtes adorable ! Et je sais que je pourrai toujours compter sur vous, en toutes circonstances.

— C'est bien vrai... « jeune homme », comme dirait la duchesse de Cumbria.

Le marquis s'inclina une dernière fois avant de traverser le hall.

— Retournez vite auprès de vos invités ! lança-t-il.

— A bientôt, mon cher Favian.

Dans le grand hall, un valet aida le marquis à revêtir sa cape du soir. Puis il lui tendit son chapeau tandis qu'un autre valet demandait :

— Dois-je appeler la voiture de milord ?

— Non, merci. Je vais rentrer à pied. Demandez à mon cocher de ramener ma voiture.

Son hôtel particulier se trouvait à moins de dix minutes à pied de celui de lady Bellers.

Quelques réverbères éclairaient les rues de place en place et la lune brillait dans un ciel de velours noir tout pailleté d'étoiles.

La fraîcheur et le silence de la nuit paraissaient bien agréables après le bruit et la chaleur qui régnaient dans les salons de M^{me} Bellers.

Tout en marchant d'un bon pas, le marquis se dit qu'il était libéré d'Hester. Comment allait-elle réagir quand elle comprendrait que tout

était fini ? Viendrait-elle lui faire une scène ?

« Possible ! » se dit-il.

Des larmes et des récriminations suivaient toujours une rupture. Il y était maintenant habitué... Ce qui ne l'empêchait pas de se sentir vaguement coupable. Pourtant il se disait que ces femmes trop faciles – à plus forte raison celles qui trompaient leur mari –, ne méritaient ni compassion ni considération.

Quand une femme pleurait à cause de lui, le marquis était toujours tenté de la prendre dans ses bras pour la consoler. Il se l'interdisait, sachant que cela ne ferait qu'empirer les choses.

« Il vaut mieux que je ne revoie pas Hester », se dit-il.

Mais s'il restait à Londres, elle s'arrangerait pour le rencontrer. Au besoin, même, elle forcerait sa porte... Et s'il se rendait à la campagne, elle l'y suivrait probablement.

« Que faire ? » se demanda-t-il en fronçant les sourcils.

Il descendait South Audley Street quand la porte d'un hôtel particulier s'ouvrit brusquement. Une jeune fille sortit en courant.

— Au voleur !

Le marquis se retourna et la jeune fille mit sa main devant sa bouche.

— Oh ! pardon... Je... je vous avais pris pour mon voleur !

Elle était jeune et jolie, mais il y avait chez elle quelque chose de bizarre que le marquis ne parvenait pas à identifier.

— Ah, non, je ne suis pas votre voleur ! s'exclama-t-il. Que se passe-t-il ? On vous a cambriolée ?

— Euh... pas vraiment. Mais un... un homme m'a... m'a laissée en... en emportant...

— Un homme que vous connaissez ?

La jeune fille se tordit les mains.

— J'ai été tellement... tellement stupide ! s'exclama-t-elle entre deux sanglots. Je me retrouve dans une situation terrible !

— Puis-je vous aider ? proposa le marquis avec sa courtoisie habituelle.

Elle le regarda avec de grands yeux pleins de larmes.

— Je... je ne sais pas si...

Soudain, elle s'exclama :

— Oh ! vous êtes le marquis de Calvadale !

— Vous me connaissez donc ?

— Non, mais mon frère parle sans arrêt de vous et de vos chevaux.

— Votre frère ? Comment s'appelle-t-il ?

— Sir Ian Warrington.

Le marquis avait souvent rencontré ce jeune homme d'excellente famille sur les champs de courses.

— Je connais bien votre frère, en effet.

— Il sera furieux quand il apprendra que...

La jeune fille s'interrompt, en larmes.

— Que vous a-t-on volé ? demanda le marquis.

Elle regarda la rue déserte avec désespoir.

— Il doit être loin maintenant ! Jamais je ne le rattraperai... Oh ! Que vais-je faire ?

— Pourquoi ne me raconteriez-vous pas ce qui vous est arrivé ? suggéra le marquis.

— Si vous voulez... Mais je ne pense pas que vous pourrez m'aider. Personne ne peut m'aider ! Personne !

Elle se prit le visage entre les mains d'un air égaré.

— Entrez si vous voulez... Nous ne pouvons tout de même pas parler dehors.

Le marquis la suivit à l'intérieur et elle ferma elle-même la lourde porte d'entrée car, à cette heure tardive, il n'y avait plus un seul valet dans le hall.

Sans un mot, la jeune fille se dirigea vers un élégant salon éclairé par plusieurs lampes à huile.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? proposa-t-elle.

Elle hésita avant d'ajouter :

— Je ne pense pas qu'il ait drogué autre chose que le contenu de mon verre...

Le marquis toisa la jeune fille avec stupeur et s'aperçut alors qu'elle était infiniment plus jeune qu'elle ne le paraissait. Pourquoi s'était-elle coiffée et maquillée ainsi ? Pourquoi portait-elle ces vêtements voyants ?

— Quoi ? s'exclama-t-il. Vous auriez été droguée ? Que me dites-vous là ?

— Rien que la pure vérité, hélas !

— Où est votre frère ?

— Il est allé assister à une course à la campagne.

— En vous laissant toute seule à Londres ?

Elle eut un geste indifférent de la main.

— Oh ! Il y a les domestiques...

— Sans même un chaperon ?

— L'une de mes tantes est venue s'installer ici pendant l'absence de mon frère. Mais c'est une personne âgée, elle est au lit depuis longtemps et je ne veux pas la déranger. De toute manière, elle serait totalement dépassée par la situation.

Le marquis pinça les lèvres.

— Elle ne serait probablement pas très contente en me trouvant ici.

— Elle l'aurait été encore moins en me voyant en compagnie du voleur !

Le marquis s'assit sur un fauteuil et la jeune fille prit place en face de lui. De nouveau, il s'étonna de la voir fardée à ce point. Du rouge sur les lèvres et sur les joues, du mascara sur les cils... Comment une demoiselle de bonne famille osait-elle se mettre toutes ces couleurs sur le visage ? Quant à sa robe...

Comme si elle avait deviné ses pensées, la jeune fille déclara avec un sourire sans joie :

— Cela doit vous surprendre de me voir attifée de la sorte.

Elle soupira.

— C'est à cause de cela que j'ai eu tous ces ennuis.

— Commençons par le commencement, dit le marquis. Premièrement, comment vous appelez-vous ?

— Narda Warrington.

— Narda ? Un prénom aussi joli qu'étrange.

— Il signifie « joie », mais je vous assure que je ne me sens guère joyeuse en ce moment.

— Et si vous m'expliquiez pourquoi ?

— Ah ! c'est une longue histoire...

Narda se laissa tomber sur le tapis devant la cheminée et sa longue robe très ample s'évasa autour d'elle comme une corolle.

— J'ai été d'une sottise et d'une naïveté invraisemblables ! fit-elle dans un soupir. Et maintenant il ne me reste plus qu'à faire face aux conséquences de ma conduite.

— Racontez-moi votre histoire. Avec un peu de chance, peut-être y trouverons-nous une solution ?

— Impossible !

— Dites-moi ce qui s'est passé, insista le marquis.

— Tout est arrivé à cause de cette invitation...

— C'est vous qui avez été invitée ?

— Oui, par des amis que ma pauvre maman n'aurait pas du tout appréciés si elle était encore en vie.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il s'agit de personnes assez... euh, vulgaires.

— Où aviez-vous fait en premier lieu la connaissance de ces gens-là ?

— Mon frère les avait rencontrés sur un champ de courses.

— Et il vous les a présentés ?

— Il les a amenés ici un soir pour prendre un verre. Mais après leur départ, il m'a dit qu'il avait commis une erreur en les invitant et que je devais les éviter comme la peste à l'avenir.

— Il essayait de vous protéger.

— Je le sais... Mais le hasard a voulu que je rencontre de nouveau Béryl chez ma couturière.

— Béryl ?

— L'une des jeunes femmes que mon frère m'avait interdit de revoir.

Un peu sur un ton de défi, Narda enchaîna :

— Elle s'est montrée tellement charmante que nous avons sympathisé.

Visiblement, elle s'attendait à ce que le marquis lui fasse des reproches. Mais comme ce dernier demeurait silencieux, elle poursuivit :

— Nous avons toutes les deux des essayages à faire et nous nous sommes revues à plusieurs reprises chez la couturière. Puis Béryl m'a invitée à une réception...

Narda parut quelque peu penaude.

— Et... et je lui ai dit que je serais ravie de m'y rendre.

— La réception avait lieu ce soir ?

— Ce soir, oui.

— Vous n'auriez jamais dû accepter une semblable invitation.

— Je le sais. Et je le regrette amèrement maintenant... Ma seule excuse ? Ian était absent et je m'ennuyais à mourir avec ma tante.

— Parlez-moi de cette soirée.

— Elle était donnée en l'honneur d'un cheikh venu acheter des chevaux en Angleterre. Béryl le trouvait très séduisant et pensait que cela m'amuserait de faire sa connaissance.

Après un instant d'hésitation, Narda reprit – de nouveau sur un ton de défi :

— J'avais envie de rencontrer un cheikh, naturellement ! J'ai lu tant d'histoires fascinantes au sujet des pays orientaux ! Quand je lui ai dit que j'irais chez elle, Béryl m'a alors recommandé de m'arranger pour ne pas être reconnue. « Que voulez-vous dire ? » lui ai-je demandé. Elle m'a alors expliqué que la plupart des invitées seraient des actrices et des femmes du demi-monde...

Narda regarda le marquis d'un air suppliant.

— Je sais que j'ai eu tort ! Mais j'ai toujours adoré me déguiser... et j'ai souvent rêvé d'être actrice. Même si je sais que c'est un rêve qui ne pourra jamais se réaliser, hélas !

— Alors qu'avez-vous fait ?

— Vous le voyez bien ! Je me suis fardée et j'ai mis une robe que Béryl m'a prêtée.

Le marquis haussa les sourcils.

— Une jeune fille de votre âge ne devrait jamais porter de toilettes aussi voyantes.

— Je voulais avoir l'air d'une femme expérimentée ! Si j'étais arrivée à cette réception vêtue d'une de mes robes couleur pastel, j'aurais eu l'air d'une petite fille ! Béryl m'a également aidée à me coiffer afin que je ressemble à une vraie actrice. A la réception, j'avais même une plume d'autruche plantée dans mon chignon... Bien sûr, je l'ai enlevée en revenant ici avec le cheikh !

Le marquis eut un sursaut d'indignation.

— Quoi ? Vous l'avez invité chez vous ?

Narda baissa les yeux.

— Il m'avait ramenée... Et comme il insistait pour boire un dernier verre, je n'ai pas pu faire autrement que de le faire entrer au salon. Il disait que l'on faisait toujours ainsi.

La jeune fille ouvrit les mains dans un geste d'impuissance.

— Comment aurais-je pu être au courant ? Je n'ai pas l'habitude de sortir seule comme... comme les actrices ou les femmes du demi-monde.

Le marquis demeura silencieux, mais son expression en disait plus que de longs discours...

— Continuez.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment un homme aussi riche peut s'abaisser à voler !

— Que vous a-t-il dérobé ?

— Un collier. La robe que je porte est...

Narda rougit sous son maquillage avant d'enchaîner :

— ... assez décolletée. Aussi j'avais mis un collier de valeur qui avait appartenu à ma mère et dont Ian fait grand cas.

— Pouvez-vous me le décrire ?

— Il est tout en rubis, en émeraudes et en diamants. Des pierres d'une grande beauté ! C'est un maharadjah qui l'avait offert à mon grand-père il y a de longues années.

Narda étouffa un petit sanglot.

— Ian dit qu'on trouve au monde peu d'objets aussi exceptionnels, poursuivit-elle en s'essuyant les yeux. Plusieurs personnes ont essayé de le lui acheter pour des sommes fabuleuses, mais il a toujours refusé. Il dit que ce collier représente le trésor de la famille Warrington et qu'il le léguera à son fils – le jour où il en aura un.

— Récapitulons. Donc vous êtes allée à cette soirée avec ce fameux collier autour du cou... Le portiez-vous toujours en revenant ici avec le cheikh ?

— Ou... oui.

— Bien. Maintenant, décrivez-moi le cheikh.

— Il est grand, très brun et très beau. On l'imagine aisément galopant à travers le désert sur un magnifique pur-sang noir...

Le marquis hocha la tête d'un air cynique.

— Ah ! fit-il seulement.

Mais il n'en pensait pas moins...

« Les contes des *Mille et Une Nuits*, les nuits étoilées au-dessus du désert, tous les palais d'Orient... Les jeunes Anglaises rêvent trop et imaginent tous les princes de ces pays lointains comme des don Juans romantiques. Si elles savaient ! »

C'était toujours un tort de faire des généralités et certains cheikhs étaient peut-être des êtres sensibles et généreux. Mais ceux avec lesquels il lui était arrivé de traiter s'étaient montrés aussi cruels qu'impitoyables. De plus, quand il s'agissait d'argent, ils se comportaient en véritables rapaces.

— Donc, en dépit de toutes les... hum, toutes les jolies femmes qui se trouvaient là, vous avez plu au cheikh ?

— Je vous avoue avoir été la première surprise quand je l'ai vu s'intéresser à moi ! Je ne m'attendais même pas à ce qu'il m'adresse la parole.

L'Arabe avait dû être attiré par l'extrême jeunesse de Narda – même si cette dernière avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour se vieillir.

— Vous avez parlé avec lui ? Puis je suppose qu'il vous a invitée à danser ?

— Oui, fit la jeune fille avec confusion.

— Et ensuite il vous a ramenée ici.

— Il y tenait absolument. Il a renvoyé ma voiture et nous sommes revenus dans la sienne.

Le marquis hocha la tête.

— Tiens ! Il possède une voiture à Londres ?

— Il est très riche, vous dis-je. En arrivant, il a dit à son cocher de ne pas l'attendre. J'ai pensé qu'il habitait tout près et rentrerait à pied.

Le marquis se dit que le cheikh avait certainement d'autres raisons pour vouloir s'attarder avec Narda, mais il préféra garder ses pensées pour lui.

— Que s'est-il alors passé ?

— Je l'ai fait entrer dans ce salon.

Elle indiqua un plateau d'argent sur lequel étaient disposées plusieurs bouteilles.

— Mon frère garde toujours des liqueurs ici. J'ai demandé au cheikh ce qu'il voulait boire. Il n'a pas répondu immédiatement. Il me regardait d'une manière très bizarre et je me suis soudain sentie assez mal à l'aise.

Elle avait même été un peu effrayée en voyant les yeux de son visiteur briller d'une lueur inquiétante. Mais cela, elle n'allait pas l'avouer au marquis ! D'autant plus qu'il s'agissait peut-être tout simplement du reflet d'une des lampes.

Le cheikh s'était approché d'elle sans quitter le collier des yeux.

— D'où vient ce bijou ? avait-il brusquement demandé. D'Asie ?

— Des Indes.

— Comment se fait-il que vous ayez un bijou aussi rare entre les mains ?

— C'est un maharadjah qui l'a offert à mon grand-père pour le remercier d'un service qu'il lui avait rendu. Ma famille est très fière de posséder un tel joyau, mais c'est la première fois que je le porte... Ma mère n'osait pas le mettre, elle le trouvait trop voyant.

— Il est absolument magnifique ! Mais je vous en prie, asseyez-vous et permettez-moi de vous servir quelque chose à boire.

— Oh ! laissez-moi faire !

— Comment pourrais-je accepter qu'une aussi délicieuse créature me serve ? Non, non ! C'est à moi de m'occuper de cela.

Narda avait trouvé cet empressement très touchant, surtout de la part d'un homme habitué à être servi par les femmes.

« Quand je raconterai cela à Béryl, elle va rire ! » avait-elle pensé.

Sans protester davantage, la jeune fille était donc allée s'asseoir sur un fauteuil près de la cheminée pendant que le cheikh inspectait le plateau des liqueurs. Il lui tournait le dos et elle voyait mal ce qu'il faisait. Mais mieux valait l'arrêter avant qu'il ne lui apporte un grand verre d'alcool !

— Je préférerais boire un peu de limonade, s'il vous plaît, lui avait-elle dit. Il y en a une carafe à côté.

— Très bien...

Le cheikh avait pris beaucoup de temps pour remplir deux verres. Enfin, il était revenu vers Narda.

— Voici votre limonade.

— Merci.

Levant son verre, il avait déclamé :

— Puissent le destin et votre *karma* vous apporter le bonheur ! Répétez...

Docile, Narda s'était exécutée.

— Puissent le destin et votre *karma* vous apporter le bonheur...

— Maintenant, vous devez boire le contenu de votre verre d'un trait, sinon cela vous portera malheur.

Comme Narda avait très soif, elle n'avait eu aucune difficulté à boire toute sa limonade.

— Et alors, dit-elle au marquis, il m'a semblé que tout s'assombrissait. Mes paupières étaient devenues très lourdes et je tombais de sommeil. Puis j'ai perdu conscience...

— Il vous avait droguée !

— Avec une drogue très bizarre. Car lorsque je suis revenue à moi, j'étais parfaitement bien et il m'a semblé qu'une seconde à peine s'était écoulée entre le moment où j'avais bu cette limonade et celui où j'avais repris conscience. Mais quand je me suis aperçue que le cheikh avait disparu, j'ai compris qu'il se passait quelque chose d'anormal. Pourquoi était-il parti sans me dire au revoir ? Pensant qu'il se trouvait dans le hall, je suis allée vers la porte, et c'est en passant devant cette grande glace que je me suis rendu compte que... que...

— Que vous n'aviez plus le collier ?

— Oui, fit-elle d'une toute petite voix.

— Et vous êtes sûre qu'il était toujours autour de votre cou lorsque vous êtes revenue ici avec le cheikh ?

— Oui, puisqu'il l'a admiré avant de me faire boire cette limonade droguée !

— C'est vrai... Alors ?

— Alors, gagnée par une terrible panique, je me suis mise à chercher partout. Le collier aurait pu tomber sur le tapis, ou bien derrière mon fauteuil... Mais ne le trouvant nulle part, j'ai dû me rendre à l'évidence : le cheikh me l'avait volé ! Comme une folle, j'ai couru dans la rue. En vous voyant de loin, j'ai cru que vous étiez le cheikh... et...

Elle ouvrit les mains d'un air désespéré.

— Et voilà !

— Et voilà... fit le marquis en écho.

— Dites-moi ce que je dois faire ! Jamais Ian ne me pardonnera de m'être fait voler ce collier ! Et comment est-il possible qu'un homme comme le cheikh ne soit qu'un vulgaire voleur ?

— De quel pays est-il originaire ?

— Précisément ? Je l'ignore. Mais je sais qu'il habite en ce moment au Maroc. Il m'a dit qu'il possédait un palais de toute beauté à Fez.

Le marquis hocha la tête.

— C'est donc là-bas qu'il faudrait se rendre pour commencer l'enquête !

Narda le regarda avec de grands yeux étonnés.

— Si loin ? Mais qui pourrait...

— Moi, coupa-t-il. Je pense pouvoir vous aider, parce que je dois justement me rendre à Fez.

2

Le marquis de Calvadale eut soudain l'étrange impression de ne plus disposer de son libre arbitre. Il y vit le doigt du destin...

Oui, le destin ! Dans ces conditions, à quoi bon tenter de lutter ? Mieux valait se laisser porter par les événements.

La veille, à la demande de lord Derby, le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères qui voulait le voir toutes affaires cessantes, il s'était rendu au ministère.

A peine l'avait-on introduit dans le bureau de lord Derby qu'il prit les devants.

— Mon cher, je tiens à vous dire que si vous avez à me confier l'une de ces invraisemblables missions dont vous avez le secret...

— Moi ? fit lord Derby en riant. Par exemple ?

— Par exemple traverser le désert pieds nus ou escalader l'Himalaya ! Eh bien, sachez à l'avance que ma réponse sera négative. Non, non et non !

Lord Derby, qui connaissait le marquis depuis de longues années, ne se laissa pas impressionner.

— Asseyez-vous, Favian, et écoutez-moi très attentivement.

— C'est que justement, je n'y tiens pas ! Car je ne vous connais que trop bien... Chaque fois que j'ai le malheur de pénétrer dans ce bureau, bien décidé à ne prendre aucun engagement, j'en ressors chargé d'une tâche dangereuse. Comment vous y prenez-vous pour me faire changer d'avis ? Je ne l'ai pas encore compris ! Auriez-vous par hasard recours à l'hypnotisme ?

Lord Derby se remit à rire. Mais lorsqu'il reprit la parole, sa voix était grave.

— Ce que je vais vous dire va certainement vous intéresser. Je peux en tout cas vous assurer qu'il ne s'agit pas d'escalader l'Himalaya !

Le marquis demeura méfiant.

— Non ? Et quant à la traversée du désert ?

— Là, vous avez vu juste. Car le désert n'est pas loin...

— Où voulez-vous m'envoyer cette fois ?

— En Afrique du Nord.

— Que se passe-t-il là-bas ?

— Beaucoup de choses. Mais le sujet qui nous intéresse actuellement est relatif à la traite des Blanches. Un terrible problème...

Le marquis leva les yeux au ciel.

— Oh, non ! Pas cette vieille histoire ! J'en entends parler depuis des années, et je suis persuadé qu'il y a beaucoup d'exagération dans tout cela.

— C'est ce que pensent les membres du Parlement. Mais je vous assure que le Premier ministre est très inquiet – tout comme moi.

— Pourquoi ?

— Si vous êtes quelque peu au fait de ce qui se passe à l'étranger, vous devez savoir qu'après des années de troubles et d'anarchie, le Maroc semble enfin avoir retrouvé un peu de calme.

— Je n'ignore pas que les Français et les Espagnols se disputent ce pays depuis de longues années. Le gouvernement britannique observe tout cela du haut de son « roc »...

— ... comme nous appelons Gibraltar, termina lord Derby. Jamais nous ne laisserons tomber ce point stratégique aux mains d'une autre puissance européenne !

— Sa Majesté tient absolument à contrôler le détroit. Entre nous, cela se comprend...

— Le nouveau sultan, Moulay Hassan, est un homme de caractère, reprit lord Derby. Sir John Drummond Hay a réussi à établir d'excellents contacts avec lui. Il serait bien dommage de gâcher tout cela !

— Vous pensez vraiment que ce soi-disant trafic des Blanches pourrait gêner les relations entre l'Angleterre et le Maroc ? demanda Favian avec incrédulité.

Selon lui, lord Derby faisait une montagne d'une taupinière ! Car il avait toujours eu des troubles dans les pays musulmans. Quant aux rumeurs concernant la traite des Blanches, elles couraient depuis des années !

Avec des trémolos dans la voix, les commères racontaient comment

on enlevait de malheureuses jeunes filles pour les enfermer dans les harems ou les maisons de prostitution des pays lointains.

Personnellement, le marquis ne croyait pas un mot de toutes ces histoires. Peut-être y avait-il eu deux ou trois cas isolés qu'on avait montés en épingle ? Mais de là à imaginer tout un trafic florissant !

— Vous pensez qu'il n'y a pas matière à fouetter un chat ? lança lord Derby. Vous vous trompez, hélas ! Nous avons mené des enquêtes et avons maintenant la certitude que ce trafic existe à une grande échelle.

— Vraiment ?

— Les musulmans ont le droit de prendre quatre femmes et autant de concubines qu'ils veulent. A condition, du moins, qu'ils puissent se permettre de les entretenir !

— Je sais bien que seuls les riches peuvent s'offrir tout un harem !

— Savez-vous aussi qu'on y trouve souvent de jeunes Européennes qui, après avoir été kidnappées ou attirées par de fallacieux prétextes, deviennent de véritables esclaves ?

Le marquis demeurait très sceptique.

— En admettant qu'un tel trafic ait lieu, comment ces pauvres filles pourraient-elles franchir nos frontières sans que les douaniers soient alertés ?

Lord Derby haussa les épaules.

— Comment ceux-ci pourraient-ils fouiller de fond en comble tous les bateaux en partance ? Les trafiquants ne manquent pas de ressources, croyez-moi ! Tout d'abord, ils droguent leurs victimes. Rien de plus facile que de dissimuler une femme privée de connaissance dans une malle ou une caisse placée en fond de cale !

— Vous paraissez sûr de ce que vous avancez... fit le marquis, quelque peu ébranlé.

— Je n'aurais pas fait appel à vous si je n'avais pas de certitudes.

— Et quel est votre but ?

— Démanteler le réseau, tout en agissant de manière suffisamment discrète pour ne pas déplaire au nouveau sultan. D'après nos enquêtes préliminaires, il semblerait que la plaque tournante de ce trafic honteux se trouve à Fez. Il y aurait là une espèce de marché aux esclaves. On y mettrait aux enchères les jeunes victimes qui seraient ensuite envoyées dans d'autres pays du monde musulman.

Favian se carra dans son fauteuil.

— Dites-moi maintenant où vous voulez en venir. Qu'attendez-vous de moi ? Que j'explore chaque bateau en partance ?

Avec cynisme, il poursuivit :

— Et si je trouve une pauvre fille ligotée au fond d'un couffin, je l'arrache aux mains des misérables qui l'ont enlevée ? Eh bien, vous me retrouverez vite avec un couteau planté dans le dos !

Mais lord Derby ne plaisantait pas.

— Ce que je vous demande, Favian, est de me rendre service comme vous l'avez fait si souvent dans le passé. Menez votre propre enquête. Je veux savoir ce qu'il en est. Ce trafic est-il aussi important qu'on le dit ? Quelles sont ses ramifications ? Bref, tâchez d'en savoir le plus possible.

— Et alors ?

— Alors sir John Drummond Hay prendra l'affaire en main. Il saura persuader le sultan de mettre un terme à ces horribles agissements qui donnent au monde une très mauvaise image de son pays.

— La plaque tournante serait à Fez, m'avez-vous dit ? demanda le marquis.

— Oui, mais rien ne prouve qu'il n'y ait que des Marocains impliqués dans l'affaire.

— Non, bien entendu.

— Il semblerait que ce trafic couvre tous les pays de l'Orient et du Moyen-Orient – sans parler du Maghreb.

Le marquis hocha la tête.

— Je vois...

Avec un rire sardonique, il ajouta :

— En admettant que j'accepte de me mêler de tout cela, je serais bien avisé de rédiger mon testament.

— Favian, vous avez déjà effectué pour moi tant de missions délicates que je suis sûr que vous saurez mener celle-ci à bien. Tout ce que je vous demande, c'est de vous rendre à Fez et, mine de rien, de découvrir ce qui se passe exactement là-bas.

— Désolé, mais il faudra que vous fassiez appel à un autre casse-cou.

— Favian...

— Le problème, voyez-vous, c'est que je n'ai aucune intention de

quitter Londres où je me trouve très bien !

— *Elle* est fort jolie, je vous l'accorde ! fit lord Derby en souriant. Mais comme tout le monde, je sais que vos histoires de cœur ne durent jamais longtemps. Vous vous lassez bien vite !

— Ce n'est pas le cas pour le moment.

Lord Derby ouvrit les mains avec résignation.

— Tant pis ! J'attendrai le temps qu'il faudra !

Sur ces mots, il se leva et alla ouvrir l'un des placards qui avait été transformé en bar.

— Buvons au succès de votre future mission ! lança-t-il en remplissant deux verres. Il faut absolument que vous goûtiez ce cognac millésimé ! L'ambassadeur de France m'en a offert deux bouteilles et j'avoue avoir rarement bu quelque chose d'aussi bon.

Le marquis s'esclaffa.

— Ah, ah ! Maintenant, vous essayez de m'amadouer ! Je connais vos méthodes...

Mais après avoir bu quelques gorgées de cognac, il haussa un sourcil.

— Délicieux ! Oui, absolument délicieux... Il faut que j'invite l'ambassadeur de France à dîner... Avec un peu de chance, j'aurai droit moi aussi à une bouteille de cet excellent cognac !

Lord Derby leva son verre.

— A votre future mission, Favian ! Qu'elle soit aussi réussie que toutes celles que vous avez déjà menées à bien pour moi : leurs dossiers secrets sont classés dans une armoire dont je suis le seul à détenir la clé.

— Oui, je dois justement me rendre à Fez, répéta le marquis.

Narda ouvrit de grands yeux.

— Quelle coïncidence extraordinaire !

Favian ne put s'empêcher de ricaner.

— Plus que vous ne sauriez le penser...

Tout le monde le poussait à se rendre à Fez. D'abord lord Derby, ensuite l'auteur de ce passionnant ouvrage sur le Maroc, et maintenant cette jeune fille !

Le marquis imaginait sans peine la réaction du cheikh en voyant

Narda au milieu des actrices, des danseuses et des femmes du demi-monde ! Elle était si jolie, si fraîche... Et en dépit de tous ses efforts pour se déguiser en femme fatale, elle avait gardé une exceptionnelle aura de pureté et de candeur.

Il était persuadé qu'en ramenant la jeune fille chez elle, le cheikh avait eu de toutes autres intentions que celle de s'emparer du collier. D'ailleurs, il avait dû penser en le voyant qu'il s'agissait d'un bijou fantaisie dépourvu de la moindre valeur. Et il s'attendait probablement à ce que Narda vive seule dans un modeste appartement où il n'aurait alors eu aucun mal à parvenir à ses fins...

En pénétrant dans ce somptueux hôtel particulier, il avait renoncé à ses projets, craignant que, s'il cherchait à aller trop loin, Narda n'appelle au secours... Les domestiques seraient alors arrivés en force.

« Mais pourquoi l'a-t-elle fait entrer ? » se demanda le marquis.

Il secoua la tête en soupirant.

« Les jeunes filles sont bien peu averties des dangers qui les menacent ! »

Maintenant, il comprenait sans peine ce qui s'était passé. En voyant le cadre dans lequel vivait Narda, le cheikh avait compris que celle-ci était une demoiselle de bonne famille et que son collier n'était pas en verroterie comme il l'avait pensé tout d'abord.

Pourquoi ne pas s'en emparer, à défaut de se donner du bon temps comme il l'avait espéré ? Ce serait au moins une compensation...

Il devait toujours avoir sur lui un flacon de cette drogue à l'action très rapide dont le marquis avait entendu parler. Ceux qui la prenaient perdaient immédiatement conscience et, selon la dose administrée, revenaient à eux dix ou vingt minutes plus tard sans ressentir aucun effet secondaire.

« Bien commode pour séduire une jolie fille récalcitrante... Bien pratique aussi pour endormir un concurrent en affaires – juste assez longtemps pour emporter un marché ! »

— Je vais essayer d'en savoir un peu plus sur votre cheikh. Comment s'appelle-t-il ?

Narda hésita.

— Rachid Shriff, je crois... Mais il est capable de m'avoir donné un faux nom.

— Bah ! je le retrouverai bien en procédant par élimination.

— Il n'y a pas tant de gens à Fez qui possèdent un palais, et je parie qu'il y en a encore moins qui se sont rendus à Londres au cours

de ces dernières semaines.

Le marquis s'étonna d'entendre Narda faire de telles déductions. Lui qui la prenait pour une petite sottie aventureuse, une petite évaporée incapable de réfléchir aux conséquences de ses actes...

« Tiens, elle est moins bête que je ne le pensais », songea-t-il.

Et, tout haut :

— Faites-moi confiance. Avec un peu de chance, je vous rapporterai votre collier.

Une petite lueur d'espoir brillait maintenant dans les yeux de Narda.

— Parce que c'est vrai ? Vous ne m'avez pas trompée ? Vous vous rendez vraiment à Fez ?

— Mais oui, j'ai des affaires à traiter là-bas. J'en profiterai pour essayer de vous aider. Savez-vous combien de temps le cheikh doit rester en Angleterre ?

— Pendant la réception, je l'ai entendu dire qu'il partait le lendemain.

— Vous ne connaissez pas son adresse à Londres, je suppose ?

— Quand il a insisté pour me raccompagner, il a précisé qu'il habitait tout près de chez moi.

— Dans un hôtel ou chez des amis ?

— Je l'ignore.

— Impossible, à cette heure tardive, de découvrir où il est logé, fit le marquis à mi-voix.

Il ne lui restait plus qu'à commencer son enquête une fois arrivé à Fez.

— Quand avez-vous l'intention de vous rendre au Maroc ? s'enquit Narda.

— Peut-être demain. Au plus tard après-demain.

La jeune fille joignit les mains.

— S'il vous plaît...

A cent lieues de se douter de la requête qui allait suivre, le marquis lui adressa un regard interrogateur.

— Oui ?

— Emmenez-moi avec vous.

Le marquis sursauta.

— Quoi ? Ah, non alors !

— Mais si je ne vous accompagne pas, comment réussirez-vous à retrouver le collier ? Vous ne l'avez jamais vu ! Le cheikh est tout à fait capable de vous remettre une quelconque pièce en verroterie dépourvue de la moindre valeur.

— Il vous suffit de me donner un dessin de votre collier. Je l'emporterai avec moi là-bas.

— Et si le cheikh en faisait faire une copie ?

— Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas assez bête pour me laisser duper.

— Je voudrais aller à Fez avec vous.

Le marquis croisa les bras.

— Écoutez-moi bien, mademoiselle Warrington, fit-il avec sévérité. A cause de votre esprit aventureux, vous vous êtes déjà mise dans une situation difficile. Je vous conseille, à l'avenir, de vous comporter comme une demoiselle de bonne famille.

— C'est-à-dire ?

— En respectant les conventions.

— C'est-à-dire ? répéta-t-elle.

— En vous conduisant plus sagement, quoi ! s'exclama Favian qui commençait à s'impatienter. Sans prendre de risques ni tenter le diable.

Plus doucement, il ajouta :

— Comme si votre mère était toujours là.

Narda demeura silencieuse pendant quelques instants. Puis, se redressant, elle fixa le marquis droit dans les yeux.

— Je veux aller à Fez et j'irai. Si vous ne voulez pas que je voyage avec vous, je partirai seule.

— Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais... vous êtes folle !

— Si je ne retrouve pas ce collier, mon frère ne me le pardonnera jamais. Il faut donc que je fasse tout ce qui est en mon pouvoir pour le récupérer. Ma décision est prise.

Avec un sourire éblouissant, elle lança :

— Bonsoir ! Nous nous retrouverons à Fez !

Le marquis se leva et se mit à marcher de long en large.

— Mais c'est d'un ridicule achevé ! Vous ne pouvez pas vous

rendre seule au Maroc ! Qui emmèneriez-vous comme chaperon ?

— Ma femme de chambre.

Après un instant de réflexion, Narda secoua la tête.

— A vrai dire, la pauvre fille m'encombrerait plutôt qu'elle ne me rendrait service. Non, il vaut mieux que je la laisse ici.

Le marquis vint se planter devant elle. Les sourcils froncés, le regard dur, il attaqua :

— Mademoiselle Warrington, je suis désolé de devoir le répéter, mais vous êtes complètement folle.

— Pfff ! lança-t-elle d'un ton léger.

— L'expérience que vous venez de vivre ne vous a donc rien appris ? Vous vous êtes déjà mise dans un sale pétrin... Remarquez, vous avez eu de la chance de vous en être sortie sans plus de dommages !

— Comment cela ?

Favian faillit le lui expliquer en termes bien sentis. A la dernière minute, cependant, il jugea plus sage de se taire.

— Les jeunes filles comme vous n'ont aucune idée des dangers qui les menacent ! se contenta-t-il de marmonner entre ses dents.

Narda rougit légèrement.

— Je... je ne suis pas si naïve !

— Quoi qu'il en soit, il ne vous reste plus qu'à oublier l'incident et à vous comporter comme si rien ne s'était passé.

— Mais...

— Laissez-moi m'occuper de tout !

— Impossible !

En se tordant les mains, Narda poursuivit :

— Vous ne vous rendez pas compte ? Mais je suis désespérée ! Absolument désespérée... Mon frère sera furieux quand il s'apercevra de la disparition du collier. Il m'enverra à la campagne où je n'aurai rien d'autre à faire qu'à pleurer...

— Je serai peut-être de retour avant que votre frère ne découvre ce qui s'est passé. Et avec un peu de chance, je vous apporterai ce fameux collier.

— Comment allez-vous au Maroc ?

— A bord de mon yacht, qui est plus rapide et plus confortable que

tous les autres moyens de transport. Je n'ai pas l'intention de passer beaucoup de temps à Fez. Je reviendrai donc le plus vite possible.

Ses contacts dans le monde arabe étaient nombreux et il avait la certitude de pouvoir mener à bien en quelques jours la mission dont lord Derby l'avait chargé.

Narda revint à la charge.

— Permettez-moi de vous accompagner. Sans mon aide, vous aurez beaucoup de mal à trouver le cheikh. Il est très possible qu'il m'ait donné un faux nom. Mais je suis sûre de pouvoir le reconnaître partout !

— Désolé, mais je refuse ca-té-go-ri-que-ment de vous emmener. Inutile de discuter !

— Très bien. Je n'insiste pas !

Narda haussa les épaules.

— Il ne me reste plus qu'à prendre le train.

— Pour aller où, s'il vous plaît ?

Narda le regarda d'un air moqueur.

— Londres, Douvres, Calais, Paris, la frontière espagnole... et Gibraltar !

Le marquis demeura sans voix. Lui qui s'imaginait que les jeunes filles n'apprenaient en pension que le piano ou l'aquarelle et ignoraient tout de la géographie !

— Vous ne pouvez pas vous lancer dans une pareille expédition ! s'exclama-t-il enfin.

— C'est vous qui m'y obligez.

— Insensé ! grommela-t-il. Et vous avez l'intention de partir toute seule ?

— Qui pourrais-je emmener ? Je ne veux pas de ma femme de chambre, je vous l'ai déjà dit. Quant à la vieille tante que mon frère a fait venir à Londres pour me chaperonner, elle est tout le temps malade. Un aussi long voyage la tuerait !

— Vous n'avez pas d'amies ?

— A la campagne, si. A Londres, je ne connais presque personne... Il y a seulement trois mois que je suis sortie de pension.

— Vous auriez mieux fait d'y rester, ne put s'empêcher de lancer Favian.

— Oh ! vous n'êtes pas gentil.

— Ne détournez pas la conversation, s'il vous plaît. Je vous ai dit qu'il était hors de question que je vous emmène. Avez-vous compris ? Il ne vous reste qu'à attendre tranquillement mon retour ici.

— Nous nous retrouverons à Fez, répéta Narda avec obstination.

Le marquis savait qu'une jeune fille voyageant en Europe ou – pire ! – dans les pays musulmans sans être escortée ni chaperonnée allait au-devant des pires ennuis. Pour les hommes sans scrupules, Narda représenterait une proie idéale car elle était à la fois trop jeune, trop jolie et trop candide. Elle n'avait aucune conscience des dangers qu'elle avait courus en compagnie du cheikh ! En fait, le vol du collier représentait un moindre mal !

Le marquis comprit qu'il devait se montrer intransigeant.

— Écoutez-moi bien, mademoiselle Warrington. C'est tout à fait par hasard que nous nous sommes rencontrés. J'ai offert de vous prêter assistance, mais selon mes propres conditions. Si vous tentez quoi que ce soit de votre côté, je refuse de lever le petit doigt pour vous aider.

Quand il parlait de ce ton plus cinglant qu'un coup de fouet, personne n'osait broncher.

Mais Narda éclata de rire.

— Vous essayez de me faire peur ! Je sais cependant que vous êtes un vrai gentleman et que, connaissant les dangers qui me menacent, vous ne me laisserez pas partir de mon côté.

Cette fois, Favian demeura sans voix. Narda s'approcha de lui et posa la main sur son bras.

— Emmenez-moi, je vous en supplie ! Je promets de me faire toute petite à bord de votre yacht. Vous ne vous apercevrez même pas de ma présence tant je saurai me montrer discrète.

— C'est impossible !

— Rien n'est impossible.

— Imaginez la réaction de votre frère en apprenant que...

— Il ne saura rien ! Je lui laisserai une lettre dans laquelle je lui raconterai que je suis allée passer quelques jours chez une amie à la campagne. De toute manière, il ne reviendra pas avant une quinzaine de jours, car après la course, il doit se rendre à Doncaster.

— Je doute de pouvoir faire le voyage en deux semaines !

Quelque peu ébranlé, le marquis enchaîna :

— Par ailleurs, vous ne pouvez pas vous déplacer sans chaperon.

Pour moi, il s'agit d'un voyage d'affaires, et je n'ai aucune intention de le transformer en partie de plaisir et d'inviter des amis pour la traversée !

A mi-voix, comme pour lui-même, il ajouta :

— D'autant plus que j'ai toujours détesté avoir du monde à bord du *Dauphin*.

— C'est le nom de votre yacht ?

— Oui.

— Très joli...

En guise de réponse, Favian se contenta de hausser les épaules.

Il préférerait prendre la mer seul avec son équipage. Avoir des invités ? Quel fardeau ! Il fallait sans arrêt s'occuper d'eux et les distraire. Sans compter leurs multiples questions : Où allez-vous ? Pourquoi avoir choisi une telle destination ? Qu'avez-vous à faire là-bas ? Etc., etc. !

Dans ces conditions, comment aurait-il pu rencontrer ses contacts secrets ? D'autant plus qu'il se trouvait souvent obligé de se déguiser.

— Personne n'a besoin de savoir que je suis partie avec vous, déclara Narda.

Favian soupira. Si jamais la famille de la jeune fille découvrait qu'elle l'avait suivi au Maroc, quel scandale !

« On m'accusera de l'avoir séduite et je serai obligé de l'épouser pour faire d'elle une honnête femme... Eh bien, merci ! »

Car il n'avait pas la moindre envie d'épouser Narda Warrington !

Comme si elle avait deviné ses pensées, cette dernière suggéra :

— Je pourrais partir incognito ? Par exemple, vous pourriez m'engager comme femme de chambre à bord du *Dauphin* ? Ou bien comme cuisinière ?

— Oh ! Mais je ne veux pas de vous comme employée ! Vous seriez capable de semer le trouble et la confusion parmi tous les membres de l'équipage !

— Et si vous disiez que je suis l'une de vos parentes ? J'aurais été souffrante et l'air de la mer me serait recommandé par les médecins pour...

— Vous avez beaucoup trop d'imagination ! Si vous n'étiez pas allée à cette réception en prétendant être une actrice, vous ne...

— Vous savez, c'était plutôt amusant.

Une lueur de défi s'alluma dans ses grands yeux bleus.

— Les hommes disaient devant moi des choses qu'ils n'auraient jamais osé dire s'ils avaient pu deviner que j'étais une débutante de la bonne société.

Elle éclata de rire.

— Et je crois qu'un grand nombre des femmes qui se trouvaient là étaient jalouses de moi !

— Vous feriez mieux d'oublier cette soirée. Et de vous conduire comme une demoiselle bien élevée.

Le frais éclat de rire de la jeune fille résonna de nouveau.

— C'est drôle, vous parlez comme tante Edith ! Elle est toujours en train de répéter la même chose. « Une demoiselle bien élevée porte toujours des gants. » « Une demoiselle bien élevée ne remonte pas sa jupe trop haut. » « Une demoiselle bien élevée marche avec grâce et ne court pas. » « Une demoiselle bien élevée... » Oh ! j'en ai plus qu'assez de me comporter comme une demoiselle bien élevée !

— Parce que vous avez déjà essayé ? interrogea Favian d'un ton sarcastique.

— Oui. Et puisque je n'y arrive pas, autant rester moi-même et m'amuser. Bon ! Quand partons-nous ?

— *Je pars et vous restez.*

Narda haussa les épaules.

— Très bien. Et tant pis... Je vous verrai à Fez. Peut-être aurez-vous quand même la bonté de me dire dans quel port vous avez l'intention de débarquer ? Et aussi quelle sera votre adresse à Fez ?

Le marquis se fâcha.

— Sur quel ton faut-il vous dire que je ne veux pas de vous ?

Narda ne se laissa pas impressionner.

— Et moi, sur quel ton dois-je vous répéter que j'ai l'intention de me rendre à Fez, que cela vous plaise ou non ?

— Je vais prévenir votre frère, menaça Favian.

— Comment, s'il vous plaît ? Vous ne savez pas où il se trouve en ce moment. En tout cas, ne comptez pas sur moi pour vous l'apprendre !

Narda adressa un coup d'œil plein de rancune au marquis.

— Vous êtes grognon, pas du tout compréhensif, encore moins coopératif... C'est bien simple, je n'ai jamais vu un homme aussi

désagréable que vous.

A sa grande surprise, il éclata de rire.

— Quant à moi, je n'ai jamais vu une femme aussi imprévisible que vous !

D'une petite voix timide, la jeune fille s'entendit demander :

— Vous... vous accepterez quand même de... de m'emmener à Fez ?

Favian se remit à marcher de long en large tout en se demandant quelle décision prendre. Refuser d'emmener Narda ? Elle risquait de partir seule... et ne le resterait pas longtemps sur les routes de France, d'Espagne et du Maroc ! On trouvait des vauriens partout dans le monde et une jeune fille sans protection représentait la plus facile des proies. Il lui arriverait malheur, c'était certain...

« Et je ne me le pardonnerai jamais ! se dit le marquis en fronçant les sourcils. Elle est si candide... Je parie qu'on ne l'a encore jamais embrassée ! »

Malgré lui, il frissonna en songeant à ce qui aurait pu se passer dans cette pièce même si la cupidité du cheikh ne s'était pas éveillée en constatant que le collier était composé de véritables pierres précieuses.

« Que faire ? » se demanda-t-il.

A pas lents, il revint vers la jeune fille.

— Je vais essayer de trouver une solution.

— Il n'y en a qu'une. Emmenez-moi à bord du *Dauphin* ! Et comme je vous crois tout à fait capable de partir sans me prévenir, sachez que je viendrai sonner à votre porte demain matin à neuf heures.

— Mais... commença le marquis, sidéré.

— J'apporterai mes bagages !

— Savez-vous seulement où j'habite ?

— A Grosvenor Square. L'autre jour, en me promenant, j'ai remarqué la plaque de cuivre apposée près de la porte de votre hôtel particulier. Un fort bel hôtel, dois-je dire...

Favian s'épongea le front.

— Oh ! la la ! Surtout ne venez pas chez moi avec vos valises ! Pensez à votre réputation ! Écoutez, je vous promets que je ne partirai pas sans vous mettre au courant. Et je vous promets également de chercher un moyen pour vous aider.

— Puis-je vous faire confiance ?

— En général, les gens me croient quand je leur fais une promesse. Or je viens de vous en faire une.

Déjà rassurée, Narda sourit.

— Quant à moi, je vous promets d'être une passagère idéale. Je ne vous causerai pas le moindre ennui pendant la traversée, je serai très sage, je ne me montrerai pas... je n'aurai même pas le mal de mer !

De nouveau, le marquis se mit à rire et la jeune fille se dit que lorsqu'il riait, il paraissait beaucoup plus jeune et plus sympathique.

— Je vais tâcher de trouver le moyen de vous amener à Fez, déclara-t-il. En attendant que je vous fasse signe, restez tranquillement chez vous. Surtout, pas d'initiatives malheureuses ! Ne vous embarquez pas seule à bord du premier ferry en partance... Ne venez pas non plus vous présenter à ma porte avec vos bagages ! Et pas de scènes !

— J'en ferai une si je découvre que vous êtes parti sans moi.

— Vous êtes vraiment insupportable ! Si je m'écoutais, je vous donnerais une fessée.

— Essayez !

— Et si j'avais un peu de bon sens, reprit-il d'un ton dur, je vous abandonnerais à votre sort.

Il espérait avoir enfin découragé Narda. Comme il se trompait ! La bouche en cœur, la jeune fille déclara :

— Je suis sûre que vous m'aidez parce que vous me l'avez promis.

Sans un mot, Favian se dirigea vers le hall. Narda courut après lui.

— Je peux compter sur vous ? Oui, n'est-ce pas ? Je vais préparer mes valises tout de suite afin d'être prête pour le cas où vous décideriez de partir de bonne heure demain.

Le marquis ne répondit pas. Il était furieux...

« J'ai connu des femmes entêtées, mais cette gamine est la pire de toutes ! »

D'un geste rageur, il jeta sa cape du soir sur ses épaules, puis il prit son chapeau. Souriante, Narda lui ouvrit la porte.

— J'ai beaucoup de chance de vous avoir rencontré. Merci... Oh, merci d'avoir promis de m'aider !

— Bonsoir, lança Favian.

Il partit d'un bon pas en direction de Grosvenor Square. Se sentant observé, il se retourna avant d'arriver au coin de South Audley Street.

Narda, qui était restée debout dans l'encadrement lumineux de la porte, agita la main.

Le marquis jura entre ses dents.

3

Le lendemain matin, le marquis se leva de très bonne heure. En descendant prendre son petit déjeuner, il dit au majordome :

— Dites au commandant Ashley que j'ai à lui parler.

Il savait que son secrétaire – la ponctualité même – devait déjà être au travail. Et en effet, quelques minutes plus tard, le commandant Ashley faisait son entrée dans la salle à manger.

Le marquis le traitait plus en ami qu'en employé. N'avaient-ils pas fait la guerre ensemble ? Ces longues années où ils avaient vécu pratiquement côte à côte avaient forgé entre eux une amitié indestructible.

— Bonjour milord ! lança le commandant.

C'était encore un bel homme, mais il avait malheureusement perdu un œil au cours d'une terrible bataille.

Favian, qui avait eu la chance de s'en sortir indemne, se sentait une certaine responsabilité envers le courageux officier. Après avoir passé plusieurs semaines à l'hôpital, ce dernier avait été mis en disponibilité. Il s'ennuyait terriblement dans un petit cottage à la campagne quand, quelques mois plus tard, Favian devenu marquis et héritier d'une immense fortune, lui avait écrit :

Je vous imagine mal cultivant votre jardin et vivant au rythme des saisons. Quant à moi, je suis incapable d'administrer seul mes biens. De plus, je n'ai jamais fait confiance à personne d'autre qu'à vous... Voulez-vous devenir mon secrétaire ?

Le commandant Ashley, qui avait seulement une quarantaine d'années et ne touchait qu'une petite pension, avait accepté ce poste avec reconnaissance.

Et, depuis, le marquis ne cessait de se louer d'avoir eu l'idée de proposer à son vieil ami de travailler pour lui. Le commandant avait en effet un véritable génie pour l'organisation. C'était lui qui régissait d'une main de fer les domaines du marquis, ses fermes et ses écuries de courses.

Les deux hommes avaient tous deux fait partie des services secrets et Favian n'hésitait pas à parler au commandant des missions délicates dont le chargeait le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

Après avoir ordonné aux domestiques de le laisser seul avec le commandant Ashley, le marquis dit à ce dernier :

— Asseyez-vous donc, Brian.

D'allure décidée, l'ancien militaire avait l'air d'un pirate avec ce bandeau noir qui lui cachait un œil.

— Que se passe-t-il, milord ?

Souvent, Favian lui avait demandé de l'appeler par son prénom. Mais le commandant tenait à rester à sa place.

— Je suis votre employé, répondait-il invariablement.

— Dites plutôt mon double !

— De toute manière, je me dois de donner l'exemple à ceux qui dépendent de moi.

Même s'il reconnaissait la justesse de l'observation, le marquis revenait de temps en temps à la charge. Cette fois, cependant, il n'y songea pas. Il avait d'autres soucis en tête !

— J'ai des ennuis, Brian, déclara-t-il sans autre préambule.

Le commandant ne parut pas autrement surpris.

— Je m'en doutais !

— Tiens donc ! Et pourquoi ?

— Quand lord Derby a demandé à vous voir, j'ai tout de suite pensé que ce n'était pas pour le seul plaisir de votre compagnie.

— Non, en effet ! C'était pour me charger d'une investigation secrète.

— Où ?

— Au Maroc. A Fez, plus précisément.

Le commandant hocha la tête.

— Cela ne m'étonne pas outre mesure.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que je pensais bien qu'on ferait un jour ou l'autre appel à vous pour tenter d'y voir un peu plus clair dans le douloureux problème de la traite des Blanches. Ce trafic prend chaque jour un peu plus d'ampleur et il faut absolument faire quelque chose pour y mettre fin.

— Comment êtes-vous au courant de tout cela ?

— J'ai un ami aux Affaires étrangères. Il m'avait parlé de ce dossier brûlant et m'avait même suggéré de vous en toucher un mot.

— Ce que vous n'avez pas fait !

Le commandant esquissa un sourire.

— J'ai pensé que vous étiez bien assez occupé pour le moment.

Il n'eut pas besoin de donner davantage de précisions. Favian avait compris...

— Par une certaine jolie femme, voulez-vous dire ? lança-t-il. C'est terminé.

— Déjà ?

— Dites plutôt : « enfin » !

Avec cynisme, le marquis poursuivit :

— Elles sont toujours terribles quand on leur annonce la rupture. J'ai l'expérience !

— Je veux bien le croire... fit le commandant *mezza voce*.

— Celle-ci risque de s'accrocher encore plus que les autres. Je me demandais comment lui échapper... La proposition de lord Derby tombe à pic. La dame en question ne pourra pas m'importuner jusqu'à Fez !

— Alors pourquoi dites-vous que vous avez des ennuis ? s'étonna le commandant. Vous voyez bien que les choses s'arrangent !

— Ah ! mon pauvre ami ! J'ai réussi à me faire bel et bien piéger... Mais laissez-moi tout vous raconter par le menu.

Il fit d'abord à son ami le récit détaillé de son entrevue avec le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

— J'ai répondu à lord Derby que je m'amusais beaucoup trop à Londres pour vouloir partir, poursuivit-il. C'était du moins ce que je pensais hier matin...

— Que s'est-il passé depuis pour que vous changiez d'avis ?

— Je suis allé dîner chez lady Bellers. Lady Hester, qui se trouvait là aussi, flirtait outrageusement avec l'ambassadeur de France.

— Ah !

Le commandant n'en dit pas plus, mais il n'en pensait pas moins. Il n'ignorait pas que le marquis ne pouvait pas supporter le plus petit écart de conduite en public. Or si lady Hester était bien belle, elle manquait totalement de dignité.

Favian raconta ensuite comment l'auteur de cet ouvrage sur le Maroc l'avait poussé à se rendre à Fez.

— Curieux, n'est-ce pas ? Je n'avais aucune envie de partir. Et soudain, tout le monde s'entendait à me parler du Maroc ! J'ai cru y voir le doigt du destin...

Le commandant demeura silencieux. Il savait que rien ni personne ne pouvait obliger le marquis à faire quelque chose contre sa volonté. Mais il savait aussi que le marquis adorait partir en mission secrète — surtout quand elles impliquaient un danger. Cela le changeait de son existence un peu vide : les courses, les femmes...

Ses chevaux remportaient beaucoup de prix et il pouvait être fier de ses écuries. En revanche, il avait moins de chance dans sa vie sentimentale... Car il tombait toujours sur des créatures futiles alors qu'il lui aurait fallu une femme exceptionnelle. Mais celle-ci existait-elle ?

— J'ai quitté lady Bellers de bonne heure, reprit Favian. Comme son hôtel particulier se trouve à deux pas du mien, j'ai renvoyé ma voiture et suis rentré à pied. Je me trouvais au bout de South Audley Street quand une jeune fille a couru vers moi en criant : « Au voleur ! »

Le marquis, qui avait une excellente mémoire, rapporta la suite presque mot pour mot. Le commandant Ashley l'écouta attentivement sans l'interrompre une seule fois.

— Et voilà ! conclut Favian. Si je n'emmène pas M^{lle} Warrington au Maroc à bord du *Dauphin*, elle a l'intention de partir seule. Seule, oui ! Vous imaginez une jeune fille tout juste sortie de pension sur les routes ?

— Jamais elle n'oserait se lancer dans une telle aventure.

— Au contraire, je la crois tout à fait capable de mettre son projet à exécution !

— Mais ce n'est pas possible ! Si elle est aussi jeune et aussi jolie que vous le dites, il va lui arriver les pires ennuis !

— J'ai essayé de la mettre en garde, elle n'a pas voulu m'écouter.

Le commandant réfléchissait.

— Il faudrait mettre son frère au courant... murmura-t-il. Cependant, étant donné les circonstances, cela me semble difficile !

— C'est bien mon avis. Elle m'a fait confiance en me racontant son histoire. Comment pourrais-je la trahir en allant trouver son frère ?

— Eh bien, il ne vous reste plus qu'une chose à faire, milord !

— Oui ? dit Favian avec espoir.

— Lui offrir une cabine à bord du *Dauphin*.

Le marquis sursauta. Il était loin de s'attendre à une telle suggestion !

— Quoi ? Parlez-vous sérieusement ? Je ne peux pas emmener sur mon yacht une jeune fille de bonne famille ! A moins qu'elle ne vienne avec un chaperon, ou encore que j'invite d'autres personnes en même temps. Et il n'en est absolument pas question !

Furieux, Favian poursuivit :

— Ah, non, merci ! Je n'ai jamais pu supporter ces petites idiotes qui se plaignent du roulis et pleurnichent parce qu'elles ont le mal de mer !

— Milord...

— Si encore Fez était un port, cela simplifierait les choses ! Mais il faudra faire une partie du voyage par la route, et je ne me vois pas traînant toute une horde de touristes !

Haussant les épaules, il ajouta :

— Ah ! ce serait discret pour une mission secrète !

Le commandant attendit qu'il se soit calmé pour prendre la parole.

— Milord, vous ne pouvez pas laisser une jeune fille voyager seule en France et en Espagne. En admettant encore quelle traverse indemne ces deux pays – ce qui m'étonnerait ! –, je doute qu'elle puisse aller loin sur les routes d'Afrique du Nord. Songez ! une Européenne sans escorte dans un pays musulman !

— Vous n'avez pas besoin de me décrire les dangers encourus ! Je m'en rends compte aussi bien que vous !

— Et si M^{lle} Warrington voyageait avec vous sous une fausse identité ? suggéra le commandant. Elle pourrait être votre sœur ? Ou bien votre nièce ?

Le marquis écarquilla les yeux.

— Quoi ?

— Vous n'avez pas l'intention de partir sous votre véritable nom ?

— Non, bien entendu. J'utiliserai le passeport au nom d'Anthony Dale que m'avait remis lord Derby pour la précédente mission.

— Fez est un centre culturel important. Vous pourriez vous présenter comme un archéologue féru de culture musulmane... Vous n'aurez aucun mal à jouer ce rôle étant donné vos connaissances.

Le marquis sourit.

— Vous avez raison, je peux rentrer facilement dans la peau d'un archéologue passionné ! Ce n'est pas une raison pour que je m'encombre d'une gamine insupportable !

— Pourtant cela rendrait votre personnage encore plus crédible.

— Comment cela ?

— Votre présence au Maroc risque d'éveiller les soupçons des trafiquants. Surtout si vous vous montrez trop curieux ! En revanche, qui aurait l'idée de se méfier d'un archéologue un peu farfelu faisant visiter les merveilles architecturales de Fez à une jeune parente ?

Le marquis éclata de rire.

— Je comprends votre raisonnement. Mais avez-vous songé au revers de la médaille ? Si l'on découvre qu'elle m'a accompagné en voyage, sa réputation sera perdue. Et bon gré, mal gré, je serai forcé de me conduire en gentleman et de l'épouser pour réparer ! Voyez-vous jusqu'où cela peut me mener ?

Le commandant se joignit à son hilarité.

— Ne vous inquiétez pas, milord, vous aurez un chaperon à bord du *Dauphin*.

— Pas question d'embarquer une vieille douairière ennuyeuse ! Et si j'emmène une jeune femme, elle risque d'être jalouse de M^{lle} Warrington et d'essayer de monopoliser mon attention.

Boudeur, Favian ajouta :

— De toute manière, je préfère être seul à bord.

— Le chaperon que je voulais vous proposer ne vous ennuiera guère ! Il s'agit de la toute jeune femme du capitaine Barratt.

— Tiens ! Il est marié ? Je l'ignorais.

— Depuis deux ans maintenant. Et je suis sûr que sa femme serait ravie d'avoir la possibilité de l'accompagner en voyage. N'ayez crainte, vous ne la verrez même pas. Mais aux yeux du monde, l'honneur sera sauf ! Car M^{me} Barratt est une personne fort respectable. Avant son mariage, elle était la gouvernante des filles de lord Per-shore.

Le marquis regarda son secrétaire avec stupeur.

— Vous êtes extraordinaire ! Vous avez toujours réponse à tout... Très bien, M^{lle} Warrington pourra faire partie de l'expédition puisqu'on lui a trouvé un chaperon. Cela me laisse avec un problème de taille ! C'est que je n'ai aucune envie de devoir subir la compagnie

de cette gamine aventureuse. Dieu sait les idées invraisemblables qui pourraient naître dans son cerveau fertile au cours du voyage !

— Elle vous a promis de se faire toute petite. Je parie qu'elle tiendra sa parole... surtout si vous êtes de mauvaise humeur !

Désarmé, le marquis se mit à rire.

— Oui, vous avez réponse à tout ! répéta-t-il.

Déjà, il avait retrouvé son sérieux et ce fut en soupirant qu'il enchaîna :

— Le sort en est donc jeté ! J'emmènerai M^{lle} Warrington demain... Il ne reste plus qu'à prévenir le capitaine Barratt et à lui demander de tout préparer.

— Je m'occupe de cela, milord.

— Entre nous, je reste très sceptique quant à cette histoire de traite des Blanches ! Lord Derby paraît convaincu de ce qu'il avance... Mais j'ai peine à croire que tant de jeunes filles de nos contrées soient envoyées dans les harems ou les maisons de prostitution des pays orientaux !

— Le problème semble toutefois assez grave pour que le ministère des Affaires étrangères s'en préoccupe. Je vais réunir la liste de tous les contacts que j'ai au Maroc. L'un de nos hommes qui habitait Tanger vient d'être muté à Fez. Il pourrait vous être utile.

Le visage du commandant Ashley s'assombrit.

— Surtout, soyez prudent, milord !

— N'ayez crainte.

— Si ce trafic est aussi florissant qu'on le dit, ceux qui l'organisent doivent gagner énormément d'argent. Ils ne se laisseront pas faire si l'on veut démanteler leur réseau. Vous aurez affaire à forte partie ! Cela peut même devenir très dangereux...

— Je le sais. Bon ! il ne me reste plus qu'à aller prévenir M^{lle} Warrington que nous appareillerons demain. Je suppose que le *Dauphin* est ancré sur la Tamise ?

— Juste sous Hampton Court, milord. Je vais prévenir le capitaine Barratt... Je lui dirai que vous aurez une invitée et que vous souhaitez que M^{me} Barratt soit du voyage. Oh ! j'oubliais... Quel est le prénom de M^{lle} Warrington ?

— Narda. Il paraît que cela signifie « joie ». Le sort a de ces ironies... Si vous croyez que c'est avec joie que je l'emmène avec moi !

— On ne sait jamais. Vous trouverez peut-être sa compagne

agréable.

— Cela m'étonnerait !

— Dites-lui qu'elle s'appelle désormais Narda Dale. Et qu'elle doit vous appeler « mon oncle ».

Favian fit la grimace.

— Moi ? Être l'oncle d'une jeune fille de cet âge ? Mais je vais me sentir aussi vieux que Mathusalem ! Je préférerais qu'elle soit ma sœur.

— Entendu, elle sera votre sœur ! fit le commandant en riant. Ah ! autre chose !

— Oui ?

— Arrangez-vous pour qu'elle ne tombe pas amoureuse de vous. Et vice-versa !

— Pas de danger ! Je n'ai jamais pu supporter ces petites pensionnaires qui pouffent pour un rien et qui n'ont rien d'intéressant à dire.

Le commandant Ashley se leva.

— D'après votre description, M^{lle} Warrington semble avoir une certaine personnalité. Peut-être aurions-nous mieux fait de lui trouver un chaperon et deux ou trois domestiques costauds pour l'escorter jusqu'à Fez...

Le visage du marquis s'assombrit.

— Seigneur ! Que ferai-je d'elle une fois arrivé au Maroc ?

— Le plus simple serait qu'elle reste à bord du *Dauphin*. Tâchez de faire preuve de diplomatie pour l'en persuader...

— On voit que vous ne la connaissez pas ! C'est qu'elle est têtue ! J'ai le pressentiment qu'elle voudra me suivre partout.

— Eh bien, pourquoi pas, puisque c'est votre petite sœur ? fit le commandant d'un ton léger. Vous lui montrerez les monuments...

Le marquis jura.

— Ah ! je me suis fourré dans un sacré guêpier ! Je savais bien qu'un jour ou l'autre, à cause de mon sens trop aigu du devoir, je signerais mon arrêt de mort !

— Vous avez jusqu'à présent mené à bien toutes vos missions. Pourquoi pas celle-ci ?

— Je ne sais pas...

Le marquis paraissait soucieux.

— Voyez-vous, Brian, j'ai un mauvais pressentiment...

— Eh bien, restez à Londres et affrontez la colère de lady Hester !

— Merci ! J'aime autant faire face à une douzaine de trafiquants armés jusqu'aux dents !

Le commandant Ashley ne tarda pas à se retirer. Resté seul, Favian se servit une autre tasse de café et la but à petites gorgées.

Il était très surpris que son ami lui ait conseillé d'emmener Narda à bord de son yacht. D'ordinaire, le commandant, qui se méfiait des mauvaises langues, s'arrangeait pour éviter à son maître de se trouver dans des situations embarrassantes.

D'autre part, le fait d'emmener une jeune sœur rendait plus convaincant le personnage d'Anthony Dale. Très soucieux de donner de la véracité à sa « couverture », le marquis avait fait publier trois ans auparavant un ouvrage à compte d'auteur sous le titre : *Héritage architectural de l'Europe*. L'auteur en était un certain Anthony Dale...

De cette manière, si on lui posait la moindre question, il pourrait toujours répondre qu'il était venu au Maroc afin de rassembler de la documentation pour son prochain ouvrage.

On ne prenait jamais trop de précautions lorsqu'on se présentait sous une fausse identité. La moindre erreur pouvait être fatale. Favian n'avait pas oublié la triste fin qu'avait connue l'un de ses amis, lui aussi agent secret. Déguisé en brahmane, ce dernier avait eu une réaction de touriste occidental devant un spectacle de la rue. Deux heures plus tard, on le retrouvait égorgé...

Grâce au ciel, lord Derby avait seulement demandé au marquis d'observer les agissements des trafiquants. Pas question de s'en mêler...

Mais Favian avait aussi promis de chercher le collier de Narda.

« Je ferai de mon mieux, se dit-il en quittant la salle à manger. Cependant je n'ai aucune intention de risquer ma vie pour un bijou ! »

D'ailleurs, même s'il parvenait à localiser le cheikh, il ne devait pas s'attendre que celui-ci lui rende le collier sur un plateau d'argent !

Avisant le majordome qui donnait des ordres aux valets dans le hall, Favian lui dit :

— Je sors faire une petite promenade. Je serai de retour dans une demi-heure.

— Bien, milord, répondit le majordome en lui tendant son chapeau.

Dehors, l'air matinal était frais mais le soleil brillait déjà. D'un bon

pas, le marquis se dirigea vers la rue South Audley. Arrivé devant l'hôtel particulier des Warrington, il gravit le perron et s'apprêta à faire résonner le marteau d'argent étincelant. Il n'en eut pas le temps : déjà, la porte s'ouvrait.

— Je vous guette depuis des heures ! s'exclama Narda. Enfin, vous voilà... Entrez donc. Ah ! comme je suis contente de vous voir !

En plein jour, elle paraissait beaucoup plus jolie qu'à la lueur des lampes. Dépourvu de tout maquillage, son ravissant visage avait l'éclat et le velouté d'un pétale de rose. La veille, à cause du mascara qui alourdisait ses cils, le marquis avait trouvé à son regard une dureté qui en était absente ce matin.

Il contemplait la jeune fille sans chercher à cacher son admiration. Elle était absolument ravissante avec ses cheveux d'or pâle, ses lèvres délicatement ourlées et ses yeux couleur saphir frangés de cils interminables.

« Si le cheikh avait pu la voir ainsi, il est probable qu'il aurait oublié le collier... » songea-t-il.

Narda le précéda dans le salon où elle l'avait reçu la veille. Le soleil pénétrait à flots dans cette vaste pièce décorée avec beaucoup de goût. Le marquis remarqua qu'on avait renouvelé les fleurs dans les vases en précieuse porcelaine.

Après avoir fermé la porte, la jeune fille le regarda d'un air appréhensif. Mais elle n'osa pas poser les questions qui lui brûlaient les lèvres...

Favian alla s'adosser à la cheminée dans laquelle pétillait un grand feu. Incapable de supporter plus longtemps l'incertitude, Narda se précipita vers lui.

— Qu'avez-vous décidé ? Dites-moi... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! Je me disais que vous étiez peut-être parti sans me le dire. Et j'avais tellement peur de devoir entreprendre seule un tel voyage !

— Vous êtes toujours décidée à vous rendre à Fez par vos propres moyens si je ne vous emmène pas ?

— Oui.

Narda baissa les yeux avant d'ajouter timidement :

— Mais j'aimerais mieux partir avec vous.

Le marquis soupira en secouant la tête.

— Eh bien, je vois qu'il ne me reste plus qu'à vous offrir une cabine à bord de mon yacht ! Mais...

Sans lui laisser le temps d'en dire davantage, elle poussa un cri de

joie.

— Vous acceptez ? C'est bien vrai ? Vous acceptez ? Oh ! je suis si heureuse ! Je savais bien que vous vous comporteriez en gentleman et que vous ne m'abandonneriez pas à mon sort !

— Laissez-moi parler ! fit le marquis. Soit, j'accepte de vous emmener... Mais à une condition !

Le joli visage de Narda s'assombrit.

— La... laquelle ?

— Que vous fassiez tout ce que je vous dirai sans protester.

— Je vous le jure ! Alors, quand partons-nous ? Tout de suite ?

— Je passerai vous prendre demain matin à dix heures. Soyez prête.

Narda bondit de joie. L'espace d'un instant, le marquis crut qu'elle allait lui sauter au cou.

— Du calme ! grommela-t-il. Maintenant, venons-en aux détails pratiques. Vous m'écoutez ?

— Oh, oui !

— Donc, nous allons à Fez récupérer votre collier... Durant la nuit, j'ai réfléchi à tout cela et je me suis dit que ce serait une erreur de voyager sous nos véritables identités.

— Pourquoi ?

— Parce que si le cheikh apprend que vous êtes à Fez escortée par un aristocrate anglais, il risque de prendre peur et de se cacher.

— Vous avez entièrement raison.

— Par ailleurs, vous ne pouvez pas voyager sans chaperon.

— Oh ! Vous tenez à ce qu'on emmène une vieille demoiselle ennuyeuse ? Simplement pour respecter de stupides conventions ?

Avec une grimace, elle ajouta :

— Et je parie qu'elle ne cessera pas de me faire la leçon !

— Cela ne m'étonnerait guère. C'est la raison pour laquelle j'ai pris certains arrangements que vous devriez approuver.

Narda parut inquiète. Ce fut cependant d'une voix neutre qu'elle déclara :

— Je vous écoute.

— Tout d'abord, nous prétendrons que vous êtes ma sœur. Si je vous ai emmenée au Maroc, c'est pour vous en montrer les beautés

architecturales.

— Je vais jouer un personnage ? Cela me plaît beaucoup...

Narda battit des mains.

— Oh ! comme c'est amusant !

— Amusant ? Pas du tout, coupa le marquis avec sévérité. Surtout, ne considérez pas cela comme un jeu. Si les gens découvrent que nous les avons trompés, ils auront l'impression d'avoir été insultés.

— Je comprends... N'ayez crainte, je serai très prudente et personne ne se méfiera.

— Je l'espère.

Les grands yeux bleus de Narda étincelaient. La perspective de voyager sous un faux nom la mettait au comble de la joie.

« Quelle étrange enfant, songea le marquis. Elle adore se déguiser... »

— Par ailleurs, fit-il à voix haute, je vais m'arranger pour que la femme du capitaine du *Dauphin* soit du voyage. De cette manière, si votre escapade est découverte plus tard et si l'on nous pose des questions à ce sujet, nous pourrions assurer que vous avez été chaperonnée en règle.

— Vous pensez à tout ! Vous êtes très intelligent et je suis sûre qu'avec votre aide, je réussirai à retrouver le collier !

Avec entrain, elle lança :

— Tous les deux, nous allons gagner la bataille de Fez !

— Ne soyez pas trop optimiste. Nous pouvons très bien échouer !

— Moi, je sais que nous réussirons.

Le lendemain matin, le marquis envoya de nouveau chercher le commandant Ashley à l'heure du petit déjeuner.

— Bonjour, milord, dit l'officier en entrant dans la salle à manger. Tout est arrangé et le *Dauphin* appareillera dès que vous serez à bord.

— Très bien. Il ne me reste plus qu'à aller trouver lord Derby pour lui dire que je me rends à Fez et que j'ai besoin d'argent pour couvrir mes frais.

— J'allais vous le rappeler.

— Entre-temps, puis-je compter sur vous pour aller chercher M^{lle} Warrington et la conduire à bord du yacht ?

— Bien, milord.

— Faites-lui quelques recommandations bien senties. Par exemple, dites-lui que si elle ne se conduit pas comme il faut, je n'hésiterai pas à la jeter par-dessus bord !

Le commandant éclata de rire.

— Je doute que vous en veniez à une telle extrémité ! Mais n'ayez crainte, je lui conseillerai de ne pas se faire remarquer et de vous éviter au maximum.

Le marquis fronça les sourcils.

— Ah ! faut-il que je sois bête pour m'être fourré dans un pareil pétrin !

Sur ces mots, il se leva, jeta sa serviette sur la table et quitta la pièce. Quelques minutes plus tard, le commandant Ashley entendit la calèche rouler sur les pavés de la cour.

Puis une autre voiture sortit de la remise et ce fut au tour du valet du marquis de partir avec les bagages de son maître.

Et enfin, le commandant Ashley demanda qu'on attelle une voiture pour lui. Il n'était pas spécialement pressé car il savait que le marquis serait retenu assez longtemps par lord Derby.

Narda attendait avec impatience l'arrivée du marquis. En même temps, elle se demandait ce qu'elle ferait s'il manquait à sa parole...

Ou bien elle devrait se rendre à Fez par ses propres moyens, ou alors confesser la vérité à son frère et encourir ses foudres...

« Plus jamais je ne ferai confiance à un homme ! » ne cessait-elle de se répéter avec amertume.

Comment aurait-elle jamais pu imaginer qu'un cheikh que tout le monde semblait respecter était capable de se comporter comme un vulgaire voleur ?

La jeune fille s'était levée avant l'aube et, sans l'aide de sa femme de chambre, avait terminé ses bagages.

« Pourvu que le marquis ne dise pas que je suis trop chargée ! » se dit-elle avec angoisse.

Elle emportait beaucoup trop de vêtements. Mais comment aurait-elle pu prévoir ce qui lui serait nécessaire pour la traversée, puis au Maroc ?

La jeune fille était tellement anxieuse qu'elle ne put avaler une seule bouchée de son petit déjeuner. Elle se contenta de boire un peu de thé.

Lorsqu'elle entendit une voiture s'arrêter devant le perron, elle se précipita à la fenêtre.

Un valet sauta en bas du siège arrière et vint ouvrir la portière. Le cœur battant, Narda s'attendit à voir apparaître le marquis. A sa grande déception, ce fut un inconnu qui descendit de voiture. Il était nettement plus âgé que le marquis, et un bandeau noir cachait son œil gauche.

« Qui est-ce ? » se demanda la jeune fille avec curiosité.

Si elle s'était écoutée, elle aurait couru dans le hall pour recevoir cet homme qu'elle n'avait jamais vu. Au lieu de cela, elle s'obligea à aller au salon et, patiemment, attendit que résonne le coup de marteau, puis qu'un valet aille ouvrir, puis que le visiteur décline son identité, puis...

Enfin, une femme de chambre vint l'annoncer.

— Le commandant Ashley, mademoiselle.

A peine ce dernier avait-il fait son entrée dans la pièce que la femme de chambre se retirait.

— Bonjour, mademoiselle Warrington, dit le commandant Ashley. Je suis le secrétaire du marquis de Calvadale. Je sais que vous attendiez ce dernier, mais il a un rendez-vous important et m'a envoyé

à sa place.

Narda eut l'impression que tout s'écroulait autour d'elle. Ses pires craintes se réalisaient !

— Vous êtes venu m'annoncer qu'il refuse de m'emmener à Fez ?

Le commandant sourit.

— Au contraire ! Je viens vous chercher pour vous conduire au yacht de milord. Le *Dauphin* se trouve amarré en dessous d'Hampton Court.

Les yeux très bleus de la jeune fille étincelèrent.

— Je vais partir avec lui ! s'exclama-t-elle en joignant les mains. C'est merveilleux ! J'avais tellement peur d'être obligée de prendre le train toute seule pour traverser la France et l'Espagne...

— Comment pouviez-vous songer à entreprendre un pareil voyage sans être accompagnée ?

— Je ne vois pas à qui j'aurais pu demander de venir avec moi. Or il faut absolument que je me rende à Fez ! Je suppose que le marquis vous a dit pourquoi ?

— Je suis son secrétaire, mais aussi son ami et son confident. Il m'a mis au courant de vos ennuis, mais n'ayez crainte, je me montrerai discret !

— Vous savez tout ?

— Oui, mademoiselle, et je comprends que vous souhaitiez récupérer le collier avant que votre frère ne s'aperçoive de sa disparition. La tâche risque cependant d'être très difficile !

— Je le sais, soupira la jeune fille.

— Mais dites-vous que vous ne pourriez pas avoir de meilleur auxiliaire que le marquis de Calvadale.

— Je le sais aussi...

Après une pause, Narda déclara d'une voix angoissée :

— Il n'a pas l'air très content de devoir m'emmener.

— Nous allons parler de tout cela en nous rendant à bord du *Dauphin*. Vos bagages sont-ils prêts ?

— Oui. Ne les avez-vous donc pas remarqués dans le hall ?

Le commandant hocha la tête. Il n'avait pu manquer de voir les grosses malles qui encombraient le passage ! Apparemment, M^{lle} Warrington avait l'intention de se faire belle pendant le voyage...

« Il faut que je lui rappelle qu'elle doit au contraire passer

inaperçue », songea le commandant.

— Allons-y ! lança Narda avec entrain. Je n'ai qu'à mettre mon manteau et mon chapeau.

Lorsqu'elle se dirigea vers le hall d'un pas vif, le commandant ne put s'empêcher d'admirer sa grâce et son allant. Et il se dit que le marquis ne trouverait peut-être pas le voyage aussi pesant qu'il le craignait.

Puis le commandant compara mentalement Narda aux jolies femmes très sophistiquées qui attiraient d'ordinaire l'attention de son employeur.

« Entre une timide violette et une capiteuse orchidée, il y a un monde ! pensa-t-il. Une fois à bord du *Dauphin*, mieux vaut qu'elle se montre le moins possible. »

Le marquis ne s'intéressait pas aux jeunes filles à peine sorties de pension. Avait-il jamais adressé la parole à une débutante ? Avait-il jamais fait danser l'une d'elles ? Le commandant en doutait.

— Eh bien, en route... soupira-t-il.

Il était venu avec une voiture spécialement aménagée pour transporter des bagages. Aidé par le cocher, le valet chargea les malles de Narda à l'arrière. Il n'y avait pas assez de place et il fallut mettre deux sacs sur l'une des banquettes intérieures.

Pendant ce temps, Narda posa un petit chapeau sur ses cheveux blonds. Puis elle jeta sur son bras une lourde pelisse ornée de fourrure.

« Une sage précaution ! se dit le commandant. Il risque de faire froid à cette époque dans le golfe de Biscaye. »

— Voilà, je suis prête !

Elle paraissait soucieuse.

— L'ennui, c'est que j'ai très peu d'argent sur moi... J'aurais dû aller à la banque.

— Ne vous inquiétez pas. Vous n'aurez pas à payer votre voyage ! Et je suis sûr que si vous avez besoin de quoi que ce soit, le marquis de Calvadale vous avancera la somme nécessaire.

— J'espère que je n'aurai rien à lui demander. Il risque de mal le prendre.

C'était bien l'avis du commandant ! Il évita cependant tout commentaire.

— Partons ! lança-t-il. Vous aurez ainsi le temps de défaire vos bagages avant d'arriver en pleine mer.

— Vous pensez que je risque d'être malade ?

Narda laissa échapper un frais éclat de rire.

— Pas de danger ! Je n'ai jamais eu le mal de mer de ma vie !

Soudain, elle mit sa main devant sa bouche.

— Oh ! pourvu que tante Edith ne nous entende pas, fit-elle à mi-voix. Je lui ai dit que je me rendais chez des amis à la campagne. Elle est loin de s'imaginer que je m'embarque pour le Maroc !

— Espérons qu'elle ne cherchera pas à en savoir plus.

— Cela m'étonnerait. Elle est ravie de ne plus avoir à se soucier de moi. A vrai dire, elle ne sait s'occuper que d'elle-même et de sa petite santé. C'est une vraie malade imaginaire !

— Si j'ai bien compris, votre frère est absent ?

— Oui, il ne reviendra pas avant deux ou trois semaines. Donc, nous n'avons pas à nous inquiéter ! A moins que tante Edith ne lui écrive ? Remarquez, cela m'étonnerait...

Le cocher fouetta les chevaux et la voiture s'ébranla.

— Comme je suis contente de partir ! s'exclama Narda.

Croisant les bras, le commandant se redressa et la toisa d'un air sévère.

— Maintenant, mademoiselle Warrington, parlons un peu de ce voyage.

Narda haussa les épaules.

— Bah ! je sais ce que vous allez me dire !

— Vraiment ?

— Bien sûr ! Le marquis est furieux de devoir m'emmener, et j'ai intérêt à ne pas le déranger. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Le commandant demeura sans voix.

— Ne vous inquiétez pas, enchaîna-t-elle. Je resterai dans mon coin.

Le commandant la regarda sans chercher à cacher sa stupeur. C'était bien la première fois qu'une femme souhaitait éviter le marquis ! En général, elles étaient prêtes à tout pour attirer son attention.

— Comment avez-vous deviné ce dont j'allais vous faire part ? demanda-t-il.

— Je l'ai lu dans vos pensées, répondit Narda d'un ton léger. Ce

n'était pas bien difficile... D'autant plus que je savais combien milord était fâché de devoir subir ma présence.

Médusé par la perspicacité de la jeune fille, le commandant ne sut que répondre.

— Ne comprenez-vous pas que je dois absolument aller là-bas ? reprit-elle. Comment voulez-vous que milord découvre le cheikh et reconnaisse le collier, quand il n'a jamais vu ni l'un ni l'autre ?

Le commandant Ashley retrouva enfin sa voix.

— A mon avis, il sera plus facile de localiser le cheikh que le collier.

— Il faut que j'aille là-bas et que je fasse tout ce qui est en mon pouvoir pour récupérer mon bien, déclara Narda.

Son joli visage s'assombrit.

— De toute manière, cet homme a extrêmement mal agi ! Me droguer, me dépouiller... et puis disparaître ! Imaginez-vous cela ?

Le commandant soupira.

— Oui, il a très mal agi, je suis de votre avis. Mais vous êtes à blâmer vous aussi. Jamais vous n'auriez dû vous rendre à cette soirée !

— Je le sais. J'ai eu tort... Si le collier a été volé, c'est entièrement ma faute. Par conséquent, je dois réparer... Je ne peux tout de même pas rester tranquillement à la maison en attendant le retour de mon frère !

Le commandant comprenait sans peine son raisonnement.

— Puis-je vous donner un conseil ? demanda cet homme rude avec une douceur inattendue.

— Je vous en prie.

— Laissez milord tout organiser. Il a beaucoup d'expérience, il sait juger les êtres et prendre des décisions en fonction des situations. De plus, il possède une connaissance exceptionnelle du monde musulman.

— Il doit aussi avoir l'habitude du danger.

Le commandant haussa les sourcils.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Par intuition. Quand il a promis de m'aider, j'ai compris qu'il ne parlait pas en l'air.

« Comme elle est clairvoyante ! » se dit le commandant avec étonnement.

Mais il était également possible que, par hasard, M^{lle} Warrington

ait entendu parler des activités secrètes du marquis. Si les personnages en ayant connaissance se comptaient sur les doigts d'une main, une fuite était toujours à envisager. Et le commandant avait depuis longtemps préparé une réponse évasive pour le cas où on lui poserait des questions.

A sa grande surprise, il avait découvert que les gens ne s'intéressaient qu'à la vie sentimentale du marquis et que c'était seulement à ce sujet qu'on l'interrogeait.

— Surtout, ne prenez pas d'initiatives ! insista-t-il.

Narda se mit à rire.

— N'ayez crainte, j'ai parfaitement compris ! J'obéirai au doigt et à l'œil, j'éviterai de me montrer... Bref, je me conduirai comme si j'étais un peu demeurée.

— Je n'ai pas dit cela ! protesta le commandant.

— Mais vous l'avez pensé.

Après une pause, la jeune fille reprit :

— C'est entendu, j'essaierai de suivre vos conseils à la lettre. Cependant, une fois que je serai arrivée, il faudra bien que je me lance à la recherche du cheikh et du collier !

— Laissez milord s'occuper de cela.

— Nous verrons. Pour moi, le plus important est de récupérer le collier avant que mon frère ne s'aperçoive de sa disparition.

« Dieu, qu'elle est entêtée ! » songea le commandant.

La voiture s'arrêta sur le quai où était amarré un grand yacht aux lignes élancées.

— Le *Dauphin* ! s'écria Narda en voyant le nom du bateau inscrit en lettres dorées sur la poupe du navire. Qu'il est beau !

Sans mot dire, le commandant sortit de voiture. Négligent la main qu'il lui tendait pour l'aider à descendre, la jeune fille sauta à terre d'un bond léger.

— Quelle belle aventure !

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon voyage, fit le commandant en pinçant les lèvres. Et bonne chance, aussi...

Il se crut obligé de faire une dernière recommandation :

— Rappelez-vous toutefois que vous ne favoriserez pas votre cause si vous indisposez milord.

Narda ne répondit pas, mais son coup d'œil ironique était plus

qu'éloquent !

« Elle est beaucoup plus intelligente que la plupart des jeunes filles de son âge », se dit le commandant.

Arrivé au ministère des Affaires étrangères, le marquis demanda à voir lord Derby. On l'introduisit aussitôt dans le bureau de ce dernier.

— Quelle surprise ! Je ne m'attendais pas à vous voir si tôt, Favian ! s'exclama-t-il.

— Je suis sur le point de partir pour Fez.

— Pas possible ! Que s'est-il donc passé pour motiver une décision aussi rapide ?

— Cela, je ne vous le dirai pas mon cher ! Tout ce que je veux maintenant, c'est de l'argent pour couvrir mes dépenses et le passeport au nom d'Anthony Dale.

— Vous allez avoir tout cela.

Lord Derby sonna l'un de ses assistants.

— Apportez-moi le passeport au nom d'Anthony Dale, ainsi que des devises françaises, espagnoles et marocaines.

— Ne me donnez surtout pas de billets neufs, dit le marquis.

Après le départ de l'assistant, lord Derby déclara :

— Je vous suis très reconnaissant de bien vouloir vous charger de cette enquête, Favian. J'ai justement reçu hier un rapport confirmant ce que je vous ai appris l'autre jour.

— Je vais essayer d'en savoir plus. De votre côté, pourriez-vous me communiquer des informations au sujet d'un cheikh arabe, un certain Rachid Shriff, qui a tout récemment séjourné à Londres ?

Lord Derby appela un autre de ses assistants et lui demanda d'effectuer immédiatement des recherches à ce sujet. Moins d'un quart d'heure plus tard, le marquis apprit que le cheikh Rachid Shriff venait régulièrement à Londres. Il avait des relations dans la bonne société, mais on l'avait également vu en compagnie d'hommes peu recommandables qu'on soupçonnait de trafic de drogue et de marché noir.

— A vrai dire, nous ne possédons guère de renseignements précis à son sujet, avoua l'assistant d'un ton d'excuse. Il a la réputation d'avoir beaucoup de succès auprès des femmes...

— Il n'est pas le seul ! lança lord Derby en regardant le marquis

d'un air moqueur.

Ce dernier feignit de ne pas avoir entendu cette flèche.

— Merci pour tous ces renseignements, déclara-t-il. Je ne devrais pas avoir beaucoup de mal à localiser cet homme.

— Je suppose que vous ne voulez pas me dire pourquoi vous vous intéressez à lui ? demanda lord Derby.

Sans attendre la réponse du marquis, il poursuivit :

— Quoi qu'il en soit, si vous avez des problèmes, vous savez où vous adresser pour trouver de l'aide.

— J'espère pouvoir me débrouiller seul. Avec un peu de chance, je serai vite de retour avec les informations souhaitées.

— Je vous fais entièrement confiance, Favian. La matière est de la plus haute importance et vous êtes le seul à pouvoir mener une enquête discrète.

Sur ces entrefaites, le premier assistant arriva avec le passeport au nom d'Anthony Dale. Après l'avoir vérifié, le marquis hocha la tête.

— Parfait. Je voudrais que vous y ajoutiez un nom : celui de Narda Dale, sœur d'Anthony.

Lord Derby le regarda avec stupeur.

— *Sœur ?*

— Sœur.

Le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères haussa les épaules.

— Faites ce que milord vous demande ! dit-il à son assistant.

Celui-ci repartit avec le passeport.

— Si vous me disiez maintenant ce que signifie cette histoire ? demanda lord Derby. C'est bien la première fois que vous partez avec une soi-disant sœur !

— C'est une abominable gamine que j'ai promis d'aider. Le cheikh lui a volé quelque chose...

Voyant sa réticence à parler, lord Derby haussa les épaules.

— Je suppose que vous savez ce que vous faites. Mais jusqu'à présent, jamais vous n'êtes parti en mission secrète avec une femme !

— Il faut un début à tout !

Avec une certaine impatience, le marquis poursuivit :

— Je me trouve plus ou moins obligé de l'emmener. Et à la réflexion, cela donne à mon personnage encore plus de crédibilité. Qui

se méfiera d'un archéologue accompagné de sa jeune sœur ?

— Vous avez raison. A condition toutefois que votre... hum, votre sœur sache tenir sa langue. Ai-je besoin de vous apprendre combien votre mission est dangereuse ? La moindre indiscretion peut vous coûter la vie.

Le marquis ne répondit pas.

— Vous avez jusqu'à présent mené à bien toute les tâches délicates que je vous ai confiées, poursuivit lord Derby. Personne ne soupçonne vos activités parallèles... A Londres, vous passez pour un aimable célibataire ne songeant qu'à s'amuser...

Favian éclata de rire.

— Mais c'est vrai aussi !

Lord Derby demeurait sérieux.

— Voyez-vous, ce que je redoute, c'est que votre... hum, votre sœur ne confie à sa meilleure amie qu'elle va voyager incognito avec vous. Et que la meilleure amie ne s'empresse de raconter cela à tout le monde !

— Ne vous inquiétez pas. Je m'arrangerai pour que « Narda Dale » en sache le moins possible. Et aussi pour qu'elle ne communique à personne le peu qu'elle aura appris !

Lord Derby ne parut pas rassuré pour autant.

— J'ai vu les efforts d'hommes exceptionnels réduits à néant par une femme trop bavarde.

— Les femmes parlent toujours trop, je vous l'accorde. Mais je peux vous assurer que je saurai faire taire celle-là !

Lord Derby ouvrit les mains dans un geste impuissant. Il avait tenté de mettre le marquis en garde et il ne pouvait pas en faire davantage... Maintenant, il ne lui restait plus qu'à attendre le succès de la mission. Ou le désastre !

Un peu plus tard, en quittant le ministère des Affaires étrangères, Favian se demanda – pour la vingtième fois, peut-être – pourquoi il avait promis à Narda de l'aider.

« J'aurais mieux fait de m'en aller en lui disant que cela ne me regardait pas. Quand je pense que me voilà maintenant en passe de compromettre une mission d'importance pour un collier ! »

Hélas, il n'y avait pas d'autre solution. Et il en revenait toujours à la même conclusion : s'il avait abandonné Narda à son sort, celle-ci

aurait pris toute seule la route du Maroc...

« Il lui serait arrivé malheur, et toute ma vie, j'aurais eu cela sur la conscience. »

Favian tenta de se persuader que Narda l'aiderait dans ses recherches. Un homme seul pouvait attirer l'attention... En revanche, personne ne se méfierait d'un archéologue un peu farfelu faisant visiter des monuments à sa jeune sœur.

Mais lord Derby avait mis le doigt sur le véritable problème : les femmes étaient d'incorrigibles bavardes.

« Je m'arrangerai pour que Narda m'obéisse et ne parle pas à tort et à travers. S'il le faut, même, j'aurai recours à la force. »

Narda n'avait jamais vu un aussi beau yacht que le *Dauphin*. Le commandant Ashley et le capitaine Barratt lui firent visiter le bateau de fond en comble. Comme le marquis ne se trouvait pas encore à bord, Narda put jeter un coup d'œil dans sa cabine, une grande pièce à la décoration assez sévère : acajou verni, cuivres étincelants et velours marine.

Narda remarqua toute une bibliothèque dans le bureau du marquis.

— Je me demande si je trouverai là quelque chose concernant le Maroc, murmura-t-elle en examinant les rayonnages chargés de livres.

— J'ai mis dans les bagages de milord une douzaine d'ouvrages au sujet de ce pays, lui dit le commandant. Vous aurez de quoi lire avant votre arrivée !

— Autrement dit : quand je lirai, je ne dérangerai pas milord ?

Le commandant éclata de rire.

— Maintenant, c'est vous qui devinez mes pensées !

Accompagné du capitaine et de M^{me} Barratt, il conduisit ensuite la jeune fille à sa cabine.

Avec ses parois laquées de blanc, son couvre-lit rose pâle et ses petits rideaux de la même couleur drapés de chaque côté des hublots, cette minuscule cabine avait l'air d'une chambre de jeune fille.

Constatant qu'on avait déjà apporté ses bagages, Narda murmura :

— Je ferais bien de ranger tout cela...

— Bonne idée ! approuva le commandant. Je vous préviendrai quand milord arrivera.

— Vous pourrez lui dire que j'ai l'intention de me montrer très raisonnable. A condition qu'il me laisse faire ce que je veux une fois

arrivée à destination !

— Ne comptez pas sur moi pour lui transmettre un tel message. Vous n'êtes pas encore à Fez. Même si ce yacht est l'un des plus rapides du monde, la traversée sera longue. Aussi, je vous suggère d'éviter tout sujet de dispute tant que vous serez en mer.

— N'ayez crainte, je serai aussi sage qu'une image, aussi patiente qu'un ange, aussi tranquille qu'un agneau et aussi docile qu'un petit chien.

Le commandant sourit. Lui qui s'attendait à trouver une adolescente gauche et timide, quelle surprise ! Narda Warrington était intelligente, réfléchie – et elle ne manquait pas d'humour.

« Eh bien, milord risque d'avoir des surprises... » se dit-il en faisant ses adieux à la jeune fille.

Narda rangea ses vêtements dans les placards et les tiroirs habilement dissimulés dans les cloisons. Elle avait presque vidé le contenu de ses malles quand on frappa à sa porte.

— Entrez !

Un domestique apparut.

— Bonjour, mademoiselle, je suis Yates, le valet de milord.

Voyant les malles ouvertes, il s'exclama :

— Oh ! Vous avez déjà défait vos valises, mademoiselle ? Ce n'était pas la peine, je m'en serais chargé.

— Vous devez avoir assez à faire avec les bagages de votre maître.

— Tout est déjà rangé. Que puis-je faire pour vous être utile, mademoiselle ?

Narda n'eut pas besoin de réfléchir longtemps.

— J'aimerais lire les livres sur le Maroc que milord a emportés pour le voyage. Pouvez-vous me les apporter pour que je fasse mon choix ?

— Rien de plus facile ! Je vais tout de suite les chercher.

Il disparut et revint quelques minutes plus tard avec une pile de livres dans les bras.

— Voilà, mademoiselle. Prenez ceux qui vous intéressent. Quand vous les aurez lus, je vous en donnerai d'autres.

— Merci infiniment !

Après avoir examiné les livres, Narda en choisit trois.

— Je vais commencer par ceux-ci.

— Si vous les terminez trop vite, je penserai que vous aurez sauté des pages ! fit le valet en riant.

— Cela ne risque pas d'arriver ! Je suis passionnée par le Maroc et je veux lire tout ce que je trouverai au sujet de ce pays.

Yates parut assez surpris mais ne fit aucun commentaire. Narda n'eut aucun mal à deviner ses pensées... Il devait se demander pourquoi elle prétendait vouloir se cultiver. Ce fidèle valet devait savoir que les femmes, en général, s'intéressaient davantage à son maître qu'à des livres...

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, mademoiselle, il vous suffit de me sonner, dit Yates avant de se retirer.

Après son départ, Narda étala les livres sur sa couchette.

« Au moins, j'aurai de quoi lire ! » se dit-elle avec satisfaction.

Elle avait toujours adoré la lecture. Lorsque son père était malade et qu'elle vivait à la campagne, elle passait des journées entières le nez dans des livres. Heureusement, en homme cultivé, sir Warrington avait tenu à ce que la bibliothèque de leur maison de campagne soit bien garnie !

La jeune fille discutait ensuite de ses lectures avec son père. Sir Warrington avait beaucoup voyagé et ses récits complétaient l'éducation de sa fille.

Narda avait toujours rêvé de voyager. Tout en sachant – hélas ! – qu'il y avait peu d'espoir pour que ses rêves se réalisent un jour...

Son frère Ian se trouvait parfaitement heureux en Angleterre et passait son temps entre Londres et la campagne, allant des champs de courses aux réceptions organisées par ses amis. Mais il se rendait parfois à des soirées dont il évitait de parler devant Narda.

Il était probable que si Ian s'était trouvé à Londres au cours de la semaine passée, il aurait été invité à la fameuse réception donnée en l'honneur du cheikh...

A part les comptes rendus sportifs et les pronostics hippiques, Ian ne lisait guère, alors que sa sœur, au contraire, dévorait tout ce qui était imprimé... Lorsqu'un journal lui tombait entre les mains, elle lisait les pages consacrées à la politique et aux nouvelles étrangères. Elle était beaucoup plus au fait de ce qui se passait dans le monde que son frère !

La jeune fille venait d'ouvrir l'un des ouvrages que lui avait

apportés Yates quand elle entendit du bruit au-dessus de sa tête. Des gens couraient en tous sens...

« Le marquis a dû arriver ! » se dit-elle.

Elle s'assit dans le seul fauteuil de sa cabine et se mit en devoir de lire l'introduction du livre qu'elle avait choisi.

« Si le marquis craint que je le dérange, il se trompe ! songea-t-elle encore. Je ne sortirai pas de ma cabine. Et j'y serai très bien si Yates peut m'apporter régulièrement de quoi lire. »

Un petit sourire lui vint aux lèvres.

— Ce marquis est bien prétentieux, fit-elle à mi-voix. Il faut être joliment fat pour s'imaginer que toutes les femmes veulent se jeter à votre tête ! Eh bien, désolée ! ce n'est pas mon cas, milord. Je me trouve bien plus heureuse toute seule avec un livre !

Il y avait déjà trois jours que le *Dauphin* avait quitté les quais de Londres pour prendre la mer. Une mer assez agitée, à vrai dire... Et le marquis n'avait pas été autrement surpris en constatant que Narda ne sortait pas de sa cabine. Elle devait être clouée sur sa couchette, en proie à un terrible mal de mer !

— Ce n'est pas moi qui la plaindrai ! fit-il entre ses dents.

Il n'avait pas encore pardonné à la jeune fille de s'être ainsi imposée à lui.

Le vent soufflait en rafales quand ils atteignirent le golfe de Biscaye et le grand yacht filait au ras de l'eau, fendant les hautes vagues frangées d'écume. Favian adorait affronter le gros temps. Mais sa passagère devait souffrir mille morts.

« Bien fait pour elle ! » se dit-il encore.

Après trois jours de navigation, il se sentit cependant obligé de prendre des nouvelles de la jeune fille.

Aussi ce matin-là, quand Yates vint l'aider à se préparer, il lui demanda du bout des lèvres :

— J'espère que M^{lle} Warrington ne souffre pas trop du mal de mer.

— Pas du tout, milord, M^{lle} Warrington n'a pas été une seule fois malade.

Le marquis sursauta.

— Non ? Dans ce cas, pourquoi ne se montre-t-elle pas ? Que fait-elle ?

— Elle lit, milord.

— Elle... quoi ?

— Elle a déjà lu sept des livres sur le Maroc que le commandant Ashley avait choisis pour milord. Et elle vient de m'en demander d'autres.

Cette fois, la stupeur du marquis ne connaissait plus de bornes...

— Je ne comprends pas ! grommela-t-il. Si elle n'a pas le mal de

mer, pourquoi reste-t-elle enfermée ?

Voyant son valet hésiter, Favian comprit qu'il n'osait pas lui avouer que Narda l'évitait. Cela le piqua au vif. Jamais il n'aurait pensé qu'une femme pouvait préférer un livre à sa compagnie !

— Il lui arrive de quitter sa cabine, milord, déclara enfin Yates.

— Quand ?

— Quand tout le monde est couché. Très tard le soir, ou bien de bonne heure le matin.

— Autrement dit, lorsqu'elle est sûre de ne pas me rencontrer !

Yates préféra ne pas répondre.

Pensif, le marquis monta sur le pont et contempla la ligne grise des côtes espagnoles que l'on apercevait à l'horizon. Malgré lui, ses pensées revenaient sans cesse à Narda.

Devait-il l'envoyer chercher ? Mais était-ce bien raisonnable ? Elle ne l'avait pas dérangé jusqu'à présent. S'il faisait les premiers pas, sa tranquillité risquait d'être troublée pendant tout le reste du voyage...

A midi, après avoir fait honneur à un excellent repas dans l'élégante salle à manger du *Dauphin*, il fit appeler son chef steward.

— Demandez à M^{lle} Warrington si elle accepte de dîner avec moi ce soir.

— Bien, milord. J'y vais tout de suite.

L'employé se hâta dans les coursives. Il devait trouver étrange que l'invitée de son maître ait jusqu'à présent pris tous ses repas dans sa cabine !

Cinq minutes plus tard, il revenait.

— M^{lle} Warrington remercie milord pour son invitation et sera enchantée de dîner avec lui ce soir, déclara-t-il d'une traite.

Le marquis se contenta de hocher la tête. Déjà, il regrettait son impulsion... Narda s'était montrée très discrète jusqu'à présent. Était-il sage de l'encourager à sortir ?

« J'ai eu tort. Après cela, elle va se croire tout permis ! »

Mais d'un autre côté, il devait lui donner ses instructions pour la suite du voyage. En effet, la jeune fille ignorait encore qu'une fois arrivée au Maroc, elle s'appellerait Narda Dale... Il fallait tout de même la mettre au courant de ce changement d'identité pour éviter le moindre faux pas.

L'invitation du marquis avait beaucoup amusé Narda. Elle se doutait bien qu'un jour viendrait où, intrigué de ne jamais la voir, il l'enverrait chercher...

« En tout cas, il ne peut pas m'accuser de l'avoir importuné ! »

Elle passa l'après-midi à lire un ouvrage consacré aux dynasties berbères. Tout d'abord les Almoravides, qui après avoir conquis le Maroc fondèrent un immense empire englobant une partie de l'Algérie et de l'Espagne. Puis les Almohades qui étendirent leur pouvoir sur tout le Maghreb, jusqu'aux frontières de l'Afrique noire. Et enfin les Mérinides, qui virent le déclin de l'empire avec la reconquête de l'Espagne par les chrétiens.

Si pour les Almoravides comme pour les Almohades, la capitale de l'empire était Marrakech, les Mérinides choisirent Fez. Cette ville, déjà très importante sous les dynasties précédentes, s'appelait alors Fez el-Bali (Fez la vieille). Les Mérinides fondèrent Fez el-Djedid (la nouvelle ville).

Ville sainte, ville impériale, ville secrète... Fez paraissait être une cité fascinante que Narda avait hâte de visiter.

Avec un petit soupir, elle referma le livre passionnant qu'elle n'avait pas le temps de finir, puisqu'elle devait se préparer pour dîner.

« Que vais-je mettre ce soir ? » se demanda-t-elle en ouvrant ses placards.

La jeune fille avait apporté quelques-unes des élégantes toilettes qu'elle avait achetées en arrivant à Londres, trois mois auparavant, quand elle espérait encore que son frère l'emmènerait dans des soirées ou des réceptions. Hélas ! Ian ne semblait nullement vouloir s'encombrer de sa jeune sœur lorsqu'il sortait. Et à sa grande déception, Narda avait dû laisser ses jolies robes suspendues dans les armoires.

Ce soir, elle aurait enfin l'occasion d'en mettre une ! Mais elle doutait cependant que le marquis remarque qu'elle s'était mise en frais...

Elle se trompait. Car lorsqu'elle fit son entrée dans le salon où Favian l'attendait, ce dernier resta momentanément sans voix.

Même avec son maquillage exagéré, sa coiffure excentrique et sa robe trop voyante, il l'avait trouvée jolie la première fois qu'il l'avait vue...

Mais ce soir, elle paraissait... comment dire ? Les mots lui manquaient. Jolie ? Belle ? Gracieuse ? Ravissante ? Séduisante ? Aucune expression ne paraissait convenir pour la décrire.

« On dirait qu'elle vient d'une autre planète », se dit le marquis avec stupeur.

Pas le moins du monde intimidée, Narda demeurait sur le seuil et le regardait d'un air interrogateur – comme si elle s'attendait à ce qu'il lui explique le pourquoi de cette invitation inattendue...

— Bonsoir, Narda, s'entendit déclarer Favian.

— Bonsoir, milord.

— Je suis désolé de ne pas vous avoir fait signe auparavant, mais c'est seulement aujourd'hui que j'ai appris que vous n'étiez pas terrassée par le mal de mer, comme je l'avais supposé en ne vous voyant pas.

— J'obéissais à vos ordres, milord. Je restais dans mon coin...

Elle avait parlé sans le moindre ressentiment. Au contraire, on aurait cru que la situation l'amusait beaucoup. Sans paraître dérangée par le léger roulis du bateau, elle traversa la pièce et vint s'asseoir sur l'un des confortables fauteuils dont les pieds étaient fixés au sol.

— Que puis-je vous offrir ? demanda le marquis. Un peu de champagne ?

— Oui, s'il vous plaît.

Après l'avoir servie, il prit place en face d'elle.

— J'espère que votre voyage se passe bien et que vous ne manquez de rien.

— Tout est parfait et votre valet ne demande qu'à me rendre service. Il m'apporte des livres...

— Ah, oui ! Il m'a dit que vous lisiez beaucoup.

— A ce propos, je dois vous féliciter d'avoir une bibliothèque aussi bien garnie à bord !

— Vous n'avez pas dû y trouver beaucoup de romans pour jeunes filles !

— Je leur préfère cent fois les ouvrages au sujet du Maroc. Ils m'ont permis de me documenter sur ce pays – et surtout sur Fez, bien entendu.

Favian doutait qu'elle ait pu aller au bout d'un seul des chapitres de ces livres assez ardues...

« Elle cherche à se rendre intéressante, se dit-il avec cynisme. Si elle croit m'impressionner avec ses prétendues connaissances ! »

Mais un peu plus tard, au cours du dîner, il dut admettre – à sa

grande surprise ! – que sa jeune passagère en savait presque autant que lui sur l'histoire du Maroc !

— Pourquoi donc avez-vous appris tout cela ? s'étonna-t-il.

— J'ai toujours voulu aller au Maroc.

— Vraiment ?

— Les pays musulmans me passionnent. Il y a cinq ans, j'ai eu l'occasion d'accompagner mes parents en Turquie et en Égypte.

Favian ne cacha pas sa surprise. Il était si rare qu'une jeune fille soit allée dans de lointains pays !

— Curieux que vos parents vous aient emmenée là-bas...

— Mon père était diplomate.

— Je l'ignorais.

— Quand il a hérité du titre à la mort de mon grand-père, il a abandonné la carrière pour se consacrer à l'administration du domaine.

Voyant que le marquis l'écoutait avec intérêt, elle poursuivit :

— Mon père adorait les voyages et je dois tenir de lui car je rêve de parcourir le monde. En revanche, mon frère n'a jamais eu aucune envie de quitter l'Angleterre...

Elle soupira.

— Alors je me contente de m'évader en lisant des ouvrages au sujet de tous les merveilleux pays que j'ai envie de visiter.

Le marquis était de plus en plus étonné. Que ce soit à Paris, à Vienne ou à Rome où l'on rencontrait beaucoup de jolies femmes, il n'avait jamais vu l'une d'entre elles chercher à se documenter sur le pays où elle se trouvait ! Quant à s'intéresser à une contrée où elle ne mettrait jamais les pieds, c'était absolument hors de question. L'histoire, la géographie et la politique semblaient laisser les personnes du sexe dit faible suprêmement indifférentes.

C'était du moins ce que Favian pensait avant de rencontrer Narda.

Le marquis la fit parler de toutes les villes exotiques qu'elle rêvait de connaître. Et à sa grande surprise, il dut constater qu'elle en savait autant que si elle les avait parcourues de fond en comble.

Après le dessert, le marquis se leva et se dirigea vers le salon. Narda le suivit jusqu'à la porte, mais au lieu d'entrer, elle déclara :

— Je vous remercie, milord, pour cet excellent dîner. Bonsoir !

Là-dessus, elle s'éloigna d'un pas léger dans les coursives. Favian la

suivit des yeux avec stupeur.

« Attendez ! » faillit-il crier.

Il se retint juste à temps. Cela aurait été contraire à sa dignité... Tout comme de courir après elle, comme la tentation lui en était venue.

Pourquoi était-elle partie ? A sa place, une autre aurait essayé d'accaparer son attention par tous les moyens ! Elle l'aurait accompagné au salon, elle aurait voulu bavarder jusqu'à l'aube...

Mais cette jeune fille au regard candide qui parlait comme un livre ne semblait pas le trouver assez séduisant pour avoir envie de prolonger leur tête-à-tête. C'était bien la première fois que le marquis se trouvait face à une telle situation !

Favian alla se mettre au lit mais ne parvint pas à s'endormir. Il ne cessait de penser à Narda et de se demander pourquoi elle le dédaignait.

Puis il se souvint que Yates lui avait dit que la jeune fille allait prendre l'air très tard le soir et très tôt le matin.

Le marquis alluma sa lampe et s'aperçut qu'il était presque une heure du matin.

« Cela m'étonnerait de la trouver sur le pont en pleine nuit ! »

Malgré tout, la curiosité l'emporta et après avoir revêtu une ample robe de chambre en épais lainage doublée de soie, il sortit.

La lune éclairait la mer d'une lueur argentée presque fantasmagorique et des myriades d'étoiles scintillaient dans le ciel de velours noir. Toutes voiles dehors, le *Dauphin* filait comme le vent, suivi par un sillage d'écume.

Le pont paraissait désert.

« Yates m'a raconté des histoires ! »

Haussant les épaules, Favian s'apprêta à regagner sa cabine. Juste à ce moment-là, il aperçut une frêle silhouette penchée à l'avant du bateau.

En quelques enjambées, il rejoignit la jeune fille.

— Narda... murmura-t-il.

En guise de réponse, elle se contenta d'esquisser un sourire. Vêtue d'une chaude pelisse doublée de fourrure, ses cheveux blonds épars sur ses épaules, elle semblait fascinée par l'eau phosphorescente que coupaient sans relâche l'étrave du yacht.

— C'est par une belle nuit comme celle-ci qu'on devrait apercevoir

des sirènes... fit-elle d'une voix rêveuse.

— Vous croyez qu'elles existent ? interrogea Favian, sceptique.

— Bien sûr...

— J'avais une dizaine d'années la première fois que mon père m'a emmené à bord de son yacht. J'étais sûr d'avoir vu une sirène... et quand mon père m'a dit qu'il s'agissait tout simplement d'un marsouin, je ne l'ai pas cru.

— C'était une sirène, pas un marsouin ! assura la jeune fille. Les nombreux marins qui ont vu des sirènes autrefois n'ont pas pu *tous* se tromper !

— Peut-être pas...

Narda changea soudain de sujet.

— Pourquoi avez-vous baptisé votre bateau ainsi ? Parce que, selon la mythologie grecque, Apollon chevauchait un dauphin ?

Le marquis ne put s'empêcher de rire.

— Je ne me prends quand même pas pour Apollon !

— Heureusement !

Favian fut assez choqué par la ferveur de cette protestation.

— Pourtant, vous me faites un peu penser à Apollon... reprit Narda.

— Comment cela ?

— C'était un guerrier. Et vous aussi, à votre manière...

— Comment cela ? répéta le marquis.

Narda demeura silencieuse pendant quelques instants.

— Je pense que vous avez d'importantes raisons pour vous rendre à Fez. Votre mission est certainement dangereuse, mais je suis sûre que vous la mènerez à bien.

— Par exemple ! marmonna Favian.

Puis il haussa les épaules.

— Que racontez-vous là ? Je vous en prie, ne vous laissez pas emporter par votre imagination !

Sans répondre, Narda se pencha vers l'eau, cherchant une sirène dans les vagues phosphorescentes. Elle souriait toujours, mais son sourire paraissait maintenant très mystérieux.

Le lendemain, Favian ayant insisté, ils déjeunèrent et dînèrent ensemble. En dehors des heures des repas, Narda resta invisible... Il était évident que le commandant Ashley lui avait laissé des instructions pour qu'elle n'importune pas son hôte.

C'était bien la première fois qu'une femme évitait le marquis ! Quelle situation bizarre...

« Voilà une bonne leçon pour ma vanité, se dit-il. Cela prouve que je ne suis pas aussi irrésistible que je le pensais. »

Ce soir-là, cependant, il retint Narda alors qu'elle s'apprêtait à se retirer.

— Restez, j'ai à vous parler.

Elle eut l'ombre d'une hésitation.

— Bien... fit-elle enfin en le suivant au salon.

Le marquis attendit que le steward soit sorti avant de prendre la parole.

— Si vous prenez la peine de réfléchir, vous devriez comprendre que nous commettrions une erreur en débarquant au Maroc sous nos véritables identités.

Narda hocha la tête.

— Je me doutais que c'était cela que vous alliez me dire !

— J'ai avec moi un passeport au nom d'Anthony Dale, archéologue. Sur ce document figure le nom de la personne qui m'accompagne : ma sœur Narda.

Il la regarda d'un air soucieux.

— Avez-vous compris ?

— Que je m'appelle désormais Narda Dale ? Évidemment.

La jeune fille éclata de rire.

— Milord, sachant à quel point vous êtes fâché de devoir subir ma présence, j'avoue être très honorée que vous me permettiez de devenir votre sœur.

— Je ne suis plus fâché. Au contraire, j'ai été heureux de mieux vous connaître. J'ai eu ainsi l'occasion de découvrir que vous étiez instruite, intelligente et pleine de personnalité.

Aucune mièvrerie chez elle... Lorsqu'ils discutaient ensemble, Favian avait l'impression de s'adresser à un homme cultivé et non à une femme futile.

Narda connaissait tant de choses au sujet des pays étrangers ! Plus

parfois que le marquis lui-même...

— Personne ne devra deviner qui nous sommes en réalité, reprit-il.

— Je l'ai bien compris. Vous êtes donc Anthony Dale, un archéologue passionné. Et moi votre jeune sœur... une petite idiote à laquelle vous faites visiter les merveilles architecturales du Maroc.

— Tout juste !

Dans un éclat de rire, il ajouta :

— Mais vous n'avez pas forcément besoin d'être une petite idiote !

Déjà, il avait retrouvé son sérieux.

— Écoutez-moi bien, Narda, dit-il avec gravité. Une seule remarque irréfléchie peut nous être fatale ! Dès l'instant où vous mettrez pied à terre jusqu'à celui où vous reviendrez à bord du *Daphin*, vous devrez vous tenir sur vos gardes.

— Je serai très prudente, je vous le promets.

Favian lui montra ensuite le livre qu'il avait publié sur l'architecture.

— Si l'on me pose la moindre question, je répondrai que je rassemble de la documentation pour mon prochain ouvrage. Quand je vous ferai visiter Fez, il faudra que vous paraissiez intéressée par mes explications...

— Oh ! ce sera facile ! Je sais déjà tant de choses au sujet de cette ville !

— Justement, non ! coupa Favian. Nos guides et les personnes que nous aurons l'occasion de rencontrer doivent vous prendre pour une ignorante.

— Je comprends, fit la jeune fille avec humilité. Quant au cheikh...

— Ne cherchez pas à le retrouver. Laissez-moi m'occuper de cela. Ce ne sera pas une partie de plaisir et il faut que vous m'obéissiez en tout point.

— Vous pouvez compter sur moi.

— N'emportez qu'un minimum de bagages. Laissez le reste à bord.

— Bien...

Narda l'écoutait avec une attention soutenue. Comme elle était jolie avec ses grands yeux étincelants comme des saphirs, ses boucles blondes et son visage aussi frais qu'un bouton de rose !

Sa beauté risquait-elle de représenter un danger ? Le marquis

repoussa immédiatement cette pensée. Les touristes britanniques étaient assez nombreux à Fez pour que leur présence passe presque inaperçue.

— Nous arriverons après-demain, conclut-il. Demain, nous passerons la journée à répéter notre rôle. Il faut que vous sachiez exactement comment vous comporter en toutes circonstances.

Narda frissonna.

— Tout cela me fait un peu peur.

— Il n'y a aucune raison.

— Oh, si !

Favian fronça les sourcils.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Moi, je n'ai qu'à affronter un homme malhonnête qui m'a volé un bijou de valeur. Pour vous, la situation est bien différente... Je suis sûre que les raisons qui vous conduisent à Fez sont beaucoup plus graves et aussi beaucoup plus dangereuses.

— A condition toutefois qu'il y ait une raison pour me conduire à Fez ! lança le marquis d'un ton léger.

Narda ne répondit pas.

— Pourquoi pensez-vous que j'ai un motif secret pour me rendre dans cette ville ? insista Favian.

Comme la jeune fille demeurait toujours silencieuse, il jeta :

— J'attends votre réponse !

— Je peux lire dans vos pensées, répondit-elle enfin, visiblement mal à l'aise.

— Quoi ? Comment est-ce possible ?

— Oh ! Cela m'arrive souvent...

— Avec tout le monde ?

— Seulement avec les gens intelligents qui ont des préoccupations sortant de l'ordinaire.

Favian pinça les lèvres.

— Par exemple ! marmonna-t-il.

— Lorsque votre secrétaire, le commandant Ashley, est venu me faire des recommandations, j'avais deviné ce qu'il allait dire avant qu'il n'ouvre la bouche. Tout comme j'ai deviné qu'une raison importante vous oblige à vous rendre à Fez.

— Incroyable... murmura le marquis. Vous êtes dotée d'une perspicacité très inquiétante ! Tout ce que je peux vous demander, c'est de garder vos déductions pour vous. Surtout, n'en faites part à personne !

— Vous devriez savoir, milord, que vous pouvez me faire confiance !

Il y avait dans sa voix une sécheresse à laquelle le marquis n'était pas habitué.

— Oui, je vous fais confiance, déclara-t-il. Mais si vous êtes réellement capable de deviner les pensées des autres, dites-vous que certaines personnes peuvent aussi lire les vôtres !

— Je m'en doute bien. C'est pourquoi je serai sur mes gardes.

— Je vous le conseille ! Je vous conseille aussi d'oublier que des raisons secrètes m'amènent à Fez.

— J'essaierai... Vous ne pouvez toutefois pas m'empêcher d'être curieuse !

— Surtout pas ! Voulez-vous me faire regretter d'avoir accepté de vous emmener ? Faut-il que je vous laisse à bord du *Dauphin* ?

— Non, non ! s'exclama la jeune fille. N'ayez crainte, je me montrerai discrète, je ne manifesterai aucune curiosité, je vous obéirai au doigt et à l'œil... Bref, je serai parfaite !

Elle battit des cils.

— Vous devez reconnaître que je ne vous ai pas donné beaucoup d'ennuis jusqu'à présent ! J'ai suivi à la lettre les recommandations du commandant Ashley.

— C'est vrai, je n'ai pas eu à me plaindre. J'avoue même avoir été heureusement surpris.

— Maintenant, parlez-moi de la famille Dale. Pour que nos réponses coïncident, il faut que je sache quoi répondre si l'on me pose des questions ! Où habitons-nous en Angleterre ? Nos parents sont-ils toujours vivants ? Avons-nous d'autres frères et sœurs ?

Le surlendemain, le jour se levait à peine quand Yates vint frapper à la porte de Narda.

— Merci ! cria-t-elle en sautant hors de sa couchette.

Elle s'empressa de mettre la robe en lainage gris bleu de coupe très simple qu'elle avait préparée la veille. Le marquis lui avait bien recommandé d'éviter toute tenue trop élégante : une demoiselle de

classe moyenne ne possédait pas de toilettes en provenance de Bond Street...

Le marquis l'attendait dans le salon. Vêtu d'une vieille culotte de cheval et d'une veste ayant connu de meilleurs jours, il ne ressemblait plus guère à un élégant aristocrate londonien ! Il portait même de petites lunettes rondes cerclées de métal, ce qui le vieillissait de plusieurs années et lui donnait l'air d'un professeur un peu myope.

Un sac de voyage en toile brune renforcé de cuir était posé à ses pieds. Yates avait trouvé pour Narda une valise en carton bouilli assez grande pour transporter tout ce qui lui serait nécessaire pendant le voyage. Cette valise assez misérable ne pouvait en rien se comparer à ses bagages signés du meilleur sellier de Londres !

La jeune fille constata avec une certaine surprise que le *Dauphin* se trouvait encore à une certaine distance de la côte.

Lorsqu'ils sortirent sur le pont, une aube grise se levait. Une grande barque était amarrée le long de la coque du yacht et, le premier, le marquis descendit une échelle de corde. Narda le suivit, puis on amena leurs bagages. Enfin, sans un mot, les deux rameurs prirent les avirons et se dirigèrent vers un bourg de pêcheurs qu'on distinguait à distance.

Narda suivit des yeux le *Dauphin* qui s'éloignait. La grande aventure commençait... Elle se sentait à la fois surexcitée et anxieuse.

Il fallut près d'une demi-heure aux rameurs pour atteindre un port minuscule. Pendant ce temps, le ciel s'était éclairci, prenant des teintes orangées et rosées. Puis le soleil se leva, baignant de lumière la mer et la côte.

Respectant les instructions du marquis, Narda demeurait silencieuse.

— Nous allons débarquer dans le petit port de Kenitra, lui dit le marquis à mi-voix. C'est le plus proche de Fez.

Les quais étaient encore déserts à cette heure matinale. Seul un homme en gandoura dormait entre deux rouleaux de cordages. Un pêcheur qui préparait son bateau leur adressa un coup d'œil indifférent.

Toujours sans mot dire, les rameurs aidèrent leurs passagers à débarquer avant de repartir vers la mer.

Sa valise à ses pieds, Narda regarda autour d'elle avec une certaine appréhension. A ce moment-là, un homme vêtu d'une longue djellaba en laine brune s'approcha d'eux d'un pas traînant.

Narda remarqua qu'il était pieds nus dans ses babouches.

Il salua le marquis.

— Puis-je vous aider, monsieur ? demanda-t-il dans un mauvais français.

— Oui, s'il vous plaît.

Dans un français mêlé de quelques mots d'arabe, Favian expliqua qu'ils venaient d'arriver à bord d'un bateau qui se dirigeait vers Casablanca et qu'ils avaient besoin de chevaux et de guides pour les escorter jusqu'à Fez.

Quelques hommes vêtus eux aussi de djellabas vinrent se mêler à la discussion. Le marquis leur dit qu'il était archéologue et qu'il souhaitait également visiter des ruines qui se trouvaient à mi-chemin entre Fez et Kenitra.

Narda, qui ne perdait pas un mot de cette conversation, se dit que le marquis paraissait plus vrai que nature dans son rôle d'archéologue !

Une longue discussion s'ensuivit. Puis l'homme qui était venu le premier vers le marquis hocha la tête.

— Nous allons tout de suite vous chercher une caravane, monsieur.

Narda faillit battre des mains. Une caravane ? Déjà, elle imaginait une longue file de chameaux cheminant dans le désert...

— En attendant qu'ils préparent notre escorte, allons prendre notre petit déjeuner, dit le marquis en se dirigeant vers la seule auberge en vue.

Ils s'assirent dans une grande salle aux murs recouverts de mosaïque. Ses fenêtres donnaient sur une cour ombragée d'orangers au centre de laquelle murmurait une fontaine. L'endroit était scrupuleusement propre et le petit déjeuner qu'on leur servit – bien que très simple – parut excellent à Narda.

Un brouhaha se fit entendre dans la rue. Lorsque le marquis entendit le hennissement d'un cheval, il se leva.

— Je crois que notre caravane est prête.

Il régla l'addition avec des francs français que lui avait remis lord Derby.

Narda, qui s'était pourtant promis de demeurer silencieuse, ne put s'empêcher de demander :

— Une caravane... avec des chameaux ?

Le marquis eut un sourire indulgent.

— Il y aura probablement un dromadaire ou deux.

Quand ils sortirent, Narda s'aperçut qu'il n'y en avait pas moins de trois ! Plus deux petits chevaux arabes assez nerveux.

Les dromadaires porteraient leurs bagages ainsi que les tentes que le marquis avait demandé aux Arabes de leur trouver. Le voyage ne serait pas des plus confortables... Mais tout le monde savait qu'un archéologue devait se montrer économe. Pas question de s'offrir des voitures ni de bons chevaux !

De plus, ils ne devaient pas paraître spécialement pressés d'arriver à Fez. Au lieu de prendre la route la plus rapide, ils emprunteraient des pistes les conduisant à ces ruines que le marquis tenait à examiner pour bien entrer dans son rôle d'archéologue passionné.

La ville s'éveillait peu à peu. Quelques femmes vêtues de noir se dirigèrent vers le puits avec des seaux. Un âne lourdement chargé traversa là rue, suivi par un jeune garçon qui allait pieds nus.

Le marquis aida Narda à se mettre en selle avant de prendre la tête du cortège. Narda le suivait, et ensuite venaient les dromadaires que montaient leurs guides. Si la rue principale bordée d'orangers était assez bien entretenue, la jeune fille aperçut au passage quelques ruelles boueuses bordées de misérables masures en terre autour desquelles traînaient des enfants en haillons et des chiens errants.

A la sortie de la ville, ils suivirent une piste poussiéreuse serpentant dans un paysage aride où ne poussaient que des arbustes rabougris.

Le marquis mit son cheval au galop et Narda l'imita. Loin derrière, les dromadaires suivaient de leur démarche lente.

— L'espace d'un instant, j'ai craint que vous ne sachiez pas monter à cheval, dit le marquis.

— J'ai eu mon premier poney quand je savais à peine marcher !

Elle adressa au marquis un sourire enchanteur.

— Je suis si heureuse ! J'ai toujours eu envie de voir le désert...

— Le vrai désert se trouve beaucoup plus au sud.

— Ne gâchez pas mon plaisir ! Il ne me manque plus qu'un mirage pour que ma joie soit complète.

Favian éclata de rire.

— Je veux bien essayer d'en organiser un. Mais je ne promets rien !

— Ne dites pas cela. Je vous considère comme un véritable magicien... Ne me décevez pas.

— De votre côté, ne me demandez pas l'impossible !

Après un moment de réflexion, il ajouta à mi-voix, comme pour lui-même :

— Mais dans ces pays, l'impossible est toujours possible...

Ils chevauchèrent longtemps à travers cette contrée aride, sous un soleil de plomb. Puis, peu à peu, le paysage changea, la végétation devint plus luxuriante avec des arbres touffus et des buissons fleuris.

Narda mourait de chaleur mais elle n'osait pas se plaindre. Que n'aurait-elle donné, cependant, pour faire une petite halte à l'ombre d'un arbre !

Mais le marquis ne semblait pas vouloir s'arrêter avant d'avoir atteint les fameuses ruines.

Lorsqu'enfin ils y arrivèrent, la jeune fille dut admettre qu'elles étaient fort impressionnantes.

Favian mit pied à terre, chaussa ses lunettes et se lança dans un long exposé scolastique. Narda l'écouta avec attention en hochant la tête aux bons moments. Elle devait admettre que le marquis jouait son rôle à merveille !

Ils firent ensuite un déjeuner frugal composé de pain, de figes et de fromage. Narda aurait bien aimé s'octroyer une petite sieste... Hélas ! Il fallut repartir à peine la dernière bouchée avalée.

La jeune fille, qui n'était pas montée à cheval depuis plusieurs semaines, se sentait courbaturée de partout. Aussi, quand le marquis proposa de s'arrêter pour la nuit, elle accueillit avec enthousiasme cette suggestion.

Les chevaux aussi étaient fatigués et burent à grands traits l'eau des outres que transportaient les dromadaires. Pendant ce temps, deux des guides montaient les tentes et le troisième préparait un dîner composé, comme le déjeuner, de figes, de pain et de fromage – le tout arrosé d'eau plate.

Le soleil avait perdu un peu de son ardeur et une brise légère rafraîchissait l'atmosphère. Narda s'assit au pied d'un arbre. Otant son chapeau, elle offrit son ravissant visage à la caresse du vent.

— Êtes-vous fatiguée ? lui demanda le marquis.

— Un peu.

Avec son enthousiasme habituel, elle ajouta :

— Mais j'ai apprécié chaque instant du voyage ! Je suis si contente d'être ici !

Le marquis vint s'asseoir en tailleur à côté d'elle. Il avait ôté sa veste et la jeune fille remarqua alors qu'il portait un foulard en soie au lieu d'une cravate.

« Il paraît beaucoup moins intimidant qu'à Londres », se dit-elle.

— Parlez-moi de vous, demanda le marquis. Vous êtes si jeune... Comment se fait-il que vous soyez si savante ?

Narda hésita.

— Je ne sais pas... Parce que je m'intéresse à tout, peut-être ?

— Avez-vous appris des langues étrangères ?

— Le français, l'italien, le grec, le latin... Maintenant, j'aimerais me mettre à l'allemand et à l'arabe.

— L'arabe ? C'est une langue très difficile.

— Pourtant vous en connaissez quelques mots.

Ou bien était-ce une feinte ? Parlez-vous cette langue couramment ?

C'était le cas et, en général, Favian préférait garder cet atout secret. Devinant son hésitation, Narda murmura :

— Pardon... Je ne devrais pas vous poser de questions.

Le marquis sourit.

— Je peux m'exprimer dans un certain nombre d'idiomes étrangers, admit-il. L'arabe entre autres...

— Je m'en doutais !

Après un silence, elle demanda avec une certaine timidité :

— Me permettez-vous de vous parler franchement ?

— Je vous en prie.

— La tâche qui vous attend à Fez est-elle très dangereuse ?

Le marquis fronça les sourcils. Sans vouloir remarquer son changement d'expression, la jeune fille poursuivit :

— Si, pour des raisons importantes, vous étiez obligé de vous cacher, que deviendrais-je ?

— J'espère ne pas devoir en arriver là. Mais s'il arrivait quoi que ce soit, allez immédiatement au consulat britannique et dites qui vous

êtes.

— Narda Dale ou Narda Warrington ?

— A ce moment-là, il vous faudra donner votre nom véritable, pas celui qui figure sur le passeport. Le consul prendra alors toutes les mesures nécessaires pour vous rapatrier.

— Et... et vous ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi. J'ai l'habitude de me débrouiller seul.

Là-dessus, le marquis se leva et alla inspecter les tentes. Narda comprit que mieux valait ne pas insister...

La perspective de se trouver seule à Fez la terrorisait. Elle se rendait compte maintenant que son idée d'entreprendre un pareil voyage sans escorte relevait de la folie.

Un peu plus loin, Favian parlait aux guides dans un laborieux mélange de français et d'arabe.

« Comme il est prudent ! songea la jeune fille. Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur... »

Car elle avait l'intuition que le marquis allait au-devant de graves dangers.

Après un rapide dîner, ils s'assirent sur le sable pour regarder les étoiles s'allumer une à une au firmament, mais Favian ne souhaitait pas s'attarder.

— Nous serions bien avisés d'aller nous coucher, déclara-t-il. J'aimerais lever le camp de bonne heure demain matin, cela nous permettrait de faire une partie de la route avant la grande chaleur de midi.

— Quelle bonne idée !

Narda se leva, aussitôt imitée par le marquis.

— Merci d'avoir accepté de m'emmener, fit-elle avec émotion. Je me rends compte maintenant que j'aurais été folle de partir seule !

— Tout ce que j'espère, c'est que votre expédition soit couronnée de succès et que vous repreniez possession de votre bien.

— Même si je n'y parviens pas, je serai heureuse... Car j'aurai découvert le Maroc.

Elle leva les yeux vers le marquis et, à mi-voix, poursuivit :

— Grâce à vous, je fais un merveilleux voyage... et de nouveau, je vous en remercie.

Au clair de lune, ses cheveux semblaient d'argent. Elle paraissait si jolie en cet instant que Favian eut toutes les peines du monde à s'interdire de la prendre dans ses bras pour l'embrasser.

Il se détourna.

— Bonne nuit, Narda, fit-il d'une voix rauque.

— Bonne nuit à vous aussi.

Et de cet air à la fois rêveur et mystérieux qu'elle avait le soir où il l'avait surprise en train de chercher des sirènes dans les vagues phosphorescentes, elle murmura :

— C'est merveilleux ! Nous allons dormir sous les étoiles...

Le marquis la suivit des yeux pendant qu'elle se courbait pour pénétrer dans la petite tente qu'on avait érigée pour elle à côté de la sienne.

« J'aurais peut-être dû lui offrir la grande tente ? » se dit-il.

Mais ç'aurait été une erreur dans un pays où l'on traitait les femmes en créatures inférieures.

A distance, les guides avaient installé leur campement à côté des dromadaires. Ils devaient avoir l'habitude de faire la route de Kenitra à Fez et s'arrêtaient probablement toujours au même endroit.

Narda devait déjà dormir sous le léger abri de toile où les guides avaient déroulé une paillasse et de méchantes couvertures.

« Je suis sûr qu'elle n'a jamais eu un lit aussi inconfortable ! Et elle ne se plaint pas... Quelle femme étonnante ! Elle ne cesse de me surprendre... »

Ce fut le sourire aux lèvres que Favian se décida enfin à entrer sous sa propre tente.

A peine sa tête avait-elle touché le dur oreiller rempli de paille que Narda s'endormait comme une masse.

Elle était en train de rêver qu'on l'attaquait pendant son sommeil, qu'on la ligotait, qu'on la bâillonnait... Alors elle voulut crier mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Elle ouvrit les yeux et, dans l'obscurité, crut distinguer des silhouettes s'agitant autour d'elle.

De nouveau, elle essaya de hurler. En vain... Car elle était bel et bien bâillonnée ! Et quand elle tenta de se débattre, on lui mit un sac sur la tête. Puis un homme la jeta sur son épaule et la transporta sans plus de façons hors de la tente.

Une terreur sans nom la submergea. Où l'emmenait-on ? Qui l'avait enlevée ? Glacée de terreur, elle se remémora toutes les terribles histoires qu'elle avait lues dans les journaux.

L'homme qui la transportait se mit à courir dans la nuit. De plus en plus terrifiée, Narda s'évanouit.

Quand elle reprit conscience, elle s'aperçut qu'on lui avait ôté son bâillon. Ses liens étaient desserrés et elle était assise sur une banquette dans une voiture bâchée attelée par plusieurs chevaux dont le trot résonnait sur les pavés d'une route.

Une route ? Mais où l'emmenait-on ? Loin de la piste ? Loin du campement ? Loin du marquis ?

La terreur l'envahit de nouveau et elle laissa échapper un bref gémissement.

— Chut ! fit une voix féminine tout près d'elle.

Elle n'était donc pas seule ? Tendant un bras au hasard, elle toucha la main de sa voisine.

— Chut ! répéta celle-ci très bas. Si vous bougez ou si vous criez, ils vont vous droguer.

Elle avait parlé en anglais, mais Narda était dans un tel état de nerfs et de désespoir qu'elle ne songea même pas à s'en étonner.

Le cocher qui menait cette voiture infernale fouetta les chevaux en les excitant d'un cri rauque pour qu'ils prennent le galop.

— Où... où suis-je ? balbutia Narda. Où m'emmène-t-on ? Qui m'a enlevée ?

— Chut...

— Pourquoi m'a-t-on enlevée ? redemanda Narda plus bas.

Quelqu'un souleva la bâche et un rai de lumière pénétra à l'intérieur de la voiture. L'un des hommes assis à côté du cocher les observait.

Narda sentit que sa voisine se raidissait, feignant de dormir. Instinctivement, elle l'imita.

La bâche retomba. Le cœur de Narda battait à tout rompre. Si fort qu'elle avait l'impression que c'était un tambour qui résonnait dans sa poitrine. Jamais elle n'avait été aussi effrayée de sa vie.

De nouveau, elle étendit le bras et étreignit la main de celle qui était assise à côté d'elle.

— Que... que va-t-on me faire ? demanda-t-elle dans un souffle. Je... j'ai peur !

— Moi aussi.

— Vous... vous avez été enlevée ? Tout comme moi ?

— Oui, fit la jeune fille dans un sanglot.

— Où nous emmène-t-on ?

— A Fez.

Narda trouva un certain réconfort dans cette réponse. Car c'était à Fez que le marquis se rendait également. Et quand il s'apercevrait de sa disparition, il était probable qu'il prendrait immédiatement la route de la ville impériale.

Sa voisine lui étreignait la main et elle puisa dans ce contact une autre source de réconfort.

— Je les ai entendus dire qu'ils allaient vous enlever, fit l'Anglaise à voix basse.

— Pourquoi ?

— Pour remplacer la fille qui s'était suicidée...

— Suicidée ?

— Oui. Elle se trouvait avec nous à fond de cale, dans le bateau qui nous amenait ici. Au cours d'une nuit particulièrement obscure, elle a réussi à se libérer de ses liens, à monter sur le pont... et elle s'est jetée par-dessus bord.

— C'est affreux !

— Elle a encore préféré la mort au sort qui l'attendait.

Narda se sentit glacée.

— Que... que va-t-il nous arriver ?

Sa voisine soupira.

— Vous allez avoir encore plus peur... Mais il vaut peut-être mieux que vous soyez au courant.

— Dites... dites-moi !

— Attendez-vous au pire ! Les hommes qui vous ont enlevée font partie d'un réseau de trafiquants. Avez-vous entendu parler de la traite des Blanches ?

Narda frémit.

— Mon Dieu ! C'est donc cela ? Je m'en doutais...

Il lui sembla que tout s'écroulait autour d'elle. Y avait-il un infime espoir pour qu'elle échappe à un destin horrible ? Cela semblait peu probable... Comment le marquis réussirait-il à la retrouver ? Les

trafiquants devaient être très puissants... Pourrait-il lutter seul contre tous ? Et dans un pays étranger, de surcroît ?

« A moins d'un miracle, je suis perdue », songea-t-elle avec désespoir.

Alors la tentation du suicide l'effleura, elle aussi. Elle la repoussa aussitôt, car elle n'était pas de celles qui abandonnaient la lutte, même quand tout semblait désespéré.

Non seulement elle avait lu dans les journaux quelques articles consacrés à ce honteux trafic, mais elle se souvenait maintenant avoir entendu son père dire, à leur arrivée à Constantinople, que l'on trouvait dans les harems de certains riches Turcs de malheureuses jeunes Européennes qui leur avaient été vendues comme esclaves.

— A... avez-vous été enlevée, vous aussi ? demanda-t-elle à sa voisine.

— Pas vraiment. J'ai seulement été trop naïve.

— Comment cela ?

— Je me suis jetée tête baissée dans le piège en répondant à une petite annonce dans laquelle on demandait une gouvernante jeune et jolie, aimant voyager...

Avec des sanglots dans la voix, sa voisine poursuivit :

— Comment n'ai-je pas deviné ce que cela cachait ? Mais pas une seconde le doute ne m'a effleurée... Et quand cet homme m'a fait venir pour me dire que ma candidature était acceptée et que j'allais partir au Maroc afin de m'occuper des enfants d'un consul, j'étais ravie !

— Vous ne vous méfiez pas du tout ?

— Pas du tout. J'étais si loin de m'imaginer que de pareils trafics existaient ! Voyez-vous, c'est que je viens de la campagne...

— De quelle région ?

— Du Gloucestershire. Mon père est le pasteur d'un village.

— Comment vous appelez-vous ?

— Elsie Watson. Et vous ?

— Narda Dale. Mais vous parlez tout le temps des autres...

— C'est que nous ne sommes pas moins de dix prisonnières dans cette voiture.

— Dix ! Mon Dieu ! Dix pauvres filles qu'attend un bien triste sort... Quel silence, pourtant !

— Elles dorment. On les a droguées.

— Pas vous ?

— J'ai réussi à m'arranger pour ne rien boire et ne rien manger depuis que nous avons débarqué. Sinon je serais dans le même état qu'elles.

— Ils droguent la nourriture ?

— Tout comme l'eau. Après que cette pauvre Jane s'est suicidée, ils ont commencé à bord du bateau à droguer les récalcitrantes. Moi, j'avais compris qu'il ne servait à rien de protester... Mieux vaut leur laisser croire que je me laisserai docilement amener où ils voudront. D'ailleurs, pour nous tranquilliser, ils continuent à prétendre que des postes de gouvernante, de femme de chambre ou de demoiselle de magasin nous attendent à Fez !

— Les autres ont été leurrées de la même manière que vous ?

— Oui.

— Quelle horreur !

— Nous n'étions plus que neuf après la mort de Jane. Les hommes qui nous emmènent ont eu peur d'avoir des ennuis en arrivant à Fez. C'est pourquoi ils ont décidé de vous enlever.

— Ils n'ont pas eu peur que... euh, que mon frère ne se lance à ma recherche ?

Narda avait failli dire « le marquis ». A la dernière minute, elle s'était reprise.

— Non. Ils parlent français entre eux, et comme je connais un peu cette langue, j'ai pu comprendre ce qu'ils manigançaient. Ils disaient que vous étiez jeune et jolie et que leur tâche serait aisée car il n'y avait qu'un seul homme pour vous protéger.

— Et les guides ?

— Ils n'ont pas osé s'interposer. Apparemment, le chef des trafiquants est un homme très important à Fez. Personne n'ose lui déplaire.

Narda se sentit de nouveau envahie par le désespoir.

« Je suis perdue ! » se redit-elle avec effroi.

Puis elle pensa que le marquis était aussi puissant et peut-être davantage que le chef des trafiquants... Alors sa confiance revint.

« Il me sauvera ! »

Mais il fallait que, tout comme Elsie, elle s'arrange pour ne rien

boire ni manger. Si elle était droguée, comment pourrait-elle en effet aider le marquis le cas échéant ?

— Combien y a-t-il d'hommes pour nous convoyer ? demanda-t-elle tout bas.

— Ils sont au nombre de six.

— Tant que cela ?

— Quoi qu'il arrive, n'essayez pas de vous enfuir. Ils vous rattraperont sans peine, puis ils vous drogueront après vous avoir fouettée.

Narda hocha la tête.

— Que faire ?

— Seule la ruse peut nous sauver. Il faut déjouer leur surveillance...

— Et ?

— Et je ne sais pas ! fit Elsie avec découragement.

— Pourquoi dites-vous qu'il ne faut pas tenter de fuir ?

— L'une d'entre nous a essayé.

La jeune fille comprenait maintenant les mises en garde d'Elsie.

— Et ils l'ont rattrapée, battue et droguée ? devina-t-elle.

— Oui. C'était la plus jolie de nous toutes. Une blonde à la peau très blanche... Ils les préférèrent ainsi. Êtes-vous blonde ?

— Hélas !

Pour la première fois de sa vie, Narda regretta de ne pas avoir la peau mate et une chevelure d'ébène.

— Moi aussi, malheureusement, je suis blonde ! soupira Elsie. Oh ! Pourquoi ai-je voulu quitter mon village et voyager ? Pourquoi ne suis-je pas restée auprès de mon père ?

— Votre père est pasteur, m'avez-vous dit ?

— C'est bien cela.

— S'il était là, il vous conseillerait de prier.

— Je ne fais que cela depuis que j'ai compris ce qui m'attendait. Mais chaque tour de roue nous rapproche de Fez où nous attend le plus tragique des destins ! Dieu ne semble pas avoir entendu mes prières...

— Ayez confiance ! Prions ensemble...

Les yeux clos, toutes deux se mirent à prier avec ferveur. Puis Elsie reprit la parole.

— Vous vous appelez Narda, n'est-ce pas ?

— Oui. Je voyageais avec... avec mon frère, qui est archéologue. Je le connais ! Il va remuer ciel et terre pour me retrouver !

— Encore lui faudra-t-il deviner où vos ravisseurs vous ont emmenée !

— Les guides le lui diront.

— Ils auront bien trop peur.

Narda crispa les poings.

— J'ai envie de hurler de rage et de désespoir !

— Surtout pas !

— Je sais... fit la jeune fille, soudain abattue. Ils me droguent pour me faire taire.

— Or vous devez garder votre lucidité pour...

Quand Elsie s'interrompit, Narda eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre.

— Pourquoi ? interrogea-t-elle avec horreur. Pour être consciente quand ils... quand ils...

— Non ! Pour fausser compagnie à nos gardiens si l'occasion s'en présentait, coupa Elsie avec fermeté. Ne perdez pas espoir... malgré tout !

Narda soupira.

— Merci de me communiquer un peu de votre courage... Si je n'avais pas eu la chance de vous rencontrer, je crois bien que... que je serais morte de peur. Heureusement que je peux vous parler ! C'est si réconfortant...

Après un silence, elle demanda :

— Connaissez-vous nos compagnes de misère ?

— Oui, j'ai eu l'occasion de leur parler à bord du bateau. Deux d'entre elles n'ont pas encore quinze ans. Elles étaient venues à Londres se placer comme domestiques.

— Pauvres filles !

— Deux autres voulaient devenir danseuses et mener la belle vie. Je crois que, même si elles n'étaient pas tombées entre les griffes des trafiquants, ces deux-là auraient eu des ennuis de toute manière... Les autres ont, comme moi, répondu à des petites annonces proposant des

postes intéressants à l'étranger. Je pense que la plupart n'ont pas encore compris ce qui les attendait à l'arrivée.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre Fez ?

— Selon ce que j'ai entendu, nous devrions y être demain après-midi.

— Déjà !

Après un instant de réflexion, Narda ajouta :

— Il faut dire que nous allons très vite... Combien de chevaux tirent cette voiture ?

— Quatre.

Le faible espoir qui avait soulevé Narda un peu auparavant s'évanouit. Comment le marquis pourrait-il les devancer à Fez, alors qu'il était obligé de suivre la lente progression des dromadaires ?

« Il faudrait qu'il parte seul à cheval ! »

Mais à la pensée que le marquis s'apercevrait seulement le lendemain de sa disparition, l'accablement la submergea.

Fermant les yeux, elle s'efforça de se concentrer pour communiquer avec le marquis par transmission de pensée.

« Au secours, au secours ! Réveillez-vous ! sup-plia-t-elle intérieurement. De sinistres trafiquants m'ont enlevée pour me vendre comme esclave ! Vite, sellez votre cheval et galopez à bride abattue jusqu'à Fez... J'ai tant besoin de vous ! Car si vous ne réussissez pas à me sauver, je suis perdue ! »

Malgré elle, Narda laissa échapper un petit gémissement de désespoir.

— Courage ! fit Elsie. Prions... Seul Dieu peut nous venir en aide.

« Dieu... et le marquis », songea Narda.

Même lorsque Favian dormait profondément, un sixième sens l'avertissait du danger...

Devinant une présence, il souleva les paupières et vit une silhouette se découper à l'entrée de sa tente.

— Qui est là ? demanda-t-il en français.

Pas de réponse... Saisissant le pistolet chargé qu'il avait placé sous son oreiller, il répéta sa question en arabe.

L'homme se laissa tomber à genoux.

— J'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre, maître... Mais je ne suis qu'un pauvre berger, je gagne misérablement ma vie en élevant quelques chèvres...

— Si vous avez vraiment quelque chose d'important à me dire, vous serez récompensé, je vous en donne ma parole.

— La jeune fille a été enlevée. On l'a emmenée dans une voiture.

Le marquis se raidit.

— Quoi ?

— Trois hommes l'ont emportée.

Déjà, Favian était debout. Sans se donner la peine de jeter quoi que ce soit sur ses vêtements de nuit, il courut jusqu'à la tente de Narda. Un seul coup d'œil lui suffit pour comprendre que son visiteur ne l'avait pas trompé...

La tente de la jeune fille avait été ouverte à l'arrière d'un coup de couteau. Et elle était vide !

Sans perdre une seconde, le marquis retourna à sa propre tente et donna une bourse pleine à l'homme qui était venu l'informer.

Puis il jeta un coup d'œil en direction du campement où les guides s'étaient installés avec les dromadaires.

— Personne n'a donné l'alerte ?

Le berger secoua la tête.

— Ils dorment. Ils ne veulent pas d'ennuis.

Tout en s'habillant, le marquis lui posa quelques autres questions :

— Comment était la voiture des ravisseurs ?

— Fermée par une bâche et tirée par quatre chevaux.

— Les ravisseurs étaient au nombre de trois, m'avez-vous dit ?

— Trois ont enlevé la jeune fille. Trois autres sont restés dans la voiture pour garder les autres.

— Les autres ? Comment cela ?

— Les autres jeunes filles. On voit régulièrement cette voiture passer par ici, elle transporte à Fez les femmes qui ont été amenées par bateau.

Le marquis n'avait pas besoin d'en savoir davantage... Il savait entre quelles mains était tombée Narda – et se maudissait d'avoir pris à la légère les inquiétudes de lord Derby.

— Tenez, mon brave ! dit-il en donnant quelques billets de plus au

berger.

Il attendit que ce dernier ait disparu pour aller réveiller les guides. Mieux valait en effet que ceux-ci ne sachent pas qui l'avait averti... Car la vie du pauvre hère ne vaudrait alors pas bien cher.

Volontairement, il resta évasif.

— Ma sœur a dû partir avec une autre caravane pour arriver plus vite à Fez... leur dit-il.

Tout en sellant son cheval, il poursuivit :

— Je vais essayer de la rejoindre. Vous n'avez qu'à suivre avec les bagages et nous nous retrouverons tous à la première auberge à l'entrée de Fez.

Comme les hommes hésitaient, il déclara :

— Je vous promets que vous ne le regretterez pas ! Vous serez payés largement !

Sans perdre davantage de temps, il se mit en selle et éperonna son cheval.

Ses nerfs étaient tendus à l'extrême. Lui qui demeurait jusqu'à présent très sceptique quant à l'existence d'un réseau de traite des Blanches ayant sa plaque tournante à Fez n'aurait pas pu obtenir de meilleure preuve de l'existence de ce honteux trafic !

Et s'il parvenait à retrouver Narda et à découvrir qui l'avait enlevée, il aurait du même coup terminé l'enquête dont lord Derby l'avait chargé !

A vrai dire, cette enquête représentait en ce moment le cadet de ses soucis. Seule Narda comptait... Oui, elle comptait infiniment pour lui, même s'il avait refusé jusqu'à présent de l'admettre.

« Je la sauverai », se promit-il.

L'aube se leva et, malgré l'épaisse bâche sombre qui recouvrait la voiture, Narda put distinguer ce qui l'entourait.

Tout comme elle, ses compagnes d'infortune étaient assises sur de confortables banquettes rembourrées. Elles dormaient si profondément que Narda comprit qu'Elsie avait vu juste : elles étaient droguées. Leur sommeil n'avait en effet rien de naturel.

Quand la voiture s'arrêta, aucune d'entre elles ne bougea.

— Mon Dieu ! Nous sommes déjà arrivées ? demanda Narda avec effroi.

Elsie secoua la tête.

— Non. Je pense qu'ils vont changer encore une fois les chevaux. Attention ! Ils risquent de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Faites semblant de dormir...

Narda était absolument terrifiée. Elle réussit cependant à s'adosser à la banquette et à feindre le plus profond sommeil.

Elle avait pris cette position juste à temps ! Un homme venait de soulever la bâche sur le côté... De plus en plus effrayée, la jeune fille réussit cependant à ne pas bouger. Elle se rendait compte qu'elle avait intérêt à suivre à la lettre les conseils d'Elsie.

— Elles sont toutes là ? Tu les as comptées ? demanda l'un des trafiquants en français.

— Oui.

— Ça se passe bien ?

— Bah ! elles dorment.

— Et la dernière ? Tu l'as droguée aussi ?

— Pas la peine. Elle n'a pas bougé depuis qu'on l'a mise avec les autres.

Se sentant observée, Narda avait toutes les peines du monde à paraître détendue, à respirer calmement, à ne pas crisper les mains...

— Si elle se réveille, fais-lui boire la potion magique. On ne veut

pas d'ennuis au moment de l'arrivée.

A ce moment-là, l'une des filles s'étira en gémissant.

— Où... où suis-je ? balbutia-t-elle. Où... où m'emmène-t-on ?

— Occupe-toi d'elle ! lança l'un des gardiens à un autre.

Ce dernier monta dans la voiture et, dans un anglais approximatif, rassura la pauvre fille.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, tout va bien. Le voyage vous a fatiguée, rien de plus normal... Dites-vous que vous arriverez bientôt à Fez où vous ferez un triomphe sur les planches !

— Je... j'ai peur. Je veux rentrer à la maison.

— Ne dites pas de sottises. Vous allez avoir un succès fou et gagner beaucoup d'argent. Vous avez soif ? Tenez, buvez cela, c'est très bon ! Après vous vous sentirez beaucoup mieux.

— Je voudrais rentrer à la maison... répéta la pauvre fille.

— Buvez donc ! Bientôt, le soleil se lèvera, il fera très chaud et vous aurez soif. Allons, buvez...

Elle dut enfin lui obéir car il la félicita :

— Très bien ! Maintenant, dormez... et rêvez à la belle vie qui vous attend !

Avec un murmure indistinct, la fille sombra de nouveau dans le sommeil. L'homme sauta à terre et referma la bâche.

Elsie attendit qu'on ait changé les chevaux et que la voiture ait repris la route pour déclarer très bas :

— Vous avez compris maintenant pourquoi nous ne devons ni boire ni manger ?

— J'ai bien soif, pourtant ! soupira Narda. Mais je me rends compte que si je buvais quoi que ce soit, ce serait ma perte !

Avec autant d'amertume que de désespoir, elle ajouta :

— Hélas ! Ne suis-je pas déjà perdue ?

— Courage ! Priez ;...

Narda pressa la main tremblante d'Elsie entre les siennes.

— Vous m'exhortez au courage mais vous avez aussi peur que moi ! remarqua-t-elle.

Elsie se mit à sangloter.

— Quand je pense à tout ce que mon père m'a raconté au sujet de la traite des Blanches...

— Mon frère nous sauvera ! assura Narda.

— Comment ? Il faudrait d'abord qu'il vous retrouve ! Cela me semble impossible...

Narda ne répondit pas. Cependant elle espérait de tout cœur avoir vu juste en pensant que le marquis disposait d'appuis importants à Fez. Il saurait qui aller trouver pour demander de l'aide.

Mais s'il arrivait trop tard...

D'une voix mal assurée, Narda posa à Elsie la question qui la hantait depuis quelle avait compris où on l'emmenait.

— Si... si nous ne parvenons pas à nous échapper, et si... si personne n'arrive à temps pour nous arracher aux griffes de ceux qui nous ont enlevées, que ferons-nous ?

Après un long silence, Elsie déclara avec gravité :

— Je me tuerai.

— Comment ?

— Je ne le sais pas encore... Mais je trouverai bien un moyen.

— J'en ferai autant.

Narda étouffa un sanglot.

— Pourtant, je ne veux pas mourir !

Elle voulait vivre. Pour revoir le marquis, pour lui parler, pour lui sourire, pour lui...

Pour être avec lui, tout simplement.

Quand la voiture arriva enfin à Fez, le crépuscule tombait déjà. A travers cette bâche épaisse, Narda ne pouvait rien voir, mais elle devinait autour d'elle la ville toute bruisante d'activité.

Des voitures, des chevaux, des ânes... Les cris de la rue, les odeurs d'épices, de fruits, de fleurs et de crottin de cheval... Et, au loin, l'appel du muezzin.

Elsie était toute tendue. Se disait-elle que c'était le moment ou jamais de fuir ? Elle se pencha vers Narda, s'apprêtant à dire quelque chose...

Juste à ce moment-là, les chevaux firent halte et un homme monta dans la voiture.

— Debout ! Allons, réveillez-vous ! Nous sommes arrivés... Debout !

L'effet de la drogue commençait à se dissiper et plusieurs des jeunes filles ouvrirent des yeux aux pupilles dilatées. Avec stupeur, elles regardaient autour d'elles.

— Debout !

Narda et Elsie feignirent le même étonnement que leurs compagnes d'infortune. Narda remarqua à ce moment-là qu'elles étaient toutes très blondes...

L'homme aida la première à enfiler par-dessus ses vêtements une longue djellaba en laine écriue munie d'un ample capuchon qu'il lui rabattit sur le visage. Il dut ensuite habiller chacune des prisonnières car elles étaient encore trop abruties pour effectuer le moindre geste.

Puis leurs gardiens les firent descendre de voiture et les entraînèrent dans la rue. Drogées, épuisées, les pauvres filles titubaient sur les pavés mal joints.

Imitant les autres, Narda se traîna tant bien que mal dans cette ruelle si étroite que les voitures ne pouvaient pas y entrer. La plupart des échoppes étaient déjà fermées. Lorsqu'elle entendit un martèlement régulier, elle devina quelle ne se trouvait pas bien loin du quartier des forgerons. L'odeur familière des épices lui monta aux narines, se mélangeant à une autre odeur : celle de la laine brute de sa djellaba.

Elle se souvint avec nostalgie des jours heureux où elle parcourait avec son père les rues de Constantinople... Et le désespoir la submergea à la pensée du cauchemar qui l'attendait.

Son pied glissa sur un pavé gluant et elle réprima un frisson d'horreur. Jamais elle ne s'était sentie aussi vulnérable de sa vie. Seule dans une ville étrangère, pieds nus, seulement vêtue d'une légère chemise de nuit en batiste sous cette grossière djellaba, à la merci des brutes qui l'avaient enlevée...

— *Balek ! Balek !*

« Attention »... glapissait un jeune garçon qui se hâtait au milieu de la ruelle. Il portait sur la tête un grand plateau chargé d'une pyramide de petits pains ronds aux graines de sésame.

— *Balek ! Balek !* cria à son tour un autre enfant assis à califourchon sur un âne chargé de couffins en paille.

L'homme qui précédait, la petite colonne ouvrit une porte cloutée.

— Allez !

La première des prisonnières hésita à entrer. Alors, sans ménagement, il la jeta à l'intérieur. Bon gré, mal gré, poussées, tirées,

les autres furent bien obligées de suivre. La dernière, qui se trouvait dans un tel état qu'il lui était impossible de mettre un pied devant l'autre, fut portée comme un vulgaire colis.

Après avoir suivi un étroit couloir, les pauvres filles se trouvèrent dans un patio au sol recouvert d'une mosaïque de marbre. Narda souleva son capuchon pour jeter un coup d'œil autour d'elle. Le crépuscule s'était encore épaissi et on avait déjà allumé les lanternes en fer forgé. A leur lueur, la jeune fille vit des orangers, des citronniers, des cactus géants ainsi que de somptueux massifs de rosiers et d'hibiscus.

Cela ne l'étonna pas outre mesure, car elle avait lu que l'on trouvait dans les vieux quartiers de Fez de somptueuses demeures dotées de vastes jardins que rien, de l'extérieur, ne laissait soupçonner.

— Allez, allez !

Leurs gardiens, qui s'impatientsaient, les poussèrent comme un troupeau dans une pièce au sol recouvert d'épais tapis. Elle était seulement meublée de divans et d'énormes coussins sur lesquels les prisonnières s'écroulèrent aussitôt.

Un homme vêtu d'une longue gandoura tissée de fils d'or s'approcha de celui qui semblait être le chef des gardiens.

— Tout s'est bien passé ? demanda-t-il en français.

— Pas de problème. Voilà la cargaison !

Narda frémit en l'entendant parler d'être humains comme d'une marchandise. Mais n'était-ce pas ce qu'elles étaient devenues ?

Sa peur redoubla et elle se mit à trembler de tous ses membres. Jamais le marquis ne la retrouverait dans cette maison cachée au milieu d'un dédale de ruelles !

« Je suis perdue ! » songea-t-elle avec désespoir.

— Ordonnez qu'on leur apporte à boire et à manger, dit l'homme en gandoura dorée. Je vais prévenir mon maître de leur arrivée.

Sur ces mots, il quitta la pièce. Quelques minutes plus tard, des domestiques vêtus de pantalons bouffants blancs et de gilets chamarrés firent leur entrée avec des plateaux chargés de nourriture.

L'un apportait des poulets rôtis, l'autre un agneau de lait grillé à la broche, le troisième une montagne de couscous... Vinrent ensuite des assiettes d'olives, de noix, de fromage blanc et de gâteaux au miel. Les domestiques disposèrent tout cela sur les tapis, au centre de la pièce.

Narda, qui mourait de faim car elle n'avait rien mangé depuis

vingt-quatre heures, regarda ces plats appétissants avec envie.

— Attention, murmura Elsie.

— Je ne peux rien manger ? Rien ?

— Seulement des fruits. Le reste risque d'avoir été drogué.

L'homme en gandoura tissée de fils d'or était revenu.

— Allons, mesdemoiselles ! dit-il en frappant dans ses mains. A table ! Et bon appétit...

Dans un anglais très correct, il poursuivit :

— Après le dîner, nous vous offrirons, selon » la tradition, un délicieux thé à la menthe.

— Qui sera sûrement drogué comme le reste, fit Elsie très bas.

Narda admirait la force de caractère de sa compagne d'infortune. Si elle s'était écoutée, elle aurait volontiers dévoré un poulet tout entier !

En trébuchant, les malheureuses prisonnières s'approchèrent des plats et commencèrent à manger avec leurs doigts, car aucun couvert n'avait été prévu.

Elsie et Narda rejoignirent les autres et firent mine de les imiter. Mais elles se contentèrent de prendre quelques figes et des bananes. Heureusement, l'homme en gandoura qui était censé les surveiller ne prêtait pas attention à ce qu'elles faisaient. Sa tâche paraissait l'ennuyer beaucoup et c'était en bâillant à se décrocher la mâchoire qu'il regardait les jardins.

Quand les captives eurent terminé de manger, elles retournèrent s'écrouler sur les divans ou les coussins. L'homme frappa de nouveau dans ses mains.

— Mesdemoiselles, nous allons vous servir le thé à la menthe. Puis vous irez dormir... Je suis sûr que vous êtes toutes très fatiguées après ce long voyage. Demain, nous vous mettrons en relation avec les personnes qui vous ont engagées...

Narda échangea un coup d'œil angoissé avec Elsie. Ce serait donc demain qu'elles seraient vendues ?

Comme si elle avait deviné ses pensées, Elsie murmura :

— A moins qu'un acheteur ne se présente ce soir !

Les domestiques revinrent chercher les reliefs du repas.

— Maintenant, on va apporter le thé à la menthe ! chuchota Narda. Je m'arrangerai pour jeter le contenu de mon verre dans cette

jarre en terre cuite.

— Je tâcherai d'en faire autant, fit Elsie.

Un domestique qui paraissait très affairé vint parler à l'oreille de l'homme en gandoura. Celui-ci se dressa comme un ressort.

— Navré, mesdemoiselles, mais il faudra attendre un peu pour le thé à la menthe... Quelqu'un de très important veut vous voir ! Enlevez vite vos djellabas, mettez un peu d'ordre dans vos cheveux... tâchez d'avoir l'air présentable, quoi !

Narda, Elsie et la plupart des captives obéirent. L'une d'elles, qui dormait à moitié, resta affalée sur un divan. Une autre protesta :

— Oh ! j'ai trop sommeil, je veux dormir !

— Vous dormirez plus tard. Allons, debout !

Et, s'emparant d'un long fouet posé dans un coin, l'homme en cingla les jambes de la récalcitrante qui laissa échapper un cri de douleur.

La terreur de Narda ne connaissait plus de bornes. Oui, elle était perdue ! Et si elle renâclait à obéir aux ordres de ses bourreaux, ceux-ci n'hésiteraient pas à recourir à la force.

Son seul salut ? La mort... Comme un animal traqué, elle regarda autour d'elle. Mourir ? Soit...

« Mais comment ? » se demanda-t-elle avec désespoir.

Deux domestiques ouvrirent en grand une porte à double battant cloutée de cuivre et se prosternèrent quand un homme de haute taille à la barbe grise fit son entrée. Il était coiffé d'un turban de soie rouge et vêtu d'un caftan sur lequel était jeté un somptueux burnous en laine blanche. A sa ceinture pendait une longue dague dans un fourreau doré tout scintillant de pierres précieuses.

Elsie se raidit. Elle *savait* pourquoi cet homme se trouvait là ! Quant à Narda, elle avait tellement peur qu'elle ferma les yeux.

L'homme en gandoura tissée de fils d'or s'inclina devant le nouveau venu.

— Abd-Al-Hasan !

Et, en français :

— Quel honneur de vous recevoir en personne ici !

Suivirent de nombreux salamalecs – en arabe, cette fois. De toute évidence, cet Abd-Al-Hasan était un personnage très important.

Il prit enfin la parole. Très troublée, Narda tendit l'oreille. Cette

voix... Elle l'aurait reconnue partout !

« Le marquis ? Ce n'est pas possible, je rêve ! se dit-elle. Ou bien les figes étaient droguées, elles aussi... »

— La cargaison vient d'arriver, si j'ai bien compris ? demanda le soi-disant Abd-Al-Hasan.

Il parlait en arabe, mais Narda devinait presque tout ce qu'il disait.

« Je rêve ! » se répéta-t-elle.

La stupeur la terrassait. Était-il possible que ce soit le marquis lui-même qui se soit introduit ici sous cet incroyable déguisement ?

De nouveau, l'homme en gandoura dorée s'inclina.

— Oui, Abd-Al-Hasan, la cargaison vient d'arriver.

D'un geste large, il désigna les captives.

— Elles sont bien jolies, ne trouvez-vous pas ? Même après la fatigue du voyage, elles restent fraîches, roses et blondes !

Le marquis les examina en faisant la grimace. Il jouait à la perfection son rôle d'acheteur d'esclaves !

— Sont-elles vierges ? demanda-t-il en caressant sa barbe grise.

— Bien sûr, Abd-Al-Hasan.

— J'espère que personne ne s'est approché d'elles pendant la traversée !

— Vous pensez bien que non, Abd-Al-Hasan ! Nous savons que la marchandise doit arriver intacte !

— Mon maître est très difficile, comme vous le savez. Si vous avez le malheur de le tromper une fois, plus jamais il ne vous fera confiance.

— Je vous assure que vous ne pourriez trouver nulle part ailleurs de meilleure marchandise, Abd-Al-Hasan.

L'homme en gandoura dorée saisit l'une des captives par le bras, la traîna devant le marquis et se mit à vanter ses charmes. On aurait cru un maquignon sur un champ de foire cherchant à vendre une vache ou une jument...

— Voyez ces belles dents... Cette peau... Et c'est jeune, croyez-moi ! Un vrai tendron ! Quinze ans à peine !

Jouant à merveille l'art du marchandage, le marquis faisait la fine bouche.

— Voulez-vous que je la déshabille ? proposa l'homme à la gandoura.

Le soi-disant Abd-Al-Hasan prit un air suprêmement ennuyé.

— Non, ce n'est pas la peine...

Rendue passive par la drogue, la fille se laissait examiner docilement. Et quand l'homme en gandoura dorée lui palpa les seins, elle ne songea même pas à protester. Le regard vide, elle regardait les jardins sans paraître vraiment les voir.

— Une belle marchandise, non ?

— Pas mal, fit le marquis du bout des lèvres. L'une après l'autre, l'homme à la gandoura tissée de fils d'or fit défiler les pauvres filles devant son important client.

Le tour de Narda vint... Pieds nus, seulement vêtue de sa chemise de nuit, on la traîna devant le soi-disant Abd-Al-Hasan. Celui-ci parut manifester un peu plus d'intérêt.

— Celle-ci est jeune et jolie...

— Les autres aussi, Abd-Al-Hasan !

— Je connais les goûts de mon maître, je suis sûr que celle-ci lui plaira...

Les yeux de Narda rencontrèrent ceux de l'acheteur... Et elle sut alors qu'elle ne s'était pas trompée. Le marquis avait réussi à retrouver sa trace et à s'introduire dans cette demeure !

Comprenant combien la situation était dangereuse – le moindre faux pas pouvait leur coûter la vie ! –, la jeune fille baissa la tête en crispant les poings si fort que ses ongles pénétrèrent dans sa paume.

— Jolie peau blanche... dit le marquis en lui effleurant la joue.

A ce moment-là, elle se sentit traversée comme par un éclair. Alors, en une fraction de seconde, elle sut qu'elle aimait le marquis. De tout son cœur, de toute son âme... et pour toujours !

— Que pensez-vous de celle-ci, Abd-Al-Hasan, dit l'homme à la gandoura dorée en traînant ensuite Elsie devant l'acheteur.

Pour faire comprendre au marquis qu'Elsie était son amie et qu'il fallait la sauver aussi, Narda s'empara du bras de cette dernière dans un geste protecteur. Puis, imitant ses compagnes d'infortune, elle alla s'affaler sur un coussin.

Après avoir pris tout son temps pour examiner chacune des malheureuses prisonnières, le marquis se tourna vers l'homme en gandoura.

— C'est tout ?

— Pour le moment, oui, Abd-Al-Hasan. Mais nous recevrons

bientôt une autre cargaison. Vous savez que nos arrivages sont réguliers...

— Surtout, ne manquez pas de me prévenir, je reviendrai à ce moment-là.

— Aucune de celles-ci ne vous intéresse ?

Le marquis parut hésiter.

— Bah ! pour ne pas repartir les mains vides, je vais peut-être prendre ces deux-là.

Il désigna Narda et Elsie avant d'ajouter :

— A condition que vous me fassiez un bon prix !

Commença alors un interminable marchandage... Narda ne pouvait qu'admirer l'habileté du marquis. Il semblait avoir tout le temps du monde pour discuter le prix de cette « marchandise » très spéciale.

Enfin, le soi-disant Abd-Al-Hasan tira un sac de son burnous. Il en sortit une véritable montagne de pièces d'or qu'il empila devant l'homme en gandoura dont les petits yeux cupides se mirent à étinceler.

Après avoir ramassé l'or avec des mains de rapace, il étendit un doigt crochu en direction d'Elsie.

— Vous allez suivre ce seigneur ! dit-il en anglais.

Se tournant vers Narda, il lança :

— Vous aussi. Tâchez de bien vous conduire et de lui obéir en tous points, sinon vous serez fouettées au sang !

Les deux hommes échangèrent de longs salamalecs. Pendant ce temps, des domestiques aidaient les deux captives à remettre leurs djellabas.

Quand le soi-disant acheteur fut prêt à partir, les domestiques traînèrent les jeunes filles à sa suite. Elles retraversèrent la cour, empruntèrent l'étroit couloir par lequel elles étaient venues, sortirent par la lourde porte cloutée que le portier avait entrouverte... Puis, toujours encadrées par les domestiques, elles redescendirent la ruelle déserte à cette heure déjà tardive, et on les jeta dans une calèche attelée par deux chevaux qui attendait exactement au même endroit où s'était arrêtée la voiture bâchée qui les avait amenées à Fez.

La portière claqua. Aussitôt, le cocher fouetta les chevaux qui partirent au grand trot.

Le cauchemar était donc terminé ? Narda aurait voulu crier sa joie.

Au lieu de cela, elle se mit à pleurer... La tension de ces dernières heures avait été trop forte.

Comme le marquis demeurait silencieux, elle jugea plus sage de ne rien dire... Après quelques minutes, Elsie lui étreignit la main.

— Narda... chuchota-t-elle.

— Oui ?

— J'ai peur ! Oh ! comme j'ai peur... Où nous emmène-t-il ?

— Ne vous inquiétez pas, vous êtes hors de danger, lui dit le marquis.

Elsie le regarda avec stupeur.

— Vous... vous êtes anglais ?

— Comme vous pouvez le constater.

— Mais... euh, mais... balbutia Elsie.

— Comment vous appelez-vous ? interrogea le marquis.

— El... Elsie Wat... Watson.

— Écoutez-moi bien, Elsie. Cette voiture va s'arrêter devant le consulat britannique. Vous y serez en sécurité et on vous rapatriera le plus vite possible dans votre pays.

Elsie joignit les mains, tandis que des larmes coulaient sur ses joues pâles.

— Comment vous remercier ! J'ai tant prié... Et le miracle que je n'osais plus espérer s'est produit !

Narda s'empara impulsivement de la main du marquis.

— Et les autres ? Que vont-elles devenir ? Pourrez-vous les sauver aussi ?

— Je vais prévenir les autorités. On ira les libérer... Après cela, nous aurons intérêt à ne pas nous attarder à Fez si nous voulons échapper à la vengeance des trafiquants !

Elsie pleurait toujours. C'était la première fois que Narda la voyait en larmes.

— Co... comment vous remercier ? redit-elle entre deux sanglots. Je ne voyais pas d'issue ! J'étais tellement désespérée que je songeais à me tuer pour éviter l'atroce destin qui m'attendait.

— Moi aussi, je songeais à me tuer, fit Narda en écho. Mais comment ?

— Oui, comment ? s'écria Elsie.

Le marquis leur prit les mains.

— Ne pensez plus à cela. Tâchez d'oublier ce cauchemar.

Elsie secoua la tête.

— Jamais je ne l'oublierai. Jamais ! Et chaque jour, je prierai pour vous... parce que vous m'avez sauvée.

Sous le turban écarlate, le regard vif du marquis allait de l'une à l'autre.

— J'avais peur que vous ne soyez droguée, dit-il à Narda.

— C'est grâce à Elsie que je ne l'ai pas été. Elle m'a aidée, conseillée, encouragée, réconfortée... Vous savez, sans elle, je n'aurais jamais eu le courage de supporter ce que j'ai dû supporter. La captivité, l'angoisse, la peur incessante...

Elle frémit.

— C'était affreux !

— Mais nous sommes saines et sauves, lui rappela Elsie. Votre frère a raison, il faut essayer d'oublier...

— Ce n'est pas mon...

Un regard du marquis suffit à la faire taire. Elle comprit que la prudence restait de mise tant que les autres prisonnières ne seraient pas libérées. Il faudrait ensuite démanteler ce réseau trop bien organisé... et fuir !

Quand la voiture s'arrêta, Elsie pleurait toujours.

— Merci... balbutia-t-elle. Du fond du cœur, merci !

Le marquis donna quelques ordres à l'homme qui attendait au coin de la rue.

— Très bien, milord, répondit-il en hochant la tête. Vous pouvez compter sur moi, je vais tout de suite conduire cette demoiselle auprès du consul et de sa femme.

— Merci... répéta encore Elsie en embrassant Narda, avant de disparaître dans la nuit avec l'inconnu.

Restée seule avec le marquis, Narda lui demanda avec inquiétude :

— Elsie est hors de danger ? Vraiment ?

— Vraiment.

La voiture était repartie sans que le marquis ait donné la moindre indication au cocher. Comme les rideaux étaient tirés, Narda ne pouvait pas regarder dehors. A vrai dire, elle n'y songeait même pas. Elle se contentait de contempler le marquis et cela suffisait à son

bonheur.

Soudain, les chevaux firent halte et Favian sauta à terre.

— Venez ! dit-il en tendant la main à Narda.

Elle descendit à son tour et s'aperçut qu'ils avaient quitté la ville dont on discernait au loin les murailles. Ils se trouvaient maintenant en rase campagne, devant une hutte misérable encadrée par deux palmiers étiques. Un rayon de lune éclairait ce paysage désolé.

— Vite, murmura le marquis en l'entraînant à l'intérieur. Nous n'avons pas une seconde à perdre !

Il désigna quelques vêtements pliés sur une chaise bancale.

— Restaurez-vous tout en vous habillant.

Avec tact, il se détourna pendant que Narda ôtait sa chemise de nuit pour la remplacer par des sous-vêtements en coton rêche, une jupe d'amazone, une veste usée ainsi qu'une blouse en toile fraîchement repassée et amidonnée qui n'était plus de première jeunesse. Mais la jeune fille n'allait certainement pas faire la fine bouche.

En même temps, elle dévorait l'un des petits pains ronds qui étaient posés sur un plateau. Un morceau de fromage et deux figues complétèrent ce frugal dîner.

Après avoir enfilé les bottes d'équitation – un peu trop grandes pour elle – qui complétaient sa tenue, elle lança :

— Voilà, je suis prête !

Pendant qu'elle s'habillait, le marquis avait ôté son burnous, son caftan, son turban et sa fausse barbe. Il portait maintenant les vêtements qu'il avait mis en quittant le *Dauphin*.

— Buvez un peu de café, dit-il en désignant un récipient en terre cuite.

— Il n'y a rien de plus désaltérant ? Je meurs littéralement de soif. Je n'ai rien bu depuis vingt-quatre heures. Elsie m'avait dit que l'eau ou le thé qu'on nous proposait risquaient d'être drogués.

— Justement, je craignais que vous ne soyez sous l'effet de la drogue et j'avais demandé qu'on prépare du café bien fort pour vous réveiller.

Le marquis hocha la tête.

— Vous avez eu de la chance de rencontrer une personne aussi raisonnable qu'Elsie pour vous conseiller.

— Sans elle, je ne sais pas ce que je serais devenue ! Il est probable

que j'aurais hurlé, que j'aurais cherché à m'enfuir... Ils m'auraient rattrapée, bien sûr. Ils m'auraient droguée, battue... Grâce à Elsie, qui était toujours à mes côtés pour me réconforter et m'encourager, j'ai réussi à garder mon calme.

Narda frémit.

— Quel cauchemar ! Quand je vous ai vu déguisé en riche sultan, j'ai cru rêver... J'avais tellement peur que vous ne sauviez pas Elsie avec moi !

Un peu timidement, elle enchaîna :

— Et vous avez dit que les autres...

— ... allaient être libérées dans les heures qui viennent. A moins d'un obstacle imprévu... Ne perdons pas de temps ! Buvez, et ensuite nous prendrons la route.

Il n'y avait rien d'autre que ce café très fort. Mais la jeune fille avait tellement soif qu'elle avala tout le contenu de la cruche.

Puis elle sortit avec le marquis. La voiture avait disparu mais deux petits chevaux arabes très nerveux attendaient devant la hutte. Favian mit quelques pièces d'or dans les mains de l'homme qui les avait amenés et celui-ci se prosterna jusqu'à terre en multipliant les salamalecs.

Leurs montures ne demandaient qu'à filer comme le vent. Tout de suite, le marquis mit la sienne au grand galop. Oubliant sa fatigue, Narda l'imita. Elle comprenait que mieux valait mettre le plus de distance possible entre eux et les trafiquants. Car la vengeance de ceux-ci risquait d'être terrible lorsqu'ils découvrirait qu'ils avaient été joués !

Les murailles de Fez se trouvèrent bien vite loin derrière eux. Le marquis semblait parfaitement connaître la route et, confiante, Narda suivait...

Ils chevauchèrent toute la nuit. Dans un état second, la jeune fille sentait à peine la fatigue. A l'aube, ils firent une brève halte pour changer de chevaux. Comment le marquis s'était-il arrangé pour que deux autres pur-sang les attendent dans une clairière ? Cela tenait du miracle !

L'homme qui tenait les chevaux leur offrit du thé à la menthe et des pains chauds.

Narda se laissa glisser en bas de sa selle et s'assit par terre pour faire honneur à ce petit déjeuner imprévu. Soudain, la fatigue se faisait sentir. Courbaturée de partout, elle avait peine à garder les yeux ouverts. Ah ! que n'aurait-elle donné pour se coucher en chien de

fusil au pied d'un arbre et dormir, dormir...

Le marquis mâchait une espèce de racine ressemblant à une carotte desséchée. Il en tendit un morceau à la jeune fille.

— Mangez cela. J'ai rapporté de Chine cette plante qui possède des propriétés étonnantes...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du ginseng. Même si le goût vous déplaît, forcez-vous à l'avaler. Cela vous donnera la force de poursuivre le voyage.

Docile, Narda porta la racine desséchée à sa bouche. Ce n'était pas spécialement bon. Mais puisque le marquis lui avait donné ce morceau de ginseng à mâcher...

« Je ferai tout ce qu'il me dira ! songea-t-elle avec exaltation. Tout ! S'il me demandait de me jeter au feu, je le ferais ! »

Favian termina son verre de thé à la menthe d'un trait.

— Maintenant, en route !

L'interminable chevauchée se poursuivit... Le soleil se leva et devint de plus en plus chaud. Vers midi, ils changèrent une nouvelle fois de chevaux.

Pour économiser leurs forces, ils parlaient à peine. Grâce au ginseng, Narda se sentait beaucoup moins fatiguée qu'au petit matin.

Pendant une brève halte, le marquis la complimenta pour son courage.

— Il nous reste encore une longue route à faire, mais je dois dire que vous vous comportez d'une manière exceptionnelle !

— Grâce au ginseng. En avez-vous encore un peu pour m'aider à poursuivre la route sans tomber de ma selle ?

Le marquis sourit. Après avoir aidé la jeune fille à monter à cheval, il lui tendit un morceau de racine desséchée.

— Voilà ! Mâchez cela lentement.

Déjà, ils étaient repartis... Malgré le ginseng, Narda sentait l'épuisement la gagner de plus en plus. Tout tournait autour d'elle...

« Pourvu que je ne m'évanouisse pas ! » songea-t-elle en s'accrochant au pommeau de sa selle.

Devinant quelle était arrivée à l'extrême limite de ses forces, le marquis rapprocha son cheval du sien et s'empara de ses rênes.

— Couchez-vous sur l'encolure...

Elle obéit avec reconnaissance et se laissa ainsi porter par son

cheval qui n'allait plus qu'au pas. Au moment où elle allait supplier le marquis de s'arrêter – ne serait-ce que quelques minutes –, celui-ci déclara :

— Nous sommes arrivés ! Regardez, on voit la mer ! Et, là-bas, le *Dauphin* nous attend.

Au prix d'un visible effort, Narda se redressa. Et une vision de rêve apparut devant ses yeux éblouis.

La mer... La mer qui étincelait, très bleue sous un ciel sans nuages. Au milieu d'une baie abritée que bordait une plage de sable doré, le grand yacht blanc se balançait mollement.

Ils avaient réussi l'impossible !

Déjà, une barque se détachait du *Dauphin* pour venir les chercher sur la plage. Le marquis mit pied à terre et confia son cheval à un paysan.

Quand il aida la jeune fille à descendre, celle-ci était tellement épuisée qu'elle se laissa tomber dans ses bras.

Posant la tête sur l'épaule du marquis, elle s'endormit comme une masse. Favian la contempla avec un tendre sourire. Puis il la porta jusqu'à la barque que les marins avaient tirée sur le sable.

Narda dormait toujours dans les bras du marquis... Ses longs cils ombrèrent ses joues pâles.

« Comme elle a été courageuse ! » songea Favian avec émotion.

Car si lui-même était extrêmement fatigué, que dire de Narda ? Chevaucher toute une nuit et presque une journée entière après avoir vécu la plus traumatisante des expériences...

« Mais elle est saine et sauve, se dit-il encore. C'est le plus important ! »

Narda entendit une porte s'ouvrir. Elle s'étira avant de soulever les paupières. En voyant le décor familier de sa cabine, elle se demanda si elle ne rêvait pas...

— Avez-vous bien dormi, mademoiselle ? demanda Yates.

La jeune fille laissa sa tête retomber sur l'oreiller.

— Je suis à bord du *Dauphin*... murmura-t-elle. Dieu merci, je suis sauvée !

— Je commençais à penser que vous étiez devenue la Belle au bois dormant !

— J'ai donc dormi si longtemps ?

— Comme on dit, vous avez fait le tour de l'horloge, mademoiselle ! Milord demande si vous voulez bien dîner avec lui ce soir.

Narda ne put s'empêcher d'éclater de rire. Tout recommençait comme avant...

— Eh bien, remerciez-le de son invitation et dites-lui que je l'accepte avec plaisir.

— Avant cela, vous feriez bien de prendre un bain, mademoiselle, déclara Yates, toujours pratique. J'ai demandé qu'on vous fasse chauffer de grands baquets d'eau. Les marins vont les apporter...

— Merci, vous pensez à tout.

— C'est que vous avez apporté des tonnes de poussière avec vous ! Milord aussi, d'ailleurs... Pendant que vous dînerez, il faudra qu'on fasse un sérieux ménage ici !

Un peu plus tard, assise dans le grand tub en cuivre, Narda se savonna avec vigueur.

« Je suis si heureuse de retrouver le *Dauphin* ! » songea-t-elle.

Bientôt, elle verrait le marquis et pourrait le remercier du fond du cœur. Car sans lui, où serait-elle maintenant ?

— Je l'aime, fit-elle à mi-voix. Oh ! je sais bien que lui ne m'aimera jamais... Mais l'aventure que nous avons vécue ensemble restera l'un de mes plus extraordinaires souvenirs. Je raconterai cela plus tard à mes enfants...

Le bain détendit ses membres endoloris. Elle revêtit ensuite sa plus jolie robe et se donna beaucoup de mal pour coiffer ses boucles blondes.

Yates lui apporta une coupe de champagne.

— De la part de milord. Pour vous ouvrir l'appétit... Le chef prépare un festin de roi ! L'heure du dîner n'a pas encore sonné, mais milord se trouve dans son bureau. Il a dit que vous pouviez l'y rejoindre dès que vous seriez prête.

Narda eut l'impression que son cœur sautait dans sa poitrine.

— J'y vais tout de suite !

Le *Dauphin* filait sur une mer d'huile et elle n'eut même pas besoin de s'agripper aux mains courantes dans les coursives.

Après avoir frappé un léger coup à la porte du bureau, elle entra.

Le marquis, qui était en train de consulter un livre, l'abandonna aussitôt pour venir vers elle. Il lui tendait les bras et, sans réfléchir, elle s'y jeta... L'étreignant, il lui prit les lèvres.

Cela s'était fait si naturellement qu'elle n'avait pas songé à protester. Bien au contraire, elle répondit à ses baisers avec un élan venu du plus profond d'elle-même.

Elle eut l'impression de s'envoler très haut, au-dessus des étoiles... et c'était merveilleux.

Enfin, le marquis releva la tête et la contempla avec une infinie tendresse.

— Je... je vous aime, s'entendit balbutier la jeune fille. Je me croyais perdue, je pensais qu'il ne me restait plus qu'à mourir... et vous m'avez sauvée !

Le marquis resserra son étreinte.

— Plus jamais nous ne nous quitterons, assura-t-il.

De nouveau, leurs lèvres se rencontrèrent. Puis Favian entraîna la jeune fille sur un canapé et l'enlaça de nouveau.

— Comment avez-vous su ce qui s'était passé, demanda-t-elle. Je pensais que vous ne vous apercevriez pas de ma disparition avant le lendemain matin... Or pour arriver si vite à Fez, il a bien fallu que vous vous en rendiez compte plus tôt.

— Un berger est venu me prévenir. Il avait assisté à votre enlèvement et m'a tout raconté en échange de quelques pièces.

— Vous aviez deviné que j'avais été victime d'un réseau de trafiquants ?

— Je savais déjà que la traite des Blanches avait pris beaucoup d'ampleur et que Fez en était la plaque tournante. C'était là qu'on vendait les malheureuses filles qui se trouvaient ensuite envoyées dans les harems de tous les pays du Moyen-Orient.

— Pourra-t-on mettre un terme à cet horrible trafic ?

— J'ai réuni assez d'informations pour que le gang soit démantelé par les autorités. Tous les sinistres individus qui vivaient de cet abominable commerce vont passer le reste de leurs jours en prison.

Narda frissonna.

— Si vous saviez comme j'ai eu peur !

Le marquis la serra encore plus fort contre lui.

— Oubliez tout cela, ma chérie.

— Quand je pense que j'étais assez présomptueuse pour m'imaginer allant seule à Fez !

— Je vous savais capable des pires folies, c'est pourquoi que je vous ai emmenée à bord du *Dauphin*.

— Le regrettez-vous ?

— C'est le destin qui a voulu que nous nous rencontrions. C'est le destin qui a voulu que nous tombions amoureux l'un de l'autre. Et c'est aussi le destin qui m'a permis de punir le sinistre individu qui avait volé votre collier.

— Le... le cheikh ?

— En arrivant à Fez, j'ai découvert que celui qui se trouvait à la tête de ce réseau de traite des Blanches n'était autre que le cheikh Rachid Shriff.

— Sera-t-il arrêté ?

— Avant tous les autres, qui sont surtout des exécutants. J'ai laissé une description de votre collier au consul britannique qui fera tout ce qu'il pourra pour que vous le récupériez.

Narda nicha son ravissant visage au creux de l'épaule du marquis.

— Il va falloir que j'avoue à Ian que je me le suis fait voler... Il va être furieux ! Il va m'envoyer à la campagne et...

Le marquis la prit par les épaules dans un geste protecteur.

— Si vous croyez que je laisserai votre frère vous punir... D'ailleurs, il n'osera pas !

— Vous ne le connaissez pas !

— Vous pensez vraiment qu'il oserait toucher à un seul des cheveux de ma femme ? demanda le marquis avec un tendre sourire.

— Votre... votre...

Les yeux agrandis, Narda se trouva soudain réduite au silence.

— Narda, ma chérie, vous venez de me dire que vous m'aimiez ! fit le marquis. Après un pareil aveu, prétendez-vous que vous ne voulez pas m'épouser ? D'ailleurs, j'ai déjà décidé que nous allions nous marier à Gibraltar.

— A... à Gibraltar ?

— Et après cela, nous partirons en voyage de noces à bord du *Dauphin*... Aimerez-vous visiter les îles grecques ?

— Ce... ce serait merveilleux, balbutia Narda, pas encore revenue de sa surprise.

— Nous arriverons demain à Gibraltar. Je suis sûr que toutes les formalités pourront être expédiées en un temps record... Dans moins de vingt-quatre heures, mon amour, vous serez ma femme ! Je ne veux plus jamais vous quitter. J'aurais bien trop peur que vous ne vous fassiez encore enlever...

La jeune fille avait peine à en croire ses oreilles.

— Je... je vais devenir votre femme ? Vraiment ?

— Vraiment !

— Je rêve...

— Tout cela est pourtant bien réel, mon amour.

Pendant le dîner, il lui raconta comment il avait réussi à la localiser à Fez.

— Sans tous les contacts secrets que j'avais dans cette ville, cette tâche se serait révélée impossible... admit-il.

— Il faudra que nous remercions Elsie, fit soudain Narda.

— Nous lui trouverons une bonne situation, promet Favian. Je pourrais aussi proposer à son père de prendre en charge l'une des paroisses de mon domaine...

— Vous avez tant de bonnes idées ! s'exclama Narda. Et quand je pense que je vais devenir votre femme, je... je...

Soudain, ses yeux se mouillèrent. Les mots lui manquaient tant elle était émue.

Le marquis l'étreignit passionnément.

— Vous êtes exceptionnelle ! murmura-t-il.

Le pasteur de la petite église anglicane de Gibraltar les maria le lendemain en début d'après-midi. A la fin de cette cérémonie d'une extrême simplicité, le marquis glissa à l'annulaire gauche de Narda l'étroite alliance d'or qu'il avait achetée en ville.

Puis ils regagnèrent le port où les attendait le *Dauphin*. Le capitaine du yacht avait réuni tout l'équipage sur le pont pour les accueillir en grande pompe. Le chef avait confectionné une énorme pièce montée dont chacun eut droit à une part.

Yates avait profité de leur absence pour dévaliser tous les fleuristes de la ville et il y avait partout de grands bouquets de fleurs blanches...

— Ce n'est pas un mariage très conventionnel, déclara Narda en souriant. Mais je préfère cent fois cela !

Quand le *Dauphin* quitta le port, Favian et Narda, accoudés à la rambarde, regardèrent le « roc » de Gibraltar s'éloigner.

— Quelle aventure merveilleuse ! soupira la jeune fille.

— Un vrai roman, en effet ! renchérit le marquis.

— Lorsque j'ai embarqué à bord de ce yacht à Londres, je pensais que vous me détestiez. Qui aurait jamais pu penser que nous allions revenir de ce voyage mari et femme !

Elle frissonna.

— Mais comme j'ai eu peur !

— Moi aussi...

Favian lui effleura les lèvres d'un baiser.

— Si j'étais arrivé quelques heures plus tard, vous auriez déjà été vendue... Heureusement, mon déguisement a trompé tout le monde... sauf vous.

— Dès que j'ai entendu votre voix, j'ai su que je n'avais plus rien à craindre.

Le marquis hocha la tête d'un air grave.

— Pourtant, à ce moment-là, la partie était loin d'être gagnée ! Je redoutais que vous ne vous précipitiez sur moi en m'appelant au secours...

— Oh ! je me rendais bien compte du danger ! s'exclama Narda avec indignation.

— Vous êtes encore plus courageuse que je ne le pensais. Maintenant, venez, mon amour... Notre cabine nous attend.

Narda rougit délicieusement.

— J'ai peur de vous décevoir...

— Pourquoi, mon ange ?

— Tout d'abord, vous ne vouliez pas de moi à bord. Le commandant Ashley m'avait bien dit de ne pas me montrer...

— Vous restiez peut-être hors de ma vue, mais vous ne cessiez d'occuper mes pensées.

Ils étaient arrivés dans la cabine du marquis. Là aussi, Yates avait disposé de somptueux bouquets de fleurs blanches.

Narda hésita.

— J'ai peur...

— De quoi, mon amour ? murmura Favian en la prenant dans ses

bras.

— Je fais tant de bêtises... Si j'en faisais encore ? Si vous vous mettiez en colère contre moi ? Si...

Le marquis laissa échapper un rire tendre.

— Jamais, mon ange. Je vous aime.

— Moi aussi, je vous aime, murmura-t-elle.

— Je vous veux, non seulement avec mon cœur, mais aussi avec mon corps.

— Je vous aime... de tout mon cœur.

Elle se blottit contre lui.

— Maintenant, s'il vous plaît... enseignez-moi comment aimer avec mon corps. Je veux être toute à vous... Favian, mon amour.

Le marquis l'enlaça avec transport.

— Oh, Narda !